



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





B.
16
B



30
162
38

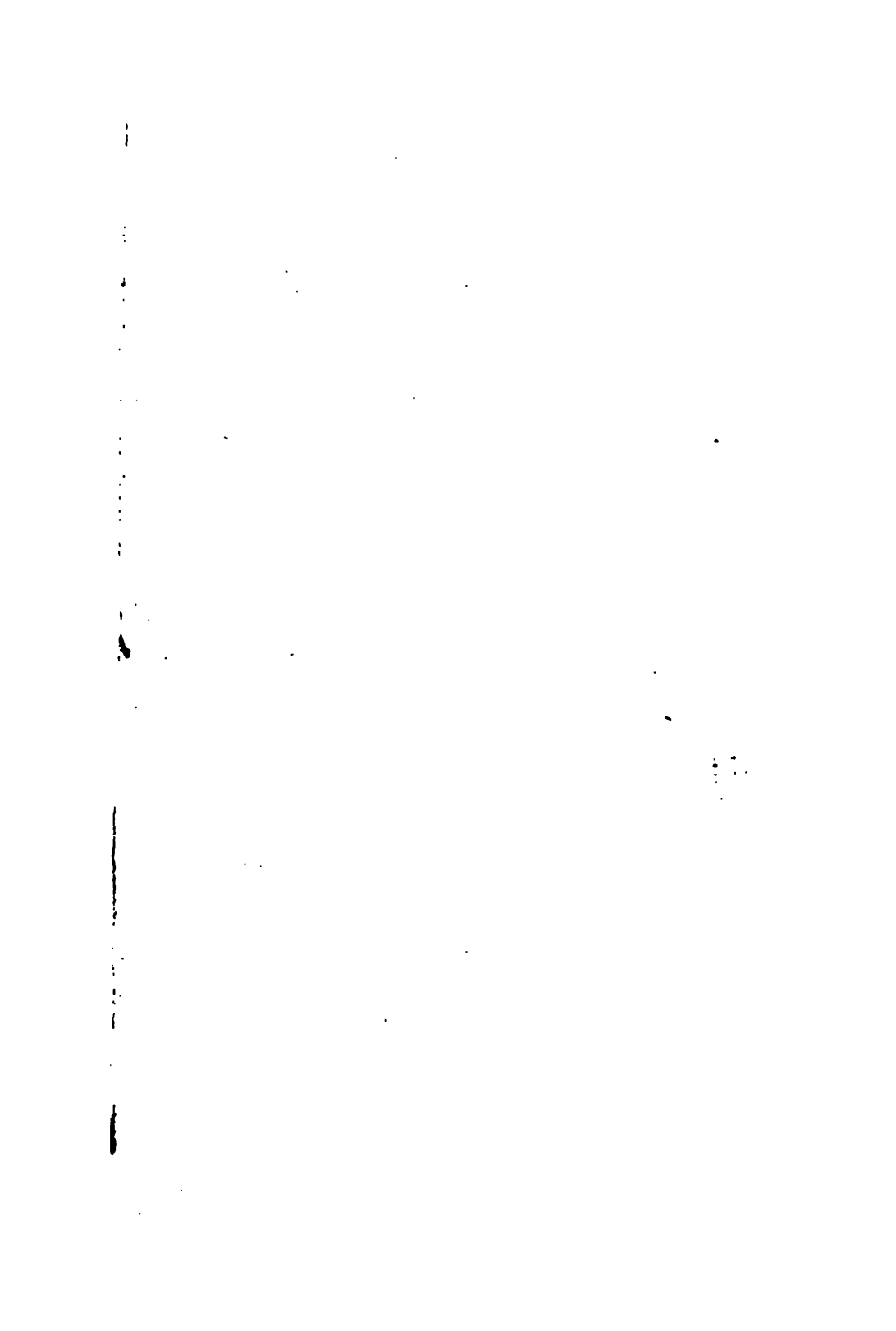


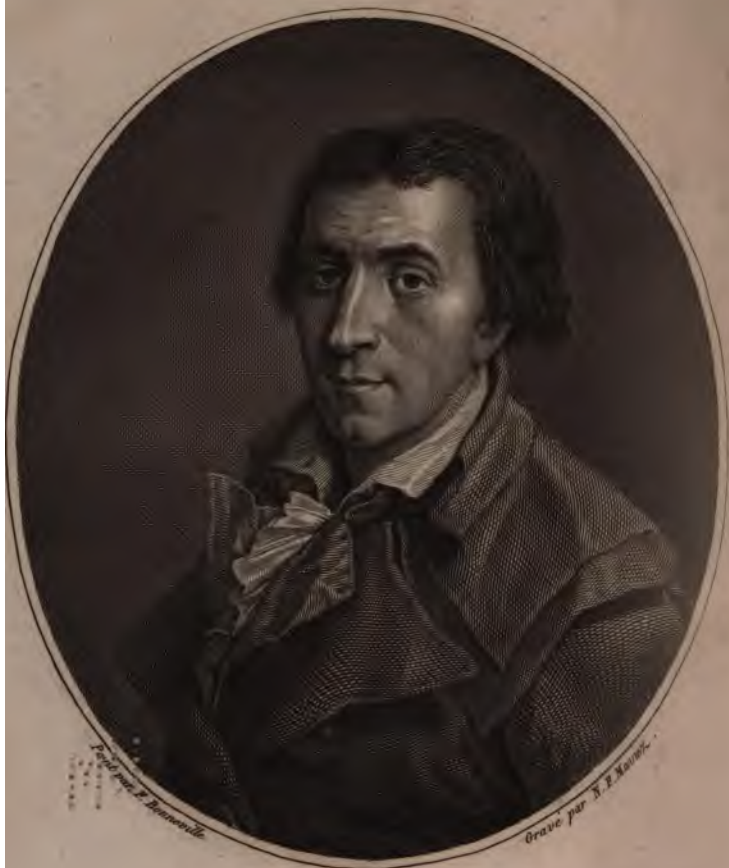
THE STATE OF NEW YORK

19

IN SENATE


January 10, 1902.





J. P. BRISSOT,

*Né le 14 Janvier 1754.
Député du Dep.^t de Paris
à la 1.^{ère} Législature,
Liberté.*



ITÉ,

NS

é dans

ans.

AIRE.

Introduction

première pierre

de la science, dont le

travail de recher-

cher les connoissances

ont recueilli scru-

peusement, mêlés avec quel-

ques parmi les hommes depuis

pour moi, j'ai pour but

de chercher le fil qui passe

A





DE LA VÉRITÉ,

O U

MÉDITATIONS

*Sur les moyens de parvenir à la vérité dans
toutes les connoissances humaines.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



CES méditations ne sont qu'une introduction à un grand ouvrage; c'est la première pierre, c'est le fondement d'un vaste édifice, dont le seul projet étonnera. Je me propose de rechercher *ce qu'il y a de certain dans les connoissances humaines.* D'autres écrivains ont recueilli scrupuleusement tous les rêves qui, mêlés avec quelques vérités, circulent parmi les hommes depuis l'origine de l'univers. Pour moi, j'ai pour but d'en faire le choix, de chercher le fil qui pourra

A

026 Feb 24 1844

429647

dans ce chaos nous aider à démêler le vrai du faux. Il nous manque , dit le célèbre Bonnet (1) , un bilan exact de nos connoissances. Le livre qui le donneroit , seroit le plus précieux de tous les livres. Il seroit aussi le plus difficile à exécuter.

Voilà le livre que je veux faire , le bilan que je veux donner , que j'annonce : j'en avois eu l'idée avant de jeter les yeux sur la *Palingénésie*. Je ne me dissimule point les difficultés , je tâcherai de les vaincre , au moins dans les parties que j'entreprendrai de traiter.

Le but de cet ouvrage n'est point d'amuser les esprits systématiques ou superficiels , par un roman agréable , comme l'a fait le fameux Malbranche dans un traité qui porte à peu près le même titre ; le siecle , juste appréciateur de son mérite , l'a déjà mis à côté des rêves ingénieux de Platon sur la nature de l'ame & sur la grande chaîne des êtres. Ce métaphysicien suivit la route dangereuse & perfide de la synthèse ; je suis la voie opposée , celle de l'analyse. Je veux , à la lueur de son flambeau , descendre jusques dans les fondemens de toutes les sciences , en examiner la solidité , la liaison , fondre & éprouver au creu-

(1) *De la palingénésie*, tome II, au commencement.

set de la vérité, ces systèmes, ces découvertes qu'on croit dépouillés de l'alliage de l'erreur. C'est un pas rétrograde que je fais ici ; mais il est utile, mais il est nécessaire aux sciences. Au sein des richesses, on se borne à jouir, sans prendre la fatigue d'analyser ses jouissances. On n'a pas songé jusqu'à présent à purger l'or des scories : c'est l'opération que je tente ; elle me jette bien loin de mon siècle ; car je cherche à constater s'il existe quelque chose de vrai, de certain, de parfait dans ce siècle, où tout paroît vrai, certain, parfait.

Interrogez les enthousiastes : ils vous diront que c'est le premier des siècles ; que l'homme y a perfectionné toutes les sciences, parcouru tous les degrés de leur échelle ; ils vous diront que les erreurs ont disparu, que la vérité n'a plus de voiles, que nous sommes au milieu de la lumière. Et moi que l'on regardera sans doute comme un blasphémateur de ce beau siècle, de ces prodiges, je crois que nous avons accumulé plus de faits que nos pères, mais que nous ne connaissons pas mieux les causes ; que nous n'avons peut-être pas leurs erreurs, mais que nous les avons échangées contre de nouvelles erreurs. Je vois les hommes ballottés sans cesse par leur flux & reflux ; elles s'écoulent avec eux ; & les siècles qui

les suivent en voient naître d'autres. Elles se chassent & reparoissent successivement; & dans le cercle ténébreux qu'elles parcourent, l'homme est toujours leur jouet; elles le bercent depuis la lisière jusqu'aux cheveux blancs.

Mais qui êtes-vous, me dira mon lecteur surpris & peut-être scandalisé de ces propositions si contraires aux opinions reçues, qui êtes-vous pour fronder nos vérités, douter de la perfection du siècle, décrier les plus belles productions dont s'honore l'esprit humain? — Qui je suis, lecteur? Cette question décele l'esprit de ce siècle; il juge donc du livre sur l'auteur, de l'auteur sur ses titres! Et quel jugement! Sous ce point de vue, à quels traits ne m'exposé-je pas? Moi qui, vivant isolé, suis sans titre, sans intrigue, sans prôneurs; moi qui n'ai couru jusqu'à présent que la carrière de la jurisprudence & de la politique; moi qu'on a cru péniblement enseveli dans des recherches sur les abus de nos loix criminelles; moi seul annoncer des recherches sur la certitude dans toutes les connoissances humaines, moi seul la mettre en problème! Ce trait a de quoi surprendre, je l'avoue; mais puisqu'il n'est pas indifférent, avant d'entreprendre de lire un ouvrage, de connoître & l'auteur & ce qu'il a déjà fait, de connoître la route qu'il

a suivie pour arriver à ses découvertes ; l'esprit qui l'a dirigé, la circonstance qui a développé son goût, son talent, je ferai donc en peu de mots l'histoire de mes travaux sous cet aspect. Ce préliminaire me paroît essentiel à l'ouvrage que j'annonce, à la méthode que je propose pour la recherche de la vérité ; il est nécessaire pour me justifier auprès de ceux qui ne peuvent pas concevoir qu'on puisse entendre Newton, Gebelin & Bergmann, quand on a lu Farinacius, Jousse, & Domat ; il est essentiel enfin, puisqu'il contient ma profession de foi en littérature & en sciences, profession dont je ne m'écarterai jamais, & qui dirigera tous mes ouvrages.

Sorti de ces écoles où l'on étouffe la raison sous les préjugés scolastiques, échappé comme par miracle à l'art meurtrier des pédans qui déforment le cerveau, je voulus m'éclairer & connoître les sciences & les savans, dont j'enviois secrètement la gloire & le bonheur. Je n'avois point d'autre but que de briller ; & pour briller dans tout, je voulus tout apprendre, tout savoir. On lit beaucoup quand on est jeune ; mais on lit sans méthode, par conséquent sans profit : une inquiétude secrète tourmente l'esprit, il embrasse tout, il dévore tout. De l'histoire on se jette dans la fable, de la physique dans la mo-

rale, des mathématiques dans la théologie. On parvient à se meubler la tête de beaucoup de faits, d'une foule d'opinions, de systèmes, d'objections. Mais tout est sans ordre, sans liaison. Cet amas écrase enfin le cerveau trop foible pour en soutenir le poids ; il se fatigue, le dégoût vient à la suite de la fatiété, & la fatiété chez la plupart des lecteurs cause un engourdissement, une apathie absolue ; chez quelques êtres privilégiés, c'est l'instant de la réflexion, l'époque d'une crise favorable au développement du vrai savoir. C'est alors qu'en jetant un coup-d'œil sur soi-même, qu'en inventoriant ses connoissances, on s'apperçoit de sa nullité, du vuide de toutes ces richesses factices ; on cherche le moyen de distinguer les réelles des chimériques, le vrai du faux, & l'on voit avec douleur qu'on ne possède pas ce moyen. On le cherche, on le trouve ; à peine est-il trouvé, qu'on essaie avec cette pierre de touche quelques connoissances : l'illusion cesse, on se rend justice alors, on abjure le faux esprit, l'érudition indigeste, le savoir superficiel, & le bon esprit naît au moment où l'on fait main basse sur tout ce chaos de connoissances, où l'on se borne à peu savoir, mais à savoir bien.

Telle a été dans ma jeunesse l'histoire de mes travaux. La vanité fut mon premier mobile ; le

desir de la fortune fut le second , quand je sentis les besoins nombreux qui m'entouroient. Insensé ! . . je croyois alors à la double folie de faire ma fortune par le chemin de la gloire , & je travaillois avec ardeur ; je connoissois bien peu les hommes. Maintenant , je ne crois plus à la gloire , je ne cherche point la fortune , je cherche le bien de mes semblables , auquel je crois peu , mais assez pour me soutenir dans mes travaux.

Le bien de l'humanité , voilà la seule marque qui doit distinguer la vraie science de la fausse ; voilà le caractère de l'écrivain sublime. Les savans qui ne travaillent pas pour elle , ne sont à mes yeux que des enfans. Ils bâtissent sur du sable , un souffle emporte leur édifice ; & si leur siècle aveugle les soutient quelque tems , la postérité , toujours plus juste , rit de leurs efforts gigantesques pour découvrir des choses minutieuses.

Après avoir entrevu ce terme unique de toutes les connoissances humaines , je résolu , je jurai de lui consacrer toutes mes veilles , toutes mes recherches ; & pour exécuter mon vœu , je voulus choisir dans les sciences celles qui me paroïtroient les plus utiles. Je jetai un coup-d'œil sur leur vaste étendue. Combien d'entre

elles me parurent petites & ridicules, alors que je ne les appréciai plus que par leur utilité!

La morale, ou la science de l'homme, me sembla la première de toutes; elle est peut-être même la seule philosophique. La politique la suit, elle exprime les rapports de l'homme à l'homme. La physique qui découvre le mystère de son organisation, & les rapports des corps avec l'homme, est nécessairement subordonnée à ces deux premières sciences.

Je me jetai donc avec ardeur dans l'étude de la morale & de la politique.

Mais je sentis bientôt qu'il ne suffisoit pas, pour avancer, d'être utile; qu'il falloit être vrai. Et le moyen de trouver la vérité au milieu de tant de systèmes contraires! Le moyen de la reconnoître, quand tous les partis lui donnoient des signes différens! J'apperçus avec effroi que, depuis que les hommes ont commencé à raisonner, ils ont tous crié qu'ils possédoient la vérité, tandis que depuis tant de siècles on n'a pas encore ni cherché ni fixé son essence & ses caractères. (1)

(1) Descartes, comme on le verra par la suite, s'en est occupé le premier. Il a eu la gloire d'ouvrir la carrière, & ses successeurs sont loin de l'avoir fermée. Ils ont donné la méthode, il s'agit de l'appliquer aujourd'hui à toutes nos connoissances.

Tous les instrumens qu'on employoit pour l'obtenir, me parurent défectueux : je cherchai dans moi-même le moyen de les rectifier , je fermai les livres , je me plongeai dans la méditation ; je mis à l'écart , autant que la foiblesse de ma nature put le permettre , mes idées anciennes. Concentré dans moi - même , je m'interrogeai par tous mes sens , j'interrogeai tout ce qui m'environnoit. Ramené à la nature , & créé par moi-même , je vis sans nuages la route unique qui conduisoit à la vérité ; je distinguai ses caracteres , & la méthode propre à les reconnoître.

Je résolus aussi-tôt d'en faire usage dans les recherches que j'avois entreprises sur la plus grande partie des connoissances humaines.

La législation criminelle fut la premiere science à laquelle je l'appliquai ; mais je ne l'appliquai qu'à demi. Je craignois de révolter les esprits , de nuire à la vérité , en détruisant tout ce qui méritoit d'être détruit. De là des disparates ; seul reproche que j'aie à me faire pour mes ouvrages dans cette partie.

Si je m'attachai d'abord & avec opiniâtreté à relever les abus de cette législation , c'est qu'en l'examinant , je vis qu'elle étoit , plus que toute autre , remplie d'absurdités & d'atrocités funestes à tous les hommes. Cette partie de l'édifice me parut le plus en danger , j'y cours.

Mais les différens ouvrages que j'ai annoncés sur les loix criminelles, ne me détournent point de ma grande entreprise, de celle qui est & qui sera l'objet de tous mes travaux pendant le cours de ma vie; ils font eux-mêmes partie de mes recherches *sur la certitude dans toutes les connoissances humaines.*

A présent mes lecteurs doivent saisir le rapport qui lie tous mes ouvrages. Ils ne seront plus étonnés de ce qu'en m'occupant de recherches sur le bonheur des hommes, sur la meilleure législation possible, je publie un traité sur la vérité. Dans ce dernier, je développe ma méthode; dans mes recherches, je l'applique. Dans l'un, je peins l'observateur philosophe. On verra par les autres si j'en mérite le titre. Dans tous, j'ai cherché, je chercherai à être utile.

Je ne détaillerai point ici le plan que je me suis prescrit; il sera développé dans le volume qui suivra celui-ci. J'y jette un coup-d'œil général sur toutes les sciences; j'indique leurs principales vérités, leurs erreurs, les travaux faits sur chacune, les efforts, les chûtes des grands hommes; j'indique ce qui est à faire, ce que je ferai. Les volumes subséquens contiendront successivement mes recherches détaillées sur chaque science.

Ce plan effraiera peut-être par son immensité,

son exécution paroîtra sans doute impossible dans la main d'un seul homme : car l'œil du philosophe peut bien embrasser l'ensemble de toutes les connoissances humaines , sa plume peut en tracer l'arbre généalogique ; mais en parcourir tous les détails , mais en analyser toutes les branches , mais tout connoître , tout savoir , tout approfondir ! quel Hercule pourroit se flatter de pouvoir épuiser cette carrière immense ? Aussi n'ai-je pas l'orgueilleuse prétention de vouloir la parcourir seul & entièrement : je l'ouvre , d'autres la rempliront.

Avant de chercher ce qu'il y a de vrai dans nos connoissances , il étoit nécessaire de savoir ce qu'est la vérité , par quels moyens on l'obtient , à quels caracteres on la peut distinguer : je devois donc faire précéder mes recherches , de mon traité sur la vérité ; & tel est l'ouvrage que j'offre au public.

Il appartient dans plusieurs endroits à la métaphysique , c'est peut-être en dégouter par avance la plupart des lecteurs , dans ce siècle où la métaphysique , quoique la base de toutes nos connoissances , est tombée dans le discrédit & a été sacrifiée à la physique , à la géométrie , au bel-esprit. Et d'un autre côté , les métaphysiciens me blâmeront peut-être , parce que ce traité n'est pas écrit dans le style ordinaire des ouvrages de

métaphysique, comme les jurisconsultes m'ont accusé d'avoir profané la jurisprudence par un style & une maniere philosophique. Je ne leur dirai qu'un mot. Pour être utile, il faut plaire; j'ai donc dû chercher à jeter de l'intérêt sur cette partie dont l'ennui a jusqu'à présent éloigné tous les lecteurs. La maniere de Condillac est fêche. Il y a dans Locke plus d'intérêt; mais les termes y tiennent encore du langage de l'école. Helvetius m'a paru avoir le plus approché du parfait. C'est un métaphysicien tout-à-la-fois instruit & agréable. J'ai consulté son goût, sans suivre ses idées.

J'ai cru pouvoir joindre quelquefois aux argumens de l'esprit, le langage du sentiment. Le sentiment ! Il anime, il vivifie si délicieusement les ames qui ne sont pas encore dépravées ! La lecture d'un livre abstrait fatigue leurs ressorts. Le langage du sentiment les détend, leur donne de la souplesse. C'est la rosée du matin, qui rend à la vie des fleurs desséchées.





PREMIERE MÉDITATION.

SECTION PREMIERE.

Que la recherche de la vérité doit être l'unique objet de l'étude d'un philosophe.

ON a beaucoup disputé sur le titre de philosophe ; l'homme que la vérité dirige dans ses opinions , la vertu dans ses actions , voilà le philosophe. Nous ne l'examinons ici que sous le premier aspect.

Un imposteur philosophe , comme un Néron philosophe , est une contradiction dans les termes.

La vérité est le caractère du sage ; sa recherche , l'unique objet de ses études ; la vertu , sa seule habitude. Il doit cette recherche à lui-même ; il la doit à tout le genre humain. Ce n'est pas un amusement ; c'est une obligation , un devoir. Être heureux , faire des heureux , voilà sans doute le but ; il ne parvient à l'un , qu'en multipliant ses connoissances ; à l'autre , qu'en les communiquant à ses semblables. Ces connoissances sont funestes , quand elles sont fausses ; il faut donc qu'il s'affure de leur vérité , pour ne pas empoisonner ses jours & ceux des autres hommes.

C'est en remontant à l'origine de ces connoissances, en examinant leur nature, en confrontant les objets avec elles, avec lui, qu'il découvrira leur vérité, leur utilité. Toute autre voie ne conduit qu'à l'erreur.

Les savans ordinaires cherchent ce qu'on a dit, ce qu'on a pensé, compilent laborieusement les romans des siècles passés, & leur ajoutent de nouvelles rêveries. Le philosophe cherche *ce qui est*. Que lui importe de savoir ce qu'on pense, ce qu'on fait ? Ce qui est, est uniforme, est toujours. Ce qu'on pense, est variable, se détruit. S'il vouloit imiter ce qu'on fait, il se dégraderoit. L'étude seule de ce qui est, lui apprend ce qu'il doit faire, ce qu'il doit croire; elle seule développe ses facultés, ennoblit l'ame, l'approche de la vertu, & par conséquent de la Divinité; elle seule l'élevant au-dessus du tourbillon étroit où roule notre misérable espece, lui donne la science par excellence, la science *du vrai*, science sans laquelle toute autre n'est que folie, que vanité.

Oui, rien n'est beau, rien n'est bon, rien n'est utile que le vrai. L'important, l'essentiel dans la vie, n'est donc pas de savoir beaucoup, mais de *savoir vrai*.

Le vulgaire se meuble la tête de faits, de mots,

de sophismes , entasse des préjugés avec des vérités , & se croit riche dans ce chaos. Le sage vérifie les faits , décompose les mots , démasque les sophismes ; au bout de son travail , il a souvent plutôt détruit qu'édifié , plutôt désappris qu'appris. Mais c'est déjà beaucoup. Apprendre une vérité , c'est s'enrichir ; bannir une erreur , c'est s'enrichir encore , c'est guérir une infirmité de l'ame , c'est éclaircir une vue obscure , c'est la mettre en état de recevoir la lumière.

O toi , qui seule conduis au bonheur , puisque toi seule conduis à la connoissance de soi-même & de tout ce qui existe , vérité ! tu fus dans tous les tems l'unique objet de mes recherches : je t'ai cherchée dans ces tristes enceintes , où le pédantisme veut , par des regles ridicules , développer l'ame naissante de la jeunesse ; sur ces théâtres brillans , où le savoir & le génie se repaissent de l'encens de l'univers ; dans ces assemblées où l'on juge avec tant de despotisme les productions de l'esprit ; dans ces retraites où , desséché par de longs travaux , le savant ambitieux t'invoque pour le mener à la gloire & à la fortune. Je t'y ai cherchée , mais vainement ; non tu n'existes que dans le cœur de cet homme rare , qui préfere à la renommée le témoignage

de la conscience, à la plus brillante fortune son humble solitude; qui, n'adoptant aucune secte, n'en voulant former aucune, ne croit rien sans examen, examine sans prévention, n'a point de préjugés, puisqu'il a reçu toutes ses idées de lui-même, point de vices, puisqu'il ne tient à l'humanité que par un seul lien, celui de la bienfaisance. Voilà mon modele : puissé - je un jour en approcher !

SECTION II.

Quel motif doit engager le philosophe à la recherche de la vérité. Que ce doit être le desir d'être utile au genre humain.

HELVETIUS attribue la naissance de tous les génies à l'amour de la gloire. Tous les efforts, tous les chefs-d'œuvres viennent, selon lui, de ce mobile puissant. Le desir de la gloire, continue-t-il, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans les arts & dans les sciences. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés & les erreurs consacrées par les tems. C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles,

ou

ou nous procure des amusemens nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de l'homme de génie ; il est la source de ses succès , qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre.

Je le crois avec ce philosophe , on doit un grand nombre de génies à l'amour de la gloire ; mais est-ce le seul mobile qui puisse les créer ? Je ne fais si je m'égare , mon égarement seroit bien excusable ; mais je crois que l'amour de l'humanité peut & doit enfanter autant de chefs-d'œuvres que l'amour de la gloire. Helvétius entraîné par son principe de l'intérêt personnel , qu'il vouloit trouver par-tout , ne croyoit pas à ce beau mobile ; mais quand on voit tant de grands hommes qui n'ont jamais sacrifié à la frivole réputation , quand on voit tant de belles actions ensevelies dans l'obscurité , tant de beaux écrits qui n'ont attiré à leurs auteurs que des fatras au lieu de gloire , des persécutions au lieu de récompenses , ne faut-il pas croire qu'un autre motif animoit leurs auteurs ? Et quel autre plus puissant , plus noble , que celui de l'humanité ? Être utile à l'univers ! . . quel but auguste & divin ! Ne chercher à être utile qu'à soi , ramener tout à soi ! . . quel terme misérable ! quelle carrière étroite ! On ne fera donc aucun pas lors-

qu'il sera inutile à foi-même. L'homme qui desire d'être utile, ne calcule pas aussi mesquinement. Il y aura toujours des malheureux, toujours des erreurs; il y aura donc toujours à consoler, toujours à combattre. D'ailleurs, vivre dans l'esprit des autres n'est qu'une illusion, vivre dans le sien est une réalité. Être bien avec des gens qu'on ne connoît pas, qu'on ne connoîtra jamais, est un plaisir d'imagination. Être bien avec foi-même, est un plaisir vrai de tous les momens. Vivre dans l'esprit, de qui? D'êtres que l'on méprise, auxquels on se croit supérieur! L'univers est presqu'entièrement composé de fots ou d'ignorans; & quel plaisir peuvent faire les suffrages de pareils êtres? Il faut les éclairer par pitié, sans prétendre à leur reconnoissance... Peut-on enfin croire à la gloire, quand on voit tant de milliers de livres ensevelis, inconnus dans nos bibliothèques, tant d'auteurs ignorés, après avoir joui de la plus grande réputation? Croyons au plaisir de faire le bien. On atteint bien plus sûrement ce but que celui de la gloire.

J'ai vu des hommes de beaucoup d'esprit, assez malheureux pour ne pas croire à l'amour de l'humanité. C'est qu'avec beaucoup d'esprit, ils n'avoient pas d'ame.

Je ne fais comment ces gens d'esprit font

organisés ; mais je ne puis voir un despote écrasant ses sujets , des prisons regorgeant de misérables dont la face décharnée & les yeux livides , l'air triste , m'annoncent la douleur & le désespoir , des campagnes désertes , des échafauds , des commis , &c. je ne puis voir cent autres spectacles aussi révoltans , que mon sang ne bouillonne , que mon ame ne s'indigne , que je ne forme mille vœux insensés , puisqu'ils sont impraticables , pour la destruction des méchans & le rétablissement de l'ordre. Tantôt je voudrois être le seigneur de la montagne , former de jeunes élèves dans mes principes , les familiariser avec l'idée de la mort , les envoyer par toute la terre comme des anges exterminateurs , pour frapper les coupables & faire triompher les justes. Quelquefois je voudrois être la Divinité même , ou son représentant ; & alors à quels tourmens ne dévoué-je pas les mauvais rois , les intolérans , les magistrats superbes !.. Je ne suis , je ne serai jamais , ni le représentant du ciel , ni le vieux de la montagne ; je n'ai que ma voix & ma plume ; je parle & j'écris contre les abus , contre l'oppression. Je ne fais si je serai utile ; mais j'écris pour l'être , & je proteste que je n'ai pas d'autre but. Que la gloire vienne , si les hommes le jugent à propos ; je m'en inquiète peu. Je cherche

l'estime de ceux avec qui je vis ; celle des hommes que je ne connois pas , m'est indifférente.

Croit - on donc que ce desir d'être utile ne soit pas assez fort pour donner à l'écrivain de la constance , de l'énergie ? Il l'est cent fois plus que la gloire. Le desir de la gloire fera-t-il affronter la persécution , les prisons , la mort ? Non : ce desir seroit alors une folie , puisqu'on ne desire la gloire que pour se procurer par elle de la considération , des plaisirs. L'amour seul de l'humanité peut porter l'homme à de grands sacrifices. Pourquoi ? Parce qu'il trouve en lui-même de puissans dédommagemens des peines qu'on lui fait éprouver. Il n'est point de tourment qui ne renferme alors une espece de plaisir au milieu de la douleur : on a le plaisir de se dire qu'on a fait le bien , qu'on souffre pour le bien , qu'on mourra pour le bien. Mais souffrir pour la gloire , mais mourir pour la gloire , est une extravagance , une contradiction.

Recherche du vrai , desir d'être utile , voilà les caracteres de l'écrivain philosophe ; caracteres qui le séparent à jamais de la tourbe des écrivains vulgaires. Je le définirois : *Vir probus verum investigandi & docendi peritus.*

SECTION III.

Qu'avant de s'engager dans la recherche de la vérité dans aucune science, il faut chercher d'abord par quels moyens on peut l'y distinguer.

PUISQUE la vérité doit être l'unique objet des travaux du philosophe, il en résulte qu'il doit d'abord s'affurer des moyens qui peuvent la lui faire connoître; leur recherche doit précéder toute autre recherche; c'est le premier pas à faire dans chaque science, c'est le plus essentiel, & par une bizarrerie singulière, c'est le seul qu'on oublie de faire. On se livre à l'étude d'une science, sans savoir par quels principes on pourra distinguer les faits certains des faits équivoques, les conséquences vraies des conséquences fausses. C'est s'engager dans un pays désert sans guide, c'est s'enfoncer dans l'obscurité d'un antre profond sans flambeau.

Il existe pour chaque science une routine de critique; on se borne à la posséder, & guidé par ses principes incomplets & traditionnels, on juge intrépidement systèmes, théories, expériences.

Chaque science a ses vérités particulières, son évidence, son genre de certitude. Cette certitude, outre les caractères communs de la certi-

tude générale, en a qui lui sont propres. Leur connoissance est indispensable pour quiconque ne veut pas s'égarer. Chaque science auroit donc besoin d'avoir à son entrée une espece de phare qui montreroit le port, qui préviendroit les naufrages. Ce phare salutaire n'est allumé dans aucune ; il n'en est pas une où l'on ait fixé les caracteres de la certitude qui lui est propre.

Je prends pour exemple la physique, science fort à la mode aujourd'hui. On se borne à connoître les découvertes faites, à répéter les expériences, & les explications reçues ; mais jamais on n'a mis en question par quels caracteres on pourroit distinguer les expériences probantes, & les théories certaines : ainsi, sans s'appuyer sur une base solide & constante, on accumule expériences sur expériences, on détruit & on élève des théories ; & au milieu de ces variations de doctrine, l'homme n'en est pas plus instruit. Il connoît tous les systêmes, & n'a pas une seule vérité. Et comment en pourroit-il distinguer ? Il n'a point de fil qui le guide dans toutes ces contradictions. L'esprit philosophique peut seul le lui donner. Cet esprit consiste à ne rien admettre que ce qui est prouvé, à distinguer les preuves des sophismes, à fixer la ligne de démarcation qui les sépare ; mais cet esprit n'est presque celui

d'aucune science, quoique toutes se parent de son nom. Dans toutes il y a des obscurités & des contrariétés : c'est que sans aucune il n'y a de méthode philosophique ; il semble même qu'on ne veuille pas en admettre. La raison en est simple, on n'éblouiroit pas si aisément par de faux systèmes. Parcourez tous nos ouvrages modernes, vous trouverez la preuve de ce que j'avance.

Depuis vingt années on a vu paroître cent systèmes différens sur la chymie. En est-il un seul, où auparavant d'élever une théorie, on ait donné les regles nécessaires pour l'élever ? En est-il un seul qui contienne la *logique de la chymie* ?

Dans les opuscules du célèbre Bergmann, traduites & publiées l'année dernière, on lit avec plaisir une esquisse de l'art de raisonner & d'observer en chymie ; mais ce n'est qu'une esquisse imparfaite. Où est le chymiste philosophe qui se chargera de faire le tableau ?

Ce que je dis pour une science peut s'appliquer à toutes. Dans toutes on a cultivé, sans suivre des regles certaines pour la culture. Que de fatras on a publiés sur les langues & les étymologies ! Ces étymologistes raisonnoient plaisamment. Ils trouvoient des ressemblances légères, en imaginoient, faisoient des familles de mots,

puis ils faisoient après les principes , pour autoriser leurs étranges généalogies. C'étoit le cercle le plus ridicule ; prouver la généalogie par le principe , & le principe par la généalogie !

Ces contes érudits , quoique souvent soutenus par la magie du style , ou par un étalage séduisant de citations , ont disparu. C'est que le vrai seul peut résister au tems. Le faux est comme le clinquant ; la rouille des tems l'altère & décele sa vraie nature.

Il n'est donc qu'un moyen d'échapper à l'oubli , de vivre à jamais dans la postérité , de lui être utile , comme à ses contemporains : c'est d'être vrai , de n'enseigner que le vrai. Et il n'est encore qu'un moyen d'arriver à la vérité : c'est une méthode invariable , bonne pour tous les tems , pour tous les pays , puisée dans la nature de l'homme , de ses organes , dans ses rapports avec les objets extérieurs ; méthode qu'ont connue quelques bons esprits dans différens siècles. Leurs travaux vont nous occuper un moment. Il est important de savoir ce qu'ils ont découvert , le point où ils nous ont laissés , & d'où nous partons.



SECTION IV.

Des grands hommes qui se sont occupés d'une méthode pour la recherche de la vérité.

JE ne parlerai point des anciens. On dit qu'Aristote avoit écrit quatre-vingt livres sur la logique. Il n'en reste que seize. Cette malheureuse fécondité prouve qu'Aristote n'avoit pas la bonne méthode.

Raymond Lulle , Laurent Valle , Agricola , Vivès , Ramus , s'attachèrent successivement à renverser cette monstrueuse logique. Ils préparoient les esprits , ils frayoiient la route que Descartes devoit parcourir si glorieusement.

L'aristotélisme dominoit dans les écoles depuis un grand nombre de siècles. Descartes fut nourri dans ses principes ; mais la justesse de son esprit ne tarda pas à lui faire appercevoir que ce n'étoit qu'une science de mots. Il l'approfondit , en sentit le vuide , l'abjura , & résolut de chercher la vérité par une autre méthode. Ce ne fut qu'après de longues observations sur lui-même , sur les principes des sciences , qu'après des méditations constantes , qu'il parvint à la trouver. Les ténèbres qui couvroient alors le monde littéraire , étoient épaisses : la méthode de Descartes auroit dû les dissiper ; mais les préjugés enracinés par

le tems , s'arrachent difficilement des esprits ordinaires.

Cette méthode , seule capable d'immortaliser son auteur , parce qu'elle sera vraie dans tous les tems , utile pour tous les hommes , applicable à tous les ouvrages , cette méthode , dis - je , fut regardée comme un chef - d'œuvre , lorsqu'elle parut. C'étoit la découverte d'un nouveau monde. Elle frappa les bons esprits , en retira quelques-uns de leurs préjugés.

Au lieu d'attaquer directement les scolastiques , Descartes y fait l'histoire des erreurs où il étoit tombé en suivant leurs principes. Il rappelle le tems où il étoit dans les mêmes préjugés , les obstacles qu'il lui falloit vaincre pour s'en dépouiller. Il fait l'histoire de ses pensées , des moyens qu'il suivit dans ses études , dans ses méditations pour arriver à la vérité. Il trace & développe les quatre regles que nous avons copiées ; regles qui seules étoient plus propres à éclairer le monde que les quatre - vingt livres d'Aristote & toutes les logiques publiées depuis lui.

Il les suivit dans ses méditations qui parurent après sa méthode , & qui renferment les questions les plus subtiles de la haute métaphysique. Il prouve dans cet excellent ouvrage , que , pour

établir quelque chose de constant dans les sciences, il faut une fois en sa vie rejeter toutes ses anciennes opinions, qu'il faut rejeter les choses où il y a le moindre doute, jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque chose de certain. Par cette méthode nouvelle, il parvint à s'affurer de l'existence de son corps, de celle de Dieu, de tous les corps qui l'environnoient.

Il faut l'avouer, Descartes paya cependant le tribut à la foiblesse de l'esprit humain. A beaucoup de vérités nouvelles, il mêla beaucoup d'erreurs nouvelles. Il voulut bâtir le monde avec des tourbillons : son imagination l'égara ; il tomba comme ses prédécesseurs. S'il ne parvint pas à la vérité dans ses recherches sur la formation du monde, sur la génération des idées, sur beaucoup d'autres points, c'est qu'il abandonna sa méthode, c'est qu'il oublia de se servir de son analyse pour vérifier sa synthèse. L'analyse fatigue une imagination vive & brillante, tandis que la synthèse la séduit aisément. Descartes eut le malheur d'en avoir une de ce genre, & de préférer ses combinaisons hardies aux réalités. Il devoit se borner à détruire l'ancien édifice, à poser les fondemens du nouveau : il n'y avoit pas assez de matériaux pour l'élever entièrement. Les accumuler est l'effort de plusieurs siècles ; les

choisir est le travail du génie. Aujourd'hui même, malgré le nombre incroyable de découvertes qu'on a faites depuis Descartes, un génie seroit dans la physique un être dangereux. La science n'est pas à son degré de maturité : les génies, en la précipitant, retardent ses progrès.

L'exemple de Descartes m'a été utile dans mes travaux. Instruit par ses chûtes, je me borne, dans mes recherches sur la vérité, à l'analyse de toutes les découvertes ; je ne fais point d'efforts infructueux pour en faire de nouvelles. Je serai donc plus heureux que Descartes, parce que je serai plus fidele que lui à sa méthode d'observer. Mais jamais on ne parviendra à distinguer parmi le chaos d'erreurs dont nous sommes inondés, le petit nombre de vérités qu'elles couvrent, qu'en suivant cette méthode ; on doit donc la lire, s'en pénétrer, même avant de s'engager plus loin avec moi dans mes recherches. (1)

Disciple fidele de Descartes, Mallebranche s'éleva, & tomba comme lui. Habile à renverser les préjugés reçus, il ne fut pas les remplacer par

(1) Je conseille à ceux qui liront la méthode de Descartes de supprimer les quatrieme & cinquieme parties, parce qu'elles ne servent que d'exemples particuliers pour justifier la méthode générale de Descartes ; & ces exemples ne sont pas toujours heureux.

des vérités nouvelles. Il démêla parfaitement les causes de nos erreurs, & ne put s'en garantir. Il traça des règles sages pour arriver au vrai, & ne les suivit pas. Il combattit le rapport des sens, crut trop au raisonnement, & s'égara. On pourroit réduire à quelques pages ce qu'il y a de bon, d'utile dans la recherche de la vérité ; mais ce court extrait seroit un trésor précieux.

Dans le tems où Descartes remplissoit l'univers de son nom par ses innovations hardies, Bacon son rival cherchoit à opérer une semblable réforme en Angleterre. Plus sage que le philosophe François, il ne se laissa point entraîner par son imagination, il ne vouloit d'autre guide que l'expérience. Plein de mépris pour la scolastique d'alors, il avoit conçu le projet le plus beau pour la refonte générale des sciences. Il en bannissoit cette malheureuse manie d'ergoter qui tint si long-tems les esprits dans les ténèbres ; il lui substituoit une méthode d'observation, avec laquelle on devoit rassembler tous les faits qui serviroient de fondemens aux connoissances humaines. On ne suivit pas tout d'un coup cette méthode ; les réformes ne s'établirent qu'avec le tems, il faut qu'une génération s'écoule avant que des erreurs consacrées par la prescription puissent disparaître. Rien donc d'étonnant si Descartes & Bacon ont

lutté si long-tems contre le préjugé. On doit à leurs efforts, à leur constance, les lumieres qui se répandirent dans le dernier siecle. Les différens traités que publia Bacon, le *Novum organum scientiarum*, le *De instauratione scientiarum*, &c. contiennent les regles les plus sûres pour arriver à la vérité, pour perfectionner les sciences; & lorsqu'on veut y faire quelques progrès, il faut les lire, les relire, ne pas se dégoûter de certains termes barbares, de quelques distinctions puériles qui déparent ces ouvrages. Car où ne trouve-t-on pas des taches? Bacon croyoit que les livres & les académies serviroient à la réforme générale qu'il méditoit. Il s'est trompé. L'événement l'a prouvé; la multiplicité des erreurs, le désordre de nos connoissances ne proviennent que de la multiplicité des livres & des académies.

Nourri des idées de son compatriote, Locke devenu depuis aussi fameux, appliqua avec succès sa méthode dans son excellent *Essai sur l'entendement*. Ce livre doit faire époque dans l'histoire des révolutions de l'esprit humain. Il offre un ensemble régulier, lorsque les autres n'avoient donné que des morceaux détachés. Il feroit plus utile encore, si en le dégageant de questions futiles qui y sont trop longuement discutées, de

définitions fausses & souvent inintelligibles, de divisions, de distinctions, de termes scolastiques, on le réduisoit à un petit volume. Ce seroit un manuel excellent pour l'art de raisonner.

Je ne parle point d'une foule (1), d'autres ouvrages de ce genre, publiés depuis. Ils ont disparu, parce qu'ils n'étoient pas marqués du sceau du génie.

Distinguons cependant encore deux écrivains François, dont les travaux heureux ont beaucoup perfectionné la méthode du raisonnement. Je parle d'Helvetius & de l'abbé de Condillac. Dans les différens ouvrages du premier, vous trouverez des morceaux sublimes, sur les moyens de découvrir la vérité, sur la cause de nos erreurs. Le seul chapitre qui traite de l'abus des mots, vaut un livre.

L'abbé de Condillac n'a pas le charme d'Helvetius; mais il a plus d'exactitude, il approche plus de la vérité. Sa diction est sèche, mais son analyse est sûre.

(1) Voyez l'*Art de se connoître soi-même, ou la recherche de la source de la vérité*, par Abbadie. *Recherches philosophiques sur la nécessité de s'assurer par soi-même de la vérité, sur la certitude des connoissances humaines & sur la nature des êtres*, par M. de Saint-Hyacinte. *Essai sur la certitude morale*, du ministre Bouillé, &c.

L'analyse avoit été négligée depuis Descartes jusqu'à lui ; on lui préféroit la synthese , ou l'art de bâtir les systêmes à l'aide des principes généraux. Condillac s'éleva contre cette pernicieuse méthode , principalement dans son *Traité des systêmes* ; pour la renverser avec plus de succès , il l'examina dans les chefs-d'œuvres qu'elle se van-
toit d'avoir produits. Descartes parut avec ses idées innées , Mallebranche avec ses visions éternelles , Leibnitz avec ses monades , Spinoza avec sa substance unique. Le métaphysicien ne les combat point par de longs raisonnemens. Pour les détruire , il leur donne de la clarté ; & toutes ces rêveries , tant préconisées par le siècle qui les vit naître , disparoissent dès qu'on fait entrer le jour dans cette nuit d'axiomes , de définitions , de scholies , dont leurs auteurs les avoient en-
veloppés. En faisant expliquer ces philosophes sur ce qu'ils veulent dire , on voit qu'ils ont été les jouets d'un mot abstrait dont ils ne déterminoient pas le sens , ou d'un mot figuré qu'ils prenoient au sens propre. L'abbé de Condillac fit plus encore ; persuadé que les fausses idées ont dans tous les genres la même origine , il rapprocha les erreurs du peuple des systêmes des philosophes. Il plaça l'astrologie judiciaire à côté des idées innées , la magie à côté des visions de Mallebranche.

Il vit par-tout la même marche , par-tout le même abus de mots abstraits ou figurés. Parallele vrai, mais déshonorant pour les faiseurs de systèmes. Prenez la méthode de l'abbé de Condillac, examinez avec le même flambeau tous les systèmes aujourd'hui fort prônés en physique, en chymie, en politique, dans toutes les sciences; vous trouverez par-tout les mêmes rêveries; vous détruirez par-tout avec le même succès. Cette méthode est celle de Descartes, de Bacon, de Mallebranche, d'Helvetius. C'est la seule bonne, la seule qui conduise à la vérité.

Chacun de ces philosophes n'en a touché qu'une partie. Descartes nous a donné l'histoire de sa vie philosophique, de ses erreurs, de sa régénération; Mallebranche a attaqué les sens; Bacon a donné des principes généraux; Helvetius s'est élevé contre quelques abus dans le raisonnement; Condillac a effleuré la méthode, & l'a appliquée avec profondeur. Mais en parcourant tous ces philosophes, je n'en ai vu aucun qui se soit attaché à bien définir la vérité, à nous marquer les routes qu'on devoit suivre pour y arriver, toutes les qualités que devoit avoir le philosophe qui se livre à sa recherche, tous les obstacles qu'il devoit éviter. Parmi les obstacles qui se présentent aujourd'hui, il en est beaucoup qui n'existoient pas

même de leur tems. Voilà ce qui m'a conduit à publier mon traité de la vérité.

Les philosophes que j'ai nommés ont amassé des matériaux, ont commencé l'édifice ; j'emploie les matériaux, j'ose continuer l'édifice. L'ai-je achevé ? ai-je réuffi ? Le public jugera.

Les hommes qui par goût aiment à empoisonner le bien qu'on fait, qui décrient sans avoir rien examiné, diront sur mon titre seul, que je n'ai fait que copier Descartes, Bacon, Helvetius. Lisez ces philosophes, vous qui cherchez la vérité ; lisez encore ce traité, & vous verrez si je suis un copiste : ma méthode m'a été utile, elle pourra l'être à d'autres.





MÉDITATION II.

SECTION PREMIERE.

De la vérité, de son essence & de ses sources.

DEMANDEZ à tel homme que vous voudrez parmi les êtres qui se croient raisonnables, ce qu'est la vérité : presqu'aucun d'eux ne fera embarrassé ; presque tous vous paieront des mots dont on les a payés dans leur enfance, & tous croiront avoir merveilleusement résolu la question. Les philosophes qui ne suivent point le sentier ordinaire, donneront aussi-tôt une définition : nous prouverons ailleurs que la méthode des définitions est susceptible d'erreur quand on la suit sans précaution, sans l'avoir fait précéder de l'analyse.

Ce n'est point ainsi que nous voulons procéder à la recherche de la vérité. Les philosophes vont de l'inconnu au connu, & nous allons du connu à l'inconnu. Ils partent de principes abstraits pour expliquer des choses réelles, & nous cherchons dans les choses réelles la source des principes abstraits.

Que connoissons-nous réellement ? Tout ce

qui frappe nos sens, les objets qui nous environnent, leurs qualités : voilà les sources de nos idées.

La vérité est une idée, je n'en puis douter, puisqu'elle se trouve dans ma tête ; mais à quelle classe d'idées appartient-elle ?

Vérité ! Ce mot ne réveille aucune image d'objet dans mon cerveau. Elle n'est donc le signe d'aucun objet. Première découverte..

Elle n'est pas davantage le signe d'un attribut physique de ces objets ; car on ne peut pas dire *un soleil vrai, un arbre vrai, un animal vrai* ; ou l'on dirait une chose inintelligible. Deuxième découverte.

Mais nos connoissances ne sont pas seulement composées des images d'objets & de leurs attributs. Le rapport des uns aux autres est une troisième espèce d'idées à part.

EXEMPLE. *Le soleil est brillant, l'or est jaune* : n'est-il pas vrai qu'outre les idées de soleil & d'or, de brillant & de jaune, il y a une troisième idée qui les lie, c'est la convenance qui est entre ces deux ? *Soleil-brillant, or-jaune.*

Cette troisième idée, cette idée de convenance ou de disconvenance qui lie dans notre esprit un objet à un attribut, est ce qu'on appelle *rapport*. Un rapport est donc ce en quoi deux

choses conviennent ou disconviennent entr'elles.

La vérité & la fausseté sont précisément les attributs métaphysiques de ces rapports; la vérité peint la convenance, la fausseté la disconvenance.

On peut donc composer ainsi l'échelle des idées élémentaires :

- | | |
|---------------------------------------|----------------------|
| 1°. Idée ou image de l'objet. | } Physique. |
| 2°. Attribut ou qualité de l'objet. | |
| 3°. Rapport de l'idée à son attribut. | } Métaphy-
sique. |
| 4°. Qualités du rapport. | |

Toutes les connoissances se réduisent à ces quatre élémens.

Nous voyons à présent à quelle classe d'idées appartient l'idée de vérité; c'est une idée métaphysique. Voilà son genre, son caractère général; mais quelle est son espece, quels sont les caracteres particuliers ? qu'est la vérité, en un mot ?

Sans nous livrer à des discussions d'une subtile métaphysique, sans répéter ici les distinctions trop scientifiques & souvent erronées de Locke sur cet article, nous dirons que *la vérité existe toutes les fois que ce qu'on dit est conforme à ce qui est ou à ce qui paroît*. Ainsi, quand je dis que le soleil éclaire, je dis une vérité; car mes yeux m'attestent la présence de la lumière, quand le

soleil est sur l'horizon. J'affirme donc du soleil une qualité qui lui convient, j'affirme donc une vérité.

Cette analyse nous mène à la définition de la vérité. *La vérité est la conformité des rapports métaphysiques affirmés des objets, avec leur rapport physique tel qu'il se présente à nos sens.*

Je dis tel qu'il se présente à nos sens, & non pas tel qu'il est réellement; car on verra par la suite que l'on ne peut juger des objets que dans leur rapport à l'homme, & nullement de leurs qualités intrinsèques.

Nous connoissons à présent la vérité; mais quel est le principe qui la produit? Quel principe produit ces idées physiques & métaphysiques? Dois-je me fier à ses opérations, croire à ses jugemens? voilà ce qu'il faut examiner, en se servant toujours du flambeau de l'analyse.

Dans la définition de la vérité, je trouve 1^o. des objets, 2^o. des rapports ou des idées; il faut donc savoir ce que sont les objets; connoître la source des idées. Elle est dans le concours des sens & du principe pensant. Une connoissance rapide des objets, des sens & de l'ame est donc nécessaire à la connoissance de la vérité en général. Quand on fait une expérience, il faut au moins connoître les instrumens dont on se sert.

SECTION II.

Objets extérieurs.

UN évêque de Cloyne, qu'on a traité de matérialiste & qui n'étoit que fou, disoit : soit que monté sur la cime d'une montagne, je parcoure un vaste horizon, ou que je descende dans une vallée, c'est toujours moi que je vois, que je sens. Il nioit l'existence des autres corps, & appuyoit ce paradoxe d'une foule de sophismes. Ce n'est point ici le lieu d'en discuter la valeur. Il est très-probable au moins, s'il n'est pas démontré, qu'il existe quelque chose hors de moi, & que tout n'est pas dans moi; que l'univers n'est pas concentré dans mon individu. On ne conçoit pas comment l'esprit humain est parvenu à mettre ce fait en doute, que ce qui existe hors de moi, soit une réalité ou une apparence, comme Mallebranche imaginoit que cela pouvoit être. Ce fait est encore indifférent ici. Entre ces apparences que j'appelle corps & mon *moi* individuel, il y a des rapports. Ces corps excitent en moi des impressions diverses; voilà la base de mes sensations, de mes idées, de mes réflexions. Je ne puis douter de ces impressions, de leur diversité; la variété de mes sensations est pour moi la mesure de leur différence; tout ce qui

me cause des impressions semblables est semblable pour moi, & *vice versa*. Ce sont les premiers raisonnemens qu'a dû faire l'ame. Mais, qu'est cette ame ? Sa nature est-elle mieux connue que celle des êtres environnans ? Malheureusement elle ressemble à la lumière. Elle éclaire les objets, les rend visibles, & ne l'est pas elle-même.

S E C T I O N III.

De l'ame.

IL me paroît clair que je jouis d'un mouvement spontané, que j'agis, que je pense, que je veux, que je puis communiquer à des êtres qui me ressemblent, toutes mes idées, mes sensations. Voilà des effets certains. Ils ont un principe qui est en moi. Mais je ne fais quelle est la nature, quelle est l'essence de ce principe. Je me borne à connoître ses opérations. Qu'il soit simple ou étendu, que la pensée soit le résultat de mon organisation intérieure, comme la fleur est le résultat de la circulation de la sève dans une plante organisée à sa manière, ou qu'elle soit le produit d'un être inétendu, indivisible, je ne prononce point sur ces questions, parce que je n'ai point de lumières sur elles, parce que je n'aurai jamais de moyen certain pour connoître l'essence de mon ame.

Je mets donc également à l'écart & l'*entelechie* d'Aristote, & l'*ame* de Descartes, & le *principe vital* de certains physiologistes, & les systèmes des médecins animistes, solidistes, stahliens, semi-stahliens, &c. &c. Systèmes qu'on examinera dans les recherches sur la certitude en métaphysique & dans la physique animale.

Dans le fait, ce principe existe, il opere : voilà ce qui m'intéresse, ce que je fais.

Or, j'appelle *ame* ce principe qui dans l'homme sent, compare, réfléchit, veut, aime, &c.

Quelques philosophes ont doublé ce principe pour expliquer les disparates énigmatiques de l'homme; d'autres ont triplé, quadruplé l'*ame*, ont distingué une *ame* sensitive, une *ame* végétative, une *ame* intellectuelle. Les modernes l'ont divisée en plusieurs parties ou facultés; ils ont reconnu la faculté de l'entendement, la faculté de la mémoire, la faculté de l'imagination, &c. Ces divisions & distinctions ont jeté la métaphysique de l'*ame* dans une obscurité impénétrable; elles ont produit une foule d'erreurs, sur-tout chez les esprits peu accoutumés à réfléchir. Comment diviser un principe qui échappe à nos sens? Bornons-nous à croire que ses fonctions sont variées, mais qu'il est probable qu'elles appartiennent au même principe: ainsi

c'est toujours la même ame qui forme des idées ; les compare , juge , choisit , &c.

Ce sont bien des actes différens ; mais cette différence n'en met aucune dans le principe.

Ainsi , lorsqu'on se servira des mots , entendement , mémoire , imagination , il ne faut pas croire que ces mots peignent des êtres différens ou des branches différentes du même principe. Ces mots abstraits servent uniquement à abrégér le discours.

Jusqu'où les philosophes n'ont-ils pas poussé leur délire en métaphysique ! Ils ont voulu marquer la place que l'ame occupe dans le corps. L'un l'a placée au cerveau , un autre dans le cœur , un troisième dans le plexus solaire. Qui le croiroit ? l'auteur de la meilleure méthode pour découvrir la vérité , Descartes a eu comme les autres sa vision sur ce point. Il logeoit l'ame dans la glande pinéale.

S E C T I O N I V.

Des sens.

J'AI un corps & des sens , & mon ame communique évidemment avec eux ; ces sens sont des parties de notre corps organisées de façon à pouvoir transmettre à l'ame les impressions que font sur eux les objets extérieurs : tels sont

les yeux , les oreilles , &c. C'est par l'application d'un corps extérieur ou de son image sur nous , que se fait cette sensation.

L'anatomie nous a bien appris quelle étoit la structure de ces organes , quels élémens entroient dans leur composition ; ce sont des muscles dont les fonctions sont variées , des vaisseaux de différente nature , où coulent des fluides particuliers , des nerfs sur-tout. On a disséqué jusqu'aux fibres les plus délicates , on a suivi le cours des vaisseaux les plus déliés , les ramifications les plus fines des nerfs , au moins autant que la grossièreté des instrumens a pu le permettre ; mais tout l'art des Winslow , des Haller n'a pu nous éclairer sur le jeu singulier de ces étonnantes machines , ni sur le principe inconnu qui les met en mouvement.

On ne fait pas davantage qu'elle est la nature des sensations qu'elles éprouvent , ni comment elles s'opèrent : non pas qu'on manque de romans & de rêves , imaginés par ces physiologistes & ces métaphysiciens qui vouloient expliquer même ce qu'ils ne concevoient pas ; mais quand un philosophe voudra être de bonne foi , & ne point chercher à s'en imposer à lui-même ou aux autres , je le défierai toujours d'expliquer & même de concevoir comment ,

par exemple , il voit , comment l'image d'un objet peut venir se graver sur la rétine , & comment cette sensation se propage jusqu'au principe sentant & pensant. Cela est , il seroit fou d'en douter ; mais il est très-sage de ne pas admettre l'explication du comment.

Descartes & Mallebranche ont prétendu expliquer cette opération , en supposant d'abord que l'ame étoit placée dans le cerveau , au centre de communication ou de réunion de tous les nerfs ; que si-tôt qu'un nerf étoit ébranlé , cet ébranlement se communiquoit jusqu'au cerveau , soit par le mouvement des fibres même , soit par certain fluide nerveux qu'ils supposoient dans les tuyaux supposés de ces nerfs. Mais comme nous cherchons à être de bonne-foi , nous avouons que , malgré toutes les recherches & toutes les expériences possibles , on ne fait encore où réside l'ame ; qu'on n'a jamais vu ce fluide nerveux , ni ces tuyaux de nerfs ; que quand ils existeroient , il ne seroit pas plus possible de concevoir comment ce fluide pourroit communiquer des sensations à un principe simple. Dans mes recherches sur la physique animale , j'entrerai dans des détails sur tous les systèmes offerts jusqu'à ce jour pour l'expliquer ; je donnerai les raisons qu'on a pour

douter. Quant à présent, bornons-nous à ces faits qui sont prouvés :

1°. Nous avons un corps étendu.

2°. Il existe dans ou avec ce corps, un principe sentant & pensant, dont on ignore la nature & la place qu'il occupe.

3°. Outre ce corps, il y en a d'autres dans la nature.

4°. Dans ce corps il y a des sens.

5°. Ces sens communiquent avec ce principe sentant & pensant, & lui transmettent l'action des corps étrangers sur eux.

6°. On ignore le moyen de communication & de transmission ; mais il existe.

7°. Point de sensation sans l'application d'un corps étranger sur quelques-uns de nos organes.

8°. Point d'idées sans sensation.

S E C T I O N V.

Jusqu'à quel point il faut compter sur le rapport des sens.

LES sens sont donc le seul canal de nos idées. C'est un point démontré ; la vieille scolastique en doute encore, comme elle doute de beaucoup d'autres vérités.

Nos sens sont donc le seul canal de la vérité & de la certitude.

Puisque la vérité n'est que la conformité entre ce qu'on sent, ce qu'on pense, & ce qui est, pour être sûr de posséder la vérité, il faut l'être de la bonté de l'instrument qui la donne.

Le rapport des sens est-il fidele, infallible ? Jamais aucune these n'a plus exercé que celle-ci la subtilité des sophistes. Les dogmatiques qui voyoient le renversement entier de la certitude, si l'on ébranloit celle du rapport des sens, la défendirent avec une opiniâtreté singulière ; leurs argumens étoient bien ridicules. Ils vouloient persuader aux hommes que leurs sens ne les trompoient pas, lorsqu'ils se prêtoient à des illusions ; que l'œil ne les trompoit pas, lorsqu'il voyoit sous une forme ronde une tour quarrée, sous une courbe un bâton droit plongé dans l'eau, &c. C'étoit pourtant combattre l'évidence même.

Nos sens nous trompent sur les rapports des objets : c'est un fait hors de doute. Que d'erreurs enfante le seul organe de la vue, celui cependant qui paroît le plus sûr, le plus étendu ! Un corps ne paroît plus le même à mes regards, étant posé à une distance différente, différemment éclairé, dans le mouvement ou dans le repos, dans des milieux différens. La quantité, la qualité, la figure, la grandeur, & tous les

modes des objets font sur l'œil des impressions diverses , en raison de la diversité des circonstances où se trouvent les corps. Les erreurs dans lesquelles les autres sens nous font tomber , ne font pas moins fréquentes. Les variations des sons suivant l'éloignement , les différences , les contradictions des goûts & du sentiment de l'odorat dans tous les hommes , les grossières méprises du tact sur-tout quand il est isolé : voilà des dépositions frappantes contre la bonté du rapport des sens.

Ceux qui voudront approfondir ce sujet pourront consulter Mallebranche. Il a rassemblé dans son *Traité de la recherche de la vérité* , tous les raisonnemens qui détruisent l'infailibilité du témoignage des sens , & c'est peut-être la seule partie de cet ouvrage où Mallebranche ait raison.

Son opinion est aujourd'hui généralement adoptée. De grands écrivains l'ont défendue , modifiée , étendue. Ainsi, lorsque les phénomènes de la vision firent naître des questions très-agitées en France & en Angleterre , Molineux le premier & Locke ensuite prononcèrent que le sens de la vue ne pouvoit parvenir de lui-même à juger des formes , des grandeurs , des distances des objets. Plusieurs philosophes , à la tête desquels se mit Voltaire , soutinrent en France cette

nos sens, & si nos sens nous les représentent tels qu'ils existent. Nous n'aurons jamais sur cet article que des probabilités plus ou moins grandes. Plus nous les accumulerons, plus nous approcherons de la vérité. On les accumule par une observation constante & exacte. On doit préférer dès lors combien l'art d'observer joue un rôle important dans l'histoire des connoissances humaines.

On croira peut-être qu'en affoiblissant ici la certitude du rapport des sens, je penche pour le système du docteur Berkeley, dont j'ai déjà parlé; que je veux faire revivre le pyrrhonisme universel. Loin de moi cette idée: elle est destructive de toute vertu, de toute connoissance. Prétendre que les corps existent toujours tels qu'ils paroissent, & prétendre qu'ils n'existent jamais tels qu'ils paroissent, me semble un double système également absurde. Mais douter de la véracité du rapport des sens dans bien des cas, y croire dans quelques-uns, voilà, je crois, le parti du sage.

S E C T I O N V I.

Par quelles sortes de raisonnemens l'ame peut parvenir à la vérité.

L'ART de raisonner dérive de l'art de penser. Il a pour base deux principes :

1^o. Avoir des idées nettes de l'objet dont on veut parler.

2^o. Lier ces idées l'une à l'autre.

La raison part de ces idées claires & bien liées ; pour former des systêmes & des théories.

Or, pour avoir des idées nettes d'un objet, il faut l'examiner sous tous les rapports, voir si les jugemens qu'on en porte sont vrais, c'est-à-dire, conformes à ce qui est ou au moins à ce qui paroît.

Et pour lier ces idées, il faut connoître l'art de monter du simple au composé, avoir un but, & l'atteindre par cette méthode.

D'où proviennent & le demi-savoir, & les erreurs, & les préjugés, & les faux raisonnemens ? Du défaut, ou de netteté, ou de liaison dans les idées.

Le demi-savoir vient de ce qu'on a vérifié ; comparé les rapports imparfaitement.

Les erreurs, de ce qu'on a mal vu ; mal vérifié.

Les préjugés, de ce qu'on affirme sur la parole d'autrui.

Les faux raisonnemens, de ce qu'on ne fait pas enchaîner ses propositions.

Les gens superficiels n'ont ordinairement que le demi-savoir pour partage.

Les gens à parti fourmillent d'erreurs, parce

la plus courte & la plus sûre. C'est la marche qu'indique la nature.

Quand vous voulez connoître une machine dans tous les détails, que faites-vous ? Vous en détachez l'une après l'autre les pièces qui la composent. Par-là vous connoissez leur place, l'ordre dans lequel elles s'engrenent les unes dans les autres. Par-là vous connoissez leur nécessité, leur jeu.

Je ne m'arrêterai point à prouver l'utilité de cette méthode. C'est un point suffisamment démontré pour quiconque a lu les métaphysiciens que j'ai cités plus haut.

Elle peut s'appliquer à toutes les connoissances humaines, & se réduisent aux suivantes :

Quand on veut connoître la vérité dans un système, ou sur quelque point compliqué, il faut :

- 1°. Connoître distinctement toutes ses parties.
- 2°. Les dépouiller de tout ce qui ne leur est point essentiel dans le sens sous lequel on les considère.
- 3°. Les réduire, les diviser, jusqu'à ce qu'on arrive aux idées élémentaires.
- 4°. Examiner avec attention chacune de ces parties, en commençant par les plus simples.
- 5°. Rapporter toutes ces parties en les comparant les unes aux autres.

Voilà les regles auxquelles on peut réduire tout ce qu'on a écrit sur l'analyse : en s'en servant , il est presqu'impossible de tomber dans l'erreur.

Des principes généraux & de la synthese.

AVANT qu'on eût bien connu les avantages de l'analyse , on avoit recours , dans les sciences , à des principes généraux , avec lesquels on prétendoit rendre raison de tout. On employoit fréquemment la synthese , & l'usage de ces principes & de la synthese est sans contredit un des obstacles qui ont le plus reculé la connoissance de la vérité.

L'abbé de Condillac (1) s'est élevé avec force contre cet abus ; il a prouvé dans plusieurs de ses ouvrages , que les principes généraux n'étoient que des propositions générales & abstraites ; que ces propositions n'étoient que le résultat de connoissances particulieres ; que , loin d'en être le principe , elles en étoient l'effet ; qu'elles ne pouvoient donc servir à démontrer ces connoissances particulieres ; que d'ailleurs il falloit toujours les vérifier , & conséquemment toujours avoir recours à l'analyse. Il en a conclu

(1) Voyez l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines*, & sur-tout le *Traité des systèmes*.

que ces principes servoient tout au plus à démontrer d'une manière abstraite ce qu'on pourroit prouver d'une manière plus simple ; il a été plus loin , il a fait voir que presque toujours ces principes généraux avoient conduit dans l'erreur les plus grands hommes. Il en offre des exemples frappans dans son *Traité des systèmes* ; il les tire des ouvrages de Descartes , de Spinoza , de Mallebranche , de Leibnitz , & il pulvérise jusques dans leurs fondemens les théories orgueilleuses où l'on avoit voulu deviner les loix de la nature ; théories qui par leur éclat imposant avoient subjugué tous les esprits.

Je ne prétends pas cependant proscrire entièrement la synthese , ni l'usage des principes généraux.

On peut avoir des principes ; mais il faut les vérifier soi-même , & ne pas s'en rapporter aux autres ; il faut avoir bien étudié les vérités particulières , & s'être élevé d'abstractions en abstractions jusqu'aux propositions universelles.

On peut également employer la synthese ; mais il faut que , comme les principes généraux , elle soit précédée & appuyée de l'analyse.

Composer par la synthese un système , c'est assembler divers raisonnemens dans un certain ordre , où ils se tiennent mutuellement , pour

expliquer quelque fait inconnu. Pour composer ce système, il faut :

1^o. Avoir des faits, des idées premières, qui servent de matériaux.

2^o. Les assembler dans l'ordre où ils peuvent se chaîner, où les premiers préparent les seconds, les seconds les troisièmes.

Si l'enchaînement des faits & des conséquences appartient à la synthèse, la preuve de la vérité de ces faits dépend de l'analyse. Il faut donc que l'analyse précède la synthèse, & l'appuie.

Il résulte de là que le premier, le plus essentiel des raisonnemens, est l'analyse. Elle peut suppléer tous les autres, mais aucun ne peut la remplacer, & ces raisonnemens n'ont plus de valeur quand elle leur manque.

Tout dans l'art du raisonnement se réduit donc à ces deux points :

Avoir des idées vraies, & l'analyse les donne.

Les bien lier, & la synthèse les lie.

La synthèse a ses règles comme l'analyse. La plus essentielle est celle-ci :

Monter du simple au composé. Elle est fondée sur deux raisons. D'abord l'esprit humain a des limites, & il lui est bien plus aisé de saisir une idée simple qu'une idée composée. D'ailleurs

les idées simples étant les premières , & les idées composées secondaires , il paroît plus naturel de commencer par les premières.

On sera sans doute bien étonné de ne point voir reparoître ici ce fatras dégoûtant de termes baroques , dont l'ancienne scolastique avoit hérissé la logique. Mais cet appareil scientifique n'est dans les auteurs qu'un charlatanisme ridicule , & pour les lecteurs qu'un obstacle de plus au progrès de leur esprit. Montesquieu vouloit réduire en trente pages tout ce qu'on a écrit de vérités. La métaphysique n'auroit pas occupé deux pages de ce livre précieux ; il suffit de la débarrasser de cet étalage puérole de mots grotesques , qui fatiguent le lecteur sans l'instruire.

On se fert , par exemple , aujourd'hui dans les écoles , du syllogisme : cet argument dont on fait tant de bruit , n'est que la synthèse fondée sur un principe général ; mais ce principe général doit avoir auparavant été vérifié par l'analyse. Tous les raisonnemens dont Aristote & tous les scolastiques ont rempli leur logique si longue , si fastidieuse , si inintelligible , retombent de même dans l'analyse & dans la synthèse ; & tous les volumineux *in-folio* qu'on a produits sur ce point , peuvent encore une fois se réduire à ces deux mots simples , clairs , intelligibles pour

tout être pensant : Avoir des idées simples , & les lier.

Qu'il me soit permis de dire encore quelque chose de deux especes de raisonnemens qui ont prodigieusement grossi les erreurs , & dont on abuse tous les jours dans les sciences ; je veux parler de l'hypothese & de l'analogie.

Hypothese.

L'HYPOTHESE est une proposition dont on suppose la vérité pour s'élever à d'autres propositions , & en établir la vérité.

La définition même de l'hypothese prouve qu'elle n'est point un chemin qui mene à la vérité. Lorsqu'en parlant d'une supposition , on est parvenu à enchaîner une foule de faits l'un à l'autre , à les expliquer aisément , on n'a pas pour cela prouvé la vérité de ce premier principe ; on a prouvé seulement qu'à l'aide de ce principe , on rendoit raison de quelques faits. Or ce résultat ne mene qu'à la vraisemblance , & non à la vérité.

Tant qu'on ne peut établir directement la vérité d'un principe , il faut l'abandonner ; & quand on ne l'établit que parce qu'il lie des faits , des observations , on prouve sa patience , sa faculté à lier ces rapports , mais non la vérité du premier principe.

Toutes les hypothèses sont si peu vraies qu'il n'est point de faits qu'on ne puisse expliquer à l'aide de trois ou quatre hypothèses différentes. Prenons pour exemple le mouvement de l'univers. Je ne parle point des hypothèses anciennes ; parmi les modernes , Descartes imagine une matière universelle qu'il divise en trois espèces de matières ; il imagine des tourbillons , & armé de ces deux hypothèses , il expliqué tous les phénomènes célestes. Newton vient ensuite , substitue à ces tourbillons deux forces , l'une de projection , l'autre d'attraction , en fixe les loix , les calcule , & y rapporte très-bien les mouvemens célestes. Un autre remplace l'attraction par un mouvement d'impulsion qu'il suppose au milieu d'un éther qu'il suppose également , &c. On sent dès lors combien il seroit ridicule de donner l'épithète de vraie à l'une ou l'autre de ces hypothèses : elles peuvent être plus ou moins vraisemblables , & leur vraisemblance se mesure par le plus grand nombre de rapports qu'elles embrassent , de faits qu'elles expliquent. Mais encore une fois , la vraisemblance n'est point la vérité , c'est le crépuscule en fait d'idées ; & le crépuscule n'est ni le jour ni la nuit , mais une combinaison de l'un & de l'autre.

Les hypothèses ne sont utiles que quand elles

servent à classer les faits, à les ranger dans un certain ordre. Alors elles soulagent prodigieusement la mémoire, & suppléent à la foiblesse de l'esprit humain. Sortez de cette sphere, vous tombez dans l'erreur ; cependant la plupart des systêmes adoptés aujourd'hui avec une espece de crédulité religieuse, n'ont pour base que de simples hypothéses, comme on le prouvera.

Analogie.

RIEN de plus fréquent encore que l'usage de l'analogie. Il est intéressant d'examiner la certitude & les caractères de cette forme de raisonnement.

Après l'avoir bien analysé, je le définirois, un raisonnement dans lequel on cherche à établir la vérité d'une proposition inconnue par la vérité d'une connue avec laquelle la première a des rapports. (1)

Pour que l'analogie soit fondée, il faut donc réunir trois conditions.

1°. Il faut que la vérité de la proposition connue soit démontrée.

(1) L'analogie est un moyen qui lie une connue de laquelle on part, à une inconnue à laquelle on tend, ou plutôt qui par un phénomène connu, cherche à expliquer la cause d'un phénomène inconnu.

2°. Que la proposition inconnue soit égale sous tous les rapports avec la proposition connue.

3°. Que ni l'une ni l'autre n'aient des rapports qui soient étrangers l'un à l'autre ; la différence d'un seul qui se trouveroit dans l'une & non dans l'autre, rend alors le raisonnement défectueux.

Or, comme on réunit rarement ces trois conditions, rien de plus difficile que d'établir une analogie vraie.

Et cependant, comme il n'est rien de plus aisé, même aux esprits les plus étroits, que de saisir un ou deux rapports de deux propositions, rien de plus commun dans l'usage de la vie, dans les livres, que le raisonnement d'induction ou d'analogie.

Mais les bons esprits doivent s'en défier.

Car s'il est difficile de vérifier les rapports d'une seule proposition, combien l'opération ne devient-elle pas délicate & compliquée, lorsque vous êtes obligé de vérifier les rapports mutuels de trois propositions ?

Or, le moyen d'imaginer que le public qui ne fait presque jamais la première opération, s'affujettira à l'autre ?

Les écrivains doivent encore s'abstenir de ce raisonnement par une autre considération.

C'est qu'il est bien plus simple & bien plus

sûr d'établir un système par des preuves directes, que par des preuves d'analogie.

La preuve directe est plus simple, puisqu'elle n'exige qu'une vérification.

Elle est aussi bien plus probante. Et quand on a une bonne preuve directe, il est inutile alors de recourir à l'analogie. Si, pour s'étayer, on en a besoin, c'est que le système ne vaut rien.

La difficulté de trouver de bonnes preuves directes, fait recourir les auteurs aux preuves d'analogie. Il est fort aisé de ramasser des faits; mais en former un ensemble, un système dont chaque anneau soit véritable & essentiel, mais savoir suppléer les lacunes, voilà le point important, difficile. Il faut observer, réfléchir, envisager son sujet cent fois & sous cent rapports.

Il est alors bien plus aisé, pour s'épargner ce travail, de saisir quelques ressemblances que l'inconnu paroît avoir avec un objet déjà connu, d'en inférer ce qui peut cadrer avec l'hypothèse qu'on embrasse. Puis cette analogie amène des descriptions, des parallèles, & l'on joue le lecteur avec des mots. Il ne voit pas qu'en peignant quelques rapports saillans, on en oublie d'autres dont la dissimilitude est aussi frappante. Voilà le charlatanisme ordinaire des auteurs. Il est sur-tout commun en physique & en politique.

Il est tel livre sur l'électricité ; où l'on vous dit que le fluide électrique est du *feu combiné avec l'eau*.

Il étoit impossible d'établir par des preuves directes cette proposition. Que fait-on ? on discute sur les caractères du feu , on s'efforce de les ajuster à l'autre fluide , on omet ceux qui pourroient nuire au système , & l'on infere que le fluide électrique est du feu , parce qu'il offre quelques phénomènes semblables au fluide igné , lorsque sous cent autres aspects il en est éloigné.

Même paralogisme en politique. On propose des réformes dans les finances , dans la législation d'un pays , on s'appuie sur l'exemple de cent états , on ne veut pas voir qu'il y a cent différences entre l'état à réformer & ceux où l'on va puiser des exemples.

Encore une fois , rien de plus difficile , de plus rare qu'un bon raisonnement d'analogie. Il faut épuiser toutes les données d'une part , & les appliquer à tous les rapports de l'inconnue. Et quand je vois tant d'individus s'en servir si légèrement , il me semble voir des enfans chercher à soulever la massue d'Hercule. (1)

(1) Le mot grec d'où nous avons tiré le nôtre , porte en lui-même la définition de la chose.

Ana-logos. *Ana* qui signifie *rursum* , d'encrechef ; &

Il résulte des diverses sections de cette méditation, que la vérité est la conformité entre les idées & les objets; que les idées ne se forment que par le concours des sens & du principe pensant; qu'on ne peut assurer l'infailibilité du rapport des sens; que pour connoître la vérité, pour savoir si les idées sont conformes aux objets, il ne faut employer qu'une sorte de raisonnement, l'analyse; que les autres peuvent plus ou moins conduire dans l'erreur.

S E C T I O N V I I.

Regles données par quelques philosophes pour arriver à la vérité par le raisonnement.

JE citerai seulement ici celles de Descartes & de Mallebranche.

Le premier les réduisoit à quatre.

1°. Ne rien recevoir pour vrai qu'on ne connoisse être évidemment tel.

2°. Diviser les choses le plus qu'il est possible, pour les mieux résoudre.

3°. Conduire ses pensées par ordre, en commençant par les objets les plus simples & les plus aisés, pour monter peu à peu jusqu'à la connoissance des plus composés.

logos; raison, discours; c'est-à-dire, mot à mot, *raison appliquée deux fois.*

4°. Ne rien omettre dans le dénombrement des choses dont on doit examiner les parties.

Regles tirées de Mallebranche pour découvrir la vérité dans un système.

REGLE PREMIERE. Ne raisonner que des choses sur lesquelles on a des idées claires.

Commencer en conséquence par les choses les plus simples & les plus faciles, s'y arrêter long-tems avant que d'entreprendre la recherche des plus composées & des plus difficiles.

Une conséquence de cette regle, c'est que dans l'examen d'un système, il faut concevoir très-distinctement l'état de la question qu'on se propose de résoudre.

REGLE II. Lorsqu'on ne peut reconnoître les rapports que les choses ont entr'elles, en les comparant immédiatement, la deuxieme regle est, qu'il faut découvrir par quelque effort d'esprit une ou plusieurs idées moyennes qui puissent servir comme de mesure commune pour reconnoître par leur moyen les rapports qui sont entr'elles.

REGLE III. Lorsque les questions sont difficiles & de longue discussion, la troisieme regle est, qu'il faut retrancher avec soin, du sujet que l'on doit considérer, toutes les choses qu'il n'est point nécessaire d'examiner, pour découvrir la vérité que l'on cherche.

REGLE IV. Lorsque la question est ainsi réduite aux moindres termes, la quatrième règle est, qu'il faut diviser le sujet de sa méditation par parties, & les considérer toutes les unes après les autres, selon l'ordre naturel, en commençant par les plus simples, c'est-à-dire par celles qui renferment moins de rapports, & ne passer jamais aux plus composées avant que d'avoir reconnu distinctement les plus simples, & se les être rendu familières.

REGLE V. Lorsque les choses sont devenues familières par la méditation, la cinquième règle est, qu'on doit en abrégier les idées, & les ranger ensuite dans son imagination, ou les écrire sur le papier, afin qu'elles ne remplissent plus la capacité de l'esprit.

REGLE VI. Les idées de toutes les choses qu'il est absolument nécessaire de considérer, étant claires, familières, abrégées & rangées par ordre dans l'imagination, ou exprimées sur le papier, la sixième règle est, qu'il faut les comparer toutes selon les règles des combinaisons, alternativement les unes avec les autres, ou par la seule vue de l'esprit, ou par le mouvement de l'imagination accompagné de la vue de l'esprit, ou par le calcul de la plume joint à l'attention de l'esprit & de l'imagination.

Telles sont les regles que présente Mallebranche pour découvrir la vérité ; & il prouve que tant de philosophes ne sont tombés dans l'erreur que pour ne les avoir pas suivies exactement. Mais ce qu'il y a de bien étrange, ce qui feroit douter de la bonté de ces regles, si d'ailleurs elles n'étoient pas fondées, c'est de l'entendre dire que c'est par l'usage que Descartes en a fait, qu'il a découvert toutes ces grandes & fécondes vérités dont on peut s'instruire dans ses ouvrages.





MÉDITATION III.

De l'observation.

PUISQUE les faits sont les fondemens de toutes les connoissances humaines, l'art de les observer, de les recueillir, est donc une partie essentielle de la méthode à suivre pour arriver à la vérité. Pourquoi, malgré tous nos volumineux fatras, les sciences sont-elles peu avancées ? C'est que dans toutes on a peu observé jusqu'à présent. On croyoit encore, il y a un siecle, faire de la bonne physique en faisant des romans. On a observé depuis, & la découverte des plus grandes vérités date de ce moment. La politique est encore remplie de ténèbres, de préjugés, de contradictions entre les principes & les faits : c'est que les premiers écrivains politiques érigeoient des principes sans avoir observé un assez grand nombre de faits.

Il faut, dit Bacon, consulter les choses en elles-mêmes, si l'on aime mieux faire des découvertes & s'instruire, que de faire naître des questions & donner des conjectures. Il faut examiner & disséquer la nature de l'univers, telle qu'elle est,

au lieu d'inventer des fables & des systèmes romanesques. La force du génie, la méditation, la dispute ne peuvent suppléer à la recherche & à l'examen des choses. En vain on réuniroit l'esprit de tous les hommes, il faut suivre cette route ou renoncer à l'entreprise.

Voilà pourquoi toutes les théories qui ne sont point appuyées sur l'expérience, tomberont toujours dans l'oubli, malgré les éloges dont les comblent des esprits prévenus. Et sans l'expérience où en seroit-on ? On seroit plongé dans un chaos de rêveries. L'imagination des auteurs est sans bornes, la nature s'en est prescrites ; leurs opinions se contrarient, la nature est une & toujours la même. Un physicien nous a peint récemment dans un style poétique les merveilles de l'électricité. Sans s'appuyer sur aucune expérience directe, il découvre tout, il décompose les élémens les plus indécomposables pour nous. Il imagine, il est persuadé, il écrit que le fluide électrique est le feu combiné avec l'eau. Qui le lui a dit ? Son imagination.

Une imagination trop ardente est un présent dangereux pour un observateur. Elle l'écarte sans cesse des limites du vrai pour le jeter dans la région des chimères. Ceux qui observent la nature, doivent sur-tout s'en défier. Qu'ils soient

convaincus que , pour découvrir les secrets ou les meilleurs procédés d'un art , il faut faire une étude constante des phénomènes qui s'opèrent ou dans le sein de la terre ou dans les laboratoires & les ateliers. Les théoriciens observent peu , concluent vite ; les véritables observateurs concluent peu , observent beaucoup. Les uns ne donnent souvent que des rêves pour des réalités ; les autres découvrent , mais lentement , la vérité. Les uns sont plus brillans , les autres plus utiles. La gloire des premiers est plus étendue , mais elle est éphémère. L'utilité générale consacre l'immortalité des autres.

Qui a placé Newton au-dessus de Descartes , Montagne & Rousseau au - dessus de Platon , Montesquieu au-dessus de tous les politiques ? L'observation seule. Descartes , Platon , Hobbes ont rêvé en physique , en morale , en politique. Les autres ont observé la nature & l'homme. Ils les ont peints tels qu'ils étoient , & leurs tableaux resteront à jamais. Les tableaux d'imagination n'ont qu'un tems.

L'observation est donc la vraie route pour arriver à la vérité , comme à l'immortalité , dans tous les genres de connoissances.

Vous voulez connoître l'homme , son physique , son moral : observez - le dans la société ;

dans son intérieur , dans le calme , dans les orages , à sa naissance , à sa mort. Observez l'homme bon , l'homme méchant ; suivez tous leurs mouvemens , étudiez leurs pensées , leurs actions. Cette étude vous conduira à des idées générales & vraies sur l'homme.

Par quelle autre voie pouvez - vous espérer de vous connoître vous - même ? Si vous ne descendez chaque jour dans votre ame , si vous ne l'interrogez sur ses pensées , ses desirs , ses passions , si vous ne les suivez dans leur filiation jusqu'à l'origine , en un mot , si vous ne vous observez de tous les côtés , vous serez toujours inconnu à vous-même , étranger dans votre propre maison , comme dit M. Servan.

Faute d'observer , on se connoît peu , on connoît peu les hommes , on connoît encore moins les ressorts des gouvernemens. Ceux qui les dirigent , les conduisent aveuglément & les cachent avec soin. Voilà pourquoi la politique ne sera jamais parfaite. Il faudroit placer plusieurs Montefquieux au centre de tous les mouvemens politiques ; mais une crainte mal fondée en écarte toujours les hommes de sa trempe.

Le vrai moyen de perfectionner les connoissances humaines , seroit peut - être d'avoir dans les principales contrées de l'univers , des obser-

vateurs éclairés, de leur fixer un centre de correspondance, où aboutiroient toutes leurs observations, où on les publieroit. C'étoit l'idée de Bacon, elle est encore bonne à suivre. Mais il ne faudroit pas, comme il le conseilloit, réunir ces observateurs en corps, en académie : un brevet académique est un appas pour l'intrigant, qui parvient toujours à écarter le vrai mérite, pour le charlatan qui dupe l'univers, au lieu de l'éclairer.

Les nations où l'on observe, où l'on médite davantage, sont celles qui ont le plus contribué à avancer les connoissances humaines. On observe en France, on ne médite pas assez : on multiplie donc les ouvrages, sans perfectionner les sciences. En Angleterre, on médite trop & trop long-tems sur des détails indifférens : les pas vers la perfection ne sont donc point rapides. Les Espagnols n'en font aucun ; ils citent : ils sont donc encore à deux siècles de distance de la méthode qui conduit à la vérité.

Je ne détaillerai point ici tous les avantages de l'observation : son utilité, sa nécessité, sont prouvées pour la recherche de la vérité.

L'art d'observer a ses principes, ses règles. Descartes, Bacon, Mallebranche les ont répandus dans leurs différens ouvrages : on peut les y recueillir. Un savant estimable de Geneve,

Aussi est-il presque impossible d'être tout-à-la-fois observateur exact , penseur profond , & génie brillant ; & l'impossibilité de réunir ces qualités n'est pas un des moindres obstacles au progrès des connoissances humaines.

L'attention est la base de toutes les observations ; elle doit être la qualité par excellence de l'observateur. Il faut qu'il ait sans cesse les yeux & tous ses sens ouverts , accessibles à tout ce qui l'environne , qu'il épie ses moindres sensations , qu'il cherche à se rendre compte de tout. Parmi les objets il en est qui le frappent , qui l'intéressent davantage ; il faut qu'il les examine de tous les côtés , & sur-tout sous l'aspect le plus favorable à ses vues.

Chaque homme n'a qu'une certaine dose d'attention ; il doit donc en être sobre.

L'attention dans chaque être est proportionnelle au degré d'intérêt qu'il met à la chose , & au degré de ses facultés intellectuelles & conséquentes , à la force de son organisation. La nature ne nous a doués que d'une portion limitée de forces , & leurs bornes sont les mêmes pour l'attention. Combien doit-on donc l'économiser , & ne pas la prodiguer indistinctement à toutes sortes d'objets ! On ne doit la donner qu'à ceux qui conduisent directement au but où l'on tend.

Quand on s'est choisi un but, alors l'ame entière doit peu à peu se fixer sur lui; rien ne doit l'en distraire. Mille objets peuvent la frapper en chemin; mais elle ne les verra que dans le rapport qu'ils peuvent avoir à son but.

On rencontre cependant dans le monde une foule de gens de lettres qui suivent un système tout-à-fait contraire. Vous les verrez, volant sans cesse d'une extrémité à l'autre, parcourant les objets les plus disparates, effleurant les matieres profondes, approfondissant des contes & des calembours: Vous verrez, par exemple, les géometres les plus transcendans descendre à l'art de narrer des riens. Cette bigarrure est même devenue à la mode: les géometres ont cru se laver par-là du reproche qu'on leur faisoit d'inspirer l'ennui; mais on ne peut se familiariser avec ces disparates. Un génie faisant des contes, c'est Arlequin prêchant en chaire.

J'aime fort ceux qui content, ils m'amuse, & je les félicite de ce talent; mais je félicite encore plus ceux qui s'amuse de ces riens, & ne les retiennent point. Dans ce cas il y a une sorte d'esprit à n'en point avoir, une sorte de richesse à être pauvre.

Je pardonne aux Italiens ces fingeries de l'esprit; il en coûte tant chez eux d'avoir du génie

& même de paroître avoir du sens ! Mais en France, n'adopter que ce genre de turlupinade dans les conversations, c'est se revêtir de haillons brillans par un grand froid, lorsqu'on pourroit avoir de bons vêtemens.

L'homme qui pense, se gardera bien de prétendre à un pareil mérite, & de porter son attention sur des objets futiles. L'ame se dégrade en s'arrêtant à des minuties; elle use ses efforts inutilement; & en s'occupant de riens, elle finit par ne rien créer.

Peu d'hommes ont le courage & la force de fixer constamment leur attention sur des choses graves, utiles. Les trois quarts du genre humain sont des machines montées par les circonstances; êtres purement passifs, pour qui l'action est un tourment, l'observation & la réflexion sont des peines. Toujours spectacle, & rarement spectateurs, ils sont loin de connoître l'utilité de cet exercice moral. Ils n'ont jamais connu ses plaisirs. L'observateur multiplie ses jouissances à chaque pas, en multipliant ses connoissances. L'univers est un livre pour lui; il y lit sans cesse dans toutes les langues. Erre-t-il dans les campagnes? la nature lui offre mille phénomènes curieux, mille objets inconnus. Est-il dans les sociétés? l'étude des caractères différens, l'analyse des conversa-

tions sont pour lui une source de plaisirs. Il sonde ; il tâte imperceptiblement tous les êtres qui l'environnent ; il mesure leur force , l'étendue de leurs idées. Il voit ce qu'ils valent , ce qu'ils vaudront. Jamais une parole d'un observateur n'est stérile ; c'est une sonde qu'il jette à la mer. On croit que de pareils observateurs sont dangereux. Oui , les fots, les méchans doivent les craindre , ils démasquent leur turpitude ; mais les bons , les hommes instruits gagnent à être étudiés.

Suivez l'observateur dans le monde. Pour lui c'est un théâtre perpétuel, où les acteurs sont toujours en scène. S'il s'ennuie, il se renferme dans lui-même, il jouit de lui-même ; le public le traite de sauvage, il rit du jugement du public. S'il veut s'amuser de ce public, il se mêle dans une conversation, il a l'air d'y prendre part, on le croit fort occupé des objets que l'on traite : au moment où il paroît plus attentif, il observe, il examine ceux qui parlent ; il remonte à la source de leurs opinions. Femmes, il lit votre ame dans vos yeux, il vous pénètre, il voit pourquoi vous voulez le séduire, l'enchaîner ; il voit le fil qui donne l'impulsion, & fait s'en garantir. Gestes, coups - d'œil, raisonnemens, babil, il met tout à profit.

L'art de faire des questions est une branche

importante de l'art d'observer. Il le possède & l'emploie. Les gens du monde questionnent, ou pour paroître instruits, ou pour satisfaire une vaine curiosité. C'étoit par des questions que Socrate renversoit toutes les subtilités sophistiques. Le but de l'observateur n'est ni celui des gens du monde, ni celui de Socrate. Il questionne pour découvrir la vérité qu'il cherche. Chaque homme a dans son genre une somme d'idées particulieres aux choses dont il s'est principalement occupé. En outre, il a la masse des idées ordinaires, modifiées par les circonstances où il s'est trouvé. Ces dernieres n'arrêtent jamais le philosophe observateur. Il ne cherche point l'homme feint, mais l'homme original, & chacun l'est plus ou moins. Ainsi, jetez ce philosophe dans telle compagnie que vous voudrez, avec des courtisans, des rustres, des marins, des femmes; il sera bien par-tout, parce que par-tout il saura observer; il aura l'adresse, en questionnant, de s'éclairer. La masse des vérités à découvrir est immense, chaque instant en ajoute dans son esprit, enrichit son dépôt. Il apprendra donc du courtisan à connoître la cour, du rustre à quel degré en est encore la simplicité des mœurs de la campagne. Il voyagera, commercera avec le marin. Avec les bonnes meres, il s'instruira des soins du ménage. Avec les petite-

maîtresses , il observera par quels degrés elles sont parvenues à changer les charmes séduisans dont les orna la nature , contre des charmes faibles , du jargon , des prétentions qui finissent par les rendre ridicules & malheureuses. Nul moment n'est donc perdu pour l'observateur , nulle compagnie ne lui est étrangere , ennuyeuse. Il tire parti de tout. Les fots même sont pour lui une mine inépuisable de découvertes sur les bigarrures de l'homme moral. *Aurum ex luto*. C'est un travail continuel ; mais on ne s'instruit , on ne parvient à pouvoir instruire les autres que par cette voie.

Nulla dies abeat quin linea ducta superfit.

« Cette règle est excellente & doit être suivie par tous les écrivains , mais principalement par les observateurs. Ils ressembloit aux abeilles ; ils vont dans les sociétés , recueillant ce qui se dit , ce qui se fait ; ils reviennent enrichis d'observations. Elles seroient affoiblies , oubliées peut-être , si la mémoire en étoit seule dépositaire. Il faut donc les confier chaque jour au papier. Les matériaux s'amassent ; ensuite on songe à l'ensemble , & l'édifice s'acheve. Rousseau suivit cette méthode. Etoit-il inspiré par quelque spectacle nouveau ? il écrivoit. Il écrivoit , encore , quand une nouvelle observation ou une idée saillante le frappoit,

Ecrivons donc toujours sur les autres, sur nous-mêmes. Je dis sur nous, parce que, seuls, nous devons nous observer, parler avec nous, examiner si nous avançons, si nous rétrogradons. Non pas que je conseille à tous les hommes d'écrire comme Rousseau leurs confessions pour la postérité. Il n'est permis qu'au génie de se livrer tout à nu aux yeux malins du public toujours porté à la satire. L'homme ordinaire doit faire ses confessions pour lui, & non pour le public. Il doit beaucoup observer, beaucoup écrire, & peu imprimer. Quant au sage, il doit suivre l'exemple de Sénèque.

“ Je ne passe pas, nous dit-il, une seule
 „ journée oisive. Je donne à l'étude une partie
 „ de la nuit; je ne me livre pas au sommeil,
 „ j'y succombe. Je sens mes yeux appesantis,
 „ comme prêts à tomber de leurs orbites, sans
 „ cesser de les tenir attachés sur l'ouvrage. Je me
 „ suis séparé de la société, & j'ai renoncé à toutes
 „ les distractions de la vie. Je m'occupe de
 „ mes neveux, je médite quelque chose qui me
 „ survive & qui leur soit salutaire. Ce sont des
 „ especes de recettes contre leurs infirmités. »





MÉDITATION IV.

SECTION PREMIERE.

De la méditation , de sa nécessité , de ses avantages , de ses regles , des circonstances les plus favorables pour la méditation , de la solitude , &c.

LECTEUR , avez-vous quelquefois suivi le mélancolique Young au travers des tombeaux éclairés par les foibles rayons de la lune ? Aimez-vous à errer dans les forêts solitaires , Epicéte ou Rousseau à la main ? Aimez-vous à vous élever avec eux au-dessus des miseres humaines , à rire de notre ignorance que nous masquons par des mots , de nos folies que nous célébrons par des vers ? Aimez-vous , en un mot , à méditer ? . . . Vous me lirez , vous m'entendrez , vous me croirez , quand je vous dirai que la méditation seule est la source du génie , qu'elle seule développe les trésors de l'imagination , qu'elle seule dévoile aux yeux des sages les nombreuses vérités dont s'enorgueillit la métaphysique. Vous me croirez , quand je vous dirai que dans la méditation seule fermente le noble orgueil d'être original , la noble audace de frayer dans les sciences des

sentiers impraticables , en détruisant les préjugés reçus. Vous me croirez , quand je vous dirai que les Descartes , les Montesquieu , les Bacon , lui doivent leur génie , leurs découvertes ; les Michel-Ange , les Raphaël , leurs chefs-d'œuvres ; que le philosophe lui doit son bonheur , son courage , sa constance , toutes ses vertus : oui , ses vertus ; car la méditation est à l'ame ce qu'est l'exercice au corps : elle la fortifie contre les revers de la fortune , elle l'endurcit contre les maux , elle le met à l'épreuve de tous les événemens , de la prospérité même. . . Je m'arête , je veux prouver ici seulement que la méditation est la principale source des vérités.

La méditation est cet état de l'ame , dans lequel elle porte & fixe toute son attention sur un seul objet ; c'est donc le seul état dans lequel elle puisse appercevoir la vérité.

Alors se concentrant dans elle-même , s'isolant de tous les objets extérieurs , l'ame ne voit , ne contemple , ne saisit que son objet ; elle y dirige tous les rayons lumineux , elle leur présente toutes les faces de l'objet ; elle observe tous ses rapports , les compare , choisit les plus frappans , additionne ceux qui sont semblables , soustrait ceux qui ne le sont pas , & parvient enfin à obtenir un résultat véritable. Si elle l'analyse , aucune

de ses parties ne lui échappe ; si par la synthèse elle veut d'une vérité monter à d'autres vérités , avec quelle facilité , quelle rapidité elle en découvre , elle en saisit , elle en retient la chaîne !

Les vérités qu'on acquiert par la lecture ou par la conversation , ne sont que des vérités d'emprunt ; elles brillent & s'évanouissent comme un éclair. Car la durée du souvenir est en raison de l'attention donnée aux objets ; or comme l'attention est bien plus forte dans la méditation que dans la lecture ou la conversation , comme dans le premier cas la vérité coûte plus d'efforts , exige plus de pas , importe plus , frappe plus , que dans l'autre , (car l'intérêt augmente en raison des peines , & l'on est plus ou moins frappé en raison de l'intérêt) il en résulte que la mémoire doit garder , représenter fidèlement les vérités que donne la méditation , & laisser échapper très-facilement celles qu'une lecture superficielle ou le hasard d'une conversation ont pu procurer.

Vous donc qui consacrez vos *veilles* à la recherche de la vérité , plongez-vous dans une méditation continuelle. C'est par elle que dégagés des préjugés , qui forment comme un nuage entre l'homme & la vérité , que planant au - dessus du vulgaire , vous pourrez vous élever à des vérités d'un ordre supérieur. La lumière frappera votre

œil, & ne sera point auparavant décomposée par le faux prisme de l'opinion reçue. Vous verrez quelquefois la vérité dans tout son éclat ; plus souvent peut-être elle vous paroîtra cachée sous un voile impénétrable ; vous verrez votre impuissance , vous aurez la force de vous l'avouer ; & dédaignant le charlatanisme de ces orgueilleux savans qui prétendent tout expliquer , lorsque vous descendrez vers les hommes , vous aurez la modestie de reconnoître les bornes des connoissances humaines , sans avoir l'orgueil de vouloir les franchir.

Pourquoi ces limites sont-elles toujours si étroites, si difficiles à reculer , quoique tant d'écrivains y dirigent leurs travaux ? Pourquoi voit-on parmi eux si peu de vrais sages & tant de sophistes , si peu d'esprits originaux & tant de physionomies semblables , si peu d'écrits originaux & tant d'ouvrages qui ne sont au fond que le même ? C'est qu'il est bien peu d'êtres qui se livrent à la méditation ; c'est qu'il en est bien peu qui aient fondé la profondeur de leur ame , mesuré son étendue , déployé la force de ses facultés ; c'est qu'il en est bien peu qui ne soient pas asservis à des règles bizarres , à des préjugés ridicules , bien peu qui n'aient pas étouffé leurs lumières naturelles sous un amas de pensées empruntées.

Tout auteur qui veut travailler utilement pour lui , pour le public , pour la gloire , ne doit penser , ne doit composer que d'après lui - même ; & conséquemment il doit peu lire & beaucoup observer , beaucoup méditer. Or , presque tous les auteurs , embarrassés d'une science étrangère , accablés sous les idées d'autrui , consomment leur vie à lire ce que les autres ont écrit , à copier ce qu'ils ont pensé. Sans caractère qui leur soit propre , ils adoptent servilement celui de leurs prédécesseurs ; ils se traînent en rampant sur leurs pas , ils se prosternent avec un respect aveugle devant la statue d'un grand homme , baissent son piédestal , & insultent au penseur qui rit à l'écart de leur bassesse & de leur médiocrité. Cette médiocrité perce bientôt , malgré le soin avec lequel ils enveloppent de grandes autorités ; la postérité , leur siècle même leur marque leur vraie place ; il ensevelit dans un éternel oubli les volumineux ouvrages de ces vils imitateurs , tandis que les brillantes découvertes de l'écrivain original survivent à la destruction du tems. L'empreinte du génie les distingue dans ses révolutions , & cette empreinte est respectée de tous les siècles ; vrais dans tous les tems , ils sont utiles pour tous les hommes , pour tous les pays. Mais ces découvertes à qui les doivent-ils ? A la méditation.

C'est dans la méditation qu'une heureuse confiance à éveillé leur génie caché; c'est alors qu'entraînés par l'impulsion d'un phénomène nouveau, frappés de son éclat subit, ils l'ont suivi dans tous les développemens, ils ont découvert sa cause, l'ont liée à d'autres effets, enfin ont étonné l'univers par des théories sublimes, & mérité son adoration. Voilà le sort des écrivains qui, forts de leur propre énergie, puisent leurs lumières dans la méditation. Leur gloire est immortelle, leur utilité est réelle; & aux plaisirs de la gloire, aux plaisirs d'être utiles, ils joignent ceux de la méditation même: plaisirs de tous les instans, de tous les lieux; plaisirs que nulle puissance ne peut enlever au sage. Le monde n'en offre point de pareils; la solitude seule les procure.

De la solitude.

Avez-vous quelquefois porté vos pas dans les sentiers ignorés d'un bois solitaire? Avez-vous contemplé le beau spectacle du jour, dont le vif éclat se dégrade insensiblement, pour faire place à la nuit qui s'avance lentement? Voilà le lieu, le moment propres à la méditation, à faire éclore de grandes vérités dans l'esprit. Le coloris mourant qui laisse encore distinguer les objets, le frémissement des feuilles, le silence qui regne par-tout, le doux parfum qui s'exhale de toutes

parts, tout plait, tout attire ; la nature semble vous pénétrer intimement par tous les sens ; elle répand dans l'ame une douce émotion, un tressaillement général. L'existence devient alors un plaisir ; l'ame veut jouir, épanouit ses facultés, comme la rose s'épanouit au lever du soleil ; elle s'étend pour recevoir, pour pomper plus de jouissances ; la sphere d'activité s'élargit, elle s'élanche au-delà de l'horizon de ses sens ; & parcourant la vaste carrière des sentimens moraux, des vérités métaphysiques, elle revient chargée de riches dépouilles.

La solitude est sans contredit le lieu le plus propre à une méditation profonde. On peut observer dans le monde, mais on ne médite bien que dans la retraite. Dans le monde, on vit dans un tourbillon perpétuel ; l'agitation de ceux qui vous entourent se communique à vous, empêche votre attention de se fixer sur l'objet que vous contemplez. Sans cesse interrompu, il faut reprendre sans cesse la chaîne de vos idées ; vous perdez des anneaux, la liaison manque, & le système n'est plus parfait. Dans le monde, on est encore, malgré soi, esclave de mille circonstances qui interceptent l'éclat de la vérité ; on est esclave des coutumes, des préjugés, des ridicules ; on ne peut analyser aussi fidèlement les

objets ; mettre entr'eux l'ordre que la raison préfère ; on ne peut se livrer à toute son énergie , à cette chaleur qu'inspire la vérité. Presque tous les hommes sont des *albinos* pour elle , son éclat les éblouit. Ils la calomnient , parce qu'ils sont trop foibles pour la soutenir ; ils persécutent son apôtre , parce que la hauteur à laquelle il s'est élevé les humilie.

Ces obstacles disparaissent dans la solitude. Là , le génie n'étant retenu par aucune entrave , peut développer toute sa force ; là , le repos dont il jouit , favorise la constance de ses observations & l'attention qu'il y prête ; là , le génie peut planer sans irriter l'envie ; il se repose , il se plaît alors dans lui-même. Heureux de son isolement , fier de son indépendance , de sa liberté , tous les pas qu'il fait sont des pas de géant. L'écrivain de la société n'est qu'un enfant dont l'organisation débile , affoiblie par les langes dont on l'entoure , déceit l'impuissance , imbécillité. L'écrivain nourri dans la solitude , ressemble à cet athlète vigoureux , dont les muscles fortement prononcés , dont la nervure robuste & la démarche fière sont presque toujours le présage d'une victoire assurée.

D'après ce portrait de l'écrivain que la méditation a créé , on doit voir que tous les hommes

ne font pas faits pour elle. Combien peu d'entr'eux ont en effet les qualités nécessaires ! Amour pour la vérité , ardeur dans sa recherche , aversion pour les systêmes , éloignement des préjugés vulgaires , renoncement entier à soi-même , passion pour être utile à ses semblables , voilà ce qu'il faut avoir pour se livrer continuellement à la méditation ; car si l'on n'aime que foiblement la vérité , si l'on prête aisément l'oreille aux systêmes , si l'on craint de blesser les opinions reçues , si l'on n'est pas pénétré du desir d'éclairer les hommes , jamais on n'aura le courage de s'ensevelir dans la solitude. Pour faire un pareil sacrifice , il faut connoître tout le vuide des plaisirs & des occupations bruyantes du monde , & bien peu d'êtres privilégiés ont cet avantage. Tout le reste , entraîné par le tourbillon , sent , pense , vit par imitation , ne divinise que ce qu'il divinise , décrie ce qu'il décrie. L'habitude vient ensuite affermir ses idées , ce goût pour le vain fracas , ce besoin de s'étourdir sans cesse , ce besoin perpétuel de la société ; alors on ne voit la solitude qu'avec une espece d'horreur : & qu'y feroit-on ? Rentrer dans soi-même. Il y a vuide parfait d'idées d'un côté ; & de l'autre quel chaos , quel assemblage honteux de vices , de crimes , de passions secretes , d'infamies ! L'ame se voit avec

horreur, elle cherche à se fuir, sa conscience devient son ennemi; on se jette dans le monde pour l'éviter, pour la perdre dans la foule... Voilà le sort de la plupart des hommes. Ils se fuient, parce qu'ils sont mal avec eux-mêmes.

Que l'homme sage & penseur est bien plus heureux ! Il aime la solitude, parce qu'il peut y jouir de lui-même, parce qu'il se contemple avec plaisir. Il voit tous les efforts qu'il fait pour déraciner en lui les préjugés, corriger ses passions, pour purifier, agrandir, ennoblir son être. Il s'y voit tendant avec ardeur vers son bien, vers celui de ses semblables, cherchant à s'éclairer du flambeau de la vérité, pour les éclairer ensuite; il jouit de ses découvertes, du plaisir de les communiquer; il jouit du bien qu'il a fait, de celui qu'il a voulu faire; & au milieu de ses travaux, il a la douce consolation de pouvoir contempler le grand Être, de pouvoir lui dire : Être des êtres, ta grandeur se dérobe à mes faibles yeux; mais je t'aperçois dans tes ouvrages, dans moi-même; tu m'as donné quelques qualités, & j'ai tâché de les faire valoir pour le bonheur de mes semblables : quelques vices, quelques faiblesses ont terni peut-être ma vie; mais il n'appartient qu'à toi d'être entièrement pur. J'ai payé mon tribut à la fragilité humaine; mais j'ai vécu avec plaisir, & je meurs sans regret.

Comment, d'après les avantages qu'offre la solitude pour la culture des connoissances, a-t-on osé avancer que le philosophe qui vivoit seul, finissoit par vivre en mauvaise compagnie ? Plaisanterie échappée sans doute à quelques - uns de ces Aristipes modernes, qui vont ramper dans les antichambres des grands.

Le solitaire en mauvaise compagnie ! Lui qui ne fuit l'air infecté des villes que pour ne pas être empoisonné par sa contagion ! lui qui n'a d'autre compagnie que ses vertus, ses idées, & la nature ! comment pourroit-il se corrompre ? Il ne voit que lui, que la Divinité par - tout. Il ne tend qu'à s'améliorer, qu'à ennoblir son être, agrandir la sphere de ses opinions, par la recherche de la vérité ! Être en mauvaise compagnie, c'est être témoin des horreurs qui défigurent la scene du monde, c'est en être le complice, c'est être l'adulateur de ces grands qui n'emploient leur puissance que dans le faste & l'oppression ; c'est caresser le vice, pour embrasser la fortune ! Et voilà ce que voient, ce que font ces prétendus philosophes qui s'affichent avec impudence dans le monde, qui persiflent l'homme simple, sans intrigue, sans parti, dévoué dans la solitude à la recherche de la vérité. Oui, quoi qu'ils en disent, la solitude est la source des con-

noissances réelles ; elle l'est des bonnes mœurs ; elle l'est des vrais plaisirs.

Il faut donc que le philosophe s'ensevelisse de son vivant même, qu'il soit mort à son siècle. Loin de la société, il ne recevra point sa fatale empreinte. Loin d'elle, il sera mieux jugé par elle. Son siècle est alors la postérité pour lui ; c'est un juge incorruptible, parce qu'il n'a pas d'intérêt à se laisser corrompre. Il n'existe plus de lien, d'union entre lui & le grand homme qu'il juge.

S E C T I O N I I.

De l'état du corps le plus favorable à la méditation.

L'HOMME devrait être tout sens pour bien observer ; il devrait n'en avoir aucun pour bien méditer. Il seroit donc presque à désirer qu'un philosophe, après avoir, avec de bons organes, recueilli & vérifié la somme d'observations que ses facultés comportent, pût perdre tout-à-coup ses sens, & concentrer son existence dans son ame. Dans le silence absolu qui succéderoit au tourbillon où il vivoit, comme il va découvrir des vérités ! de quels plaisirs il va jouir !

Tout se tait autour de lui, ou plutôt il n'existe plus rien pour lui, puisqu'il a rompu les liens qui l'attachoient à ce qui existe. Tout est concentré dans son *moi*. Ses idées sont ses réalités ; mais
comme

Comme des réalités s'accroissent & s'étendent, sous le pouvoir magique de ses sens spirituels ! L'espace s'agrandit de l'immenfité de son imagination ; il le parcourt avec une aisance , une légéreté que les mots ne peuvent rendre ; rien n'arrête son effor. Vous avez lu la description que M. Duluc fait dans ses lettres, de l'état surnaturel des voyageurs qui respirent l'air pur des hautes montagnes. Ce n'est qu'une foible image de l'existence brillante d'un sage privé de ses misérables organes ; il est près de la Divinité, l'autre tient encore à l'homme.

Quand il voyoit , quand il entendoit , la petiteffe des objets qui l'envirounnoient rétrécissoit son imagination ; leur diversité , leur succession rompoient la chaîne de ses idées ; privé de sens , le sage n'a de bornes que celles de la nature & de son génie. Son ame est pour elle-même un miroir pur & sans tache ; elle se contemple , elle y voit ses idées , se produisant l'une de l'autre , dans un ordre merveilleux. Elles paroissent , elles se succedent sans confusion ; plus d'objets étrangers qui en dérangent l'harmonie , plus de besoins qui rappellent la foiblesse humaine , plus de spectacles déchirans qui font regretter à l'homme d'appartenir à son espece barbare.

O toi qui fais penser , & que le sort a privé

de quelques sens, de la vue, (1) de l'ouïe, ne te crois donc pas malheureux. Loue le ciel, il t'a béni. Bien supérieur à ceux qui voient ou qui entendent, tu peux maîtriser tes idées, les voir dans l'ordre convenable pour remplir ton cadre systématique. Mille objets étrangers ne viennent point troubler leur cours; plongé dans la méditation, tu n'existes que pour la vérité; & ce qui vaut mieux encore, tu ne peux exister que pour la vertu. Le reste des humains est la proie de mille ennemis secrets qui les entourent, qui séduisent leur ame par le canal des sens: ces ennemis n'existent point pour toi, tu n'as point à les combattre. Les passions ne t'emporteront donc pas loin de la vertu, tu sauras leur commander; tu as moins à la vérité la jouissance des objets extérieurs, mais tu as plus celle de toi-même; & ton malheur imaginaire te porte sans effort au point de perfection où le philosophe, quoique jeté dans la plus profonde solitude, & quoiqu'avec la plus grande attention sur lui-même, ne peut jamais espérer de parvenir.

Le corps est un cachot pour l'homme, l'univers en est un autre. Tu es, comme nous,

(1) *Oculos perdidit, & nox habet suas voluptates. Non intelligis partem innocentiae esse cecitatem.*
Séneque.

enfermé dans ce double cachot; mais tu n'es pas témoin comme nous, du spectacle affreux que nous offrent les vices, les crimes, qui souillent la face du globe. Bon, parce que tu es foible, meilleur que nous parce que tu as moins d'organes que nous, je reconnois dans ta conduite le modele de la vertu, dans tes pensées l'empreinte de la vérité. Je suis tenté d'envier ton sort.. A quel degré de perversité est donc tombée la nature humaine, si, pour être plus parfait, il faut souhaiter d'être *désorganisé*? (1)

SECTION III.

Du tems le plus propre à l'observation & à la méditation.

OBSERVER c'est recueillir tous les rapports que les objets peuvent présenter Méditer c'est réfléchir sur ces rapports.

L'une & l'autre opération exigent une grande attention. Pourquoi tant d'observations sont-elles inexactes? Pourquoi tant de résultats sont-ils

(1) Un écrivain célèbre a désiré que l'homme eût plus de sens. Je ne fais pas s'il eût mieux observé; mais je crois qu'il eût été plus méchant; car il auroit eu plus de moyens de l'être, & il n'a déjà que trop abusé pour sa destruction, & celle de tous les êtres, des cinq misérables sens que la nature lui a donnés.

faux ? C'est que l'attention n'a été que superficielle , c'est que cette attention a été troublée , interrompue par des objets étrangers.

Quand on se livre à la recherche de la vérité , il faut donc écarter avec soin ces sujets de distraction , choisir le tems le plus propre au recueillement , au silence des sens , des passions de toute la nature.

Descartés , suivant les historiens de sa vie , passoit presque toutes les matinées à méditer dans son lit. Ce n'étoit au contraire qu'au milieu du jour & après un violent exercice , qu'après s'être rempli de nourriture , que le fameux Hobbes , inondé de fumée de tabac , se livroit à la méditation. (1)

(1) Je ne veux pas passer sous silence les usages adoptés par quelques grands hommes , pour méditer plus aisément. Socrate , suivant Aulu-Gelle , passoit des journées entières dans le même endroit , appuyé près d'un arbre. Malebranche s'enfermoit dans une chambre entièrement obscure. Duclos avoit une maniere tout-à fait opposée ; il n'écrivoit jamais sans s'être auparavant entretenu plusieurs fois avec ses amis sur la matiere qu'il avoit dessein de traiter ; & cela , non pas pour mendier des idées , mais pour en faire naître chez lui par la chaleur d'imagination qu'il se procureiroit en parlant. *Avec ce secours , je trouve en un moment , remarquëit-il , ce qui m'auroit coûté des journées entières dans mon cabinet , ce que peut-être même je n'aurois pu trouver. Je parlerois à mon laquais , faute d'un auditeur plus compétent. Cela anime toujours plus que de penser tout seul.*

Ce dernier exemple prouve que le philosophe peut maîtriser la nature , & la plier à ses habitudes ; cependant il me semble que le calme du matin est plus favorable à la méditation , tandis que l'agitation des sens , ordinairement très-grande après l'exercice de la journée , contribue singulièrement à répandre de la chaleur sur les écrits : on doit donc écrire la nuit ; car pendant la nuit , le silence de la nature se joint à la circulation rapide des esprits , à la grande tension des fibres , pour donner plus de grandeur , plus d'ensemble au raisonnement , plus de nerf au génie , plus d'impétuosité à l'imagination.

L'observation ne demande pas un silence aussi absolu que la méditation ; mais elle exige beaucoup de sens froid : car , si les sens sont agités , si l'imagination est émue , alors l'illusion couvre de son voile les objets , & la prévention vient sourdement corrompre les résultats.

Les écrivains les plus célèbres ont ressenti , ont avoué le pouvoir des tems , des saisons , sur leur esprit.

Montesquieu laissoit reposer sa plume pendant les chaleurs de l'été ; le feu poétique du célèbre Milton étoit presqu'éteint dans la même saison. Ce phénomène a sa cause dans l'organisation de l'homme , & dans ses divers états qui sont tous

subordonnés aux changemens de l'atmosphère. Les efforts & les succès du génie suivent donc les loix du thermometre. Je parle sur-tout du génie qui crée, de l'imagination qui enfante, de la méditation qui découvre & forme de nouveaux rapports ; l'un ne peut être étendu, l'autre brillante, celle-ci profonde, que la fibre ne soit bien tendue, que tous les organes ne soient bien souples, que tout l'individu jouissant de son existence, avide de l'étendre & de le multiplier, ne soit disposé à l'exercice, au mouvement. Or, la chaleur occasionne un relâchement marqué dans les fibres, épuise les esprits, diminue l'activité, jette le corps dans un état de langueur, d'apathie. Ce tems d'inertie, d'inexistence, est dans l'ordre de la nature : il a sans doute un but, peut-être de laisser aux ressorts de notre machine le tems de réparer les fatigues qu'ils ont essuyées, d'acquiescer des forces pour en soutenir de nouvelles. Il ne faut donc pas que le philosophe contrarie ce vœu de la nature par un travail forcé. Il seroit foible & conséquemment inutile ; car tout ce qu'il pense doit, pour être utile, porter l'empreinte de l'Être supérieur à la nature humaine, & cet état d'inertie le met presque au niveau des autres êtres. Il doit donc alors renoncer à créer, à instruire le public par des découvertes brillantes. Il

doit se borner à des observations répétées dans le silence, à des méditations légères, & sur-tout à la jouissance de soi-même, ce plaisir pur, que nul moment, nulle saison, nul événement ne peuvent lui ravir, parce que dans aucun il ne cesse d'être l'ami de la vertu, de la vérité.

S E C T I O N Ⅳ.

Nécessité de faire chaque jour l'inventaire de ses connoissances.

TITUS se croyoit malheureux, pour avoir passé un seul jour sans avoir obligé quelqu'un; aussi malheureux est le philosophe qui perd un jour sans acquérir quelques vérités, sans se dépouiller de quelques erreurs. Ce n'est point d'un seul jet qu'on peut former la masse de ses connoissances réelles, ce n'est point d'un seul coup qu'on peut détruire ses préjugés. Une entreprise aussi vaste dans un court intervalle, est au-dessus de nos forces.

L'éducation, les circonstances nous donnent nos idées; elles se gravent par la succession des tems; & ce n'est que dans la même succession qu'elles peuvent s'effacer, & que la raison peut les remplacer par celles qu'elle a marquées de son sceau: nul jour ne s'écoulera donc inutilement pour l'homme persuadé de cette vérité. I

n'en est aucun qu'il ne consacre à s'instruire par l'observation , à s'éclairer par la méditation ; il n'en est aucun où , rentrant dans lui-même , il ne s'interroge à la fin de la journée , où il ne se dise : qu'ai - je fait ? qu'ai - je dit ? qu'ai - je entendu , lu , médité ? En rappelant ses lectures , il verra si les faits qu'elles lui ont présentés ont tous les caractères de la certitude , si les opinions ont ceux de l'évidence ; & suivant son jugement , il les classera , les fixera dans sa tête , ou les bannira & reformera ses idées premières.

Passant en revue toute sa conduite , il pesera les conversations dont il a été le témoin , appréciera les personnages qu'il a vus ; il verra s'il a été modeste ou tranchant dans ses décisions , vrai dans ses assertions , impartial dans ses jugemens ; il verra s'il a suivi les règles philosophiques qu'il s'est prescrites ; il comptera tous ses écarts , en comparera le tableau avec ceux des jours précédens ; & cette comparaison l'éclairera sur ses progrès ou son retard dans ses études. Il généralisera les nouvelles vérités qu'il a acquises , les ajoutera à la masse de ses connoissances , diminuera le nombre de ses préjugés.

Ce n'est qu'en faisant ainsi chaque jour l'analyse de sa conduite & de ses opinions anciennes & nouvelles , qu'il parviendra à se dépouiller

entièrement de tous ses préjugés , à ne conserver qu'une masse d'idées vraies , enchaînées dans un ordre simple clair & évident. Jusqu'à cette heureuse époque , il ne doit pas admettre ou rejeter sans distinction , comme Descartes , toutes les idées qu'il possède ; mais il doit les distribuer en deux classes. La première sera composée des idées qu'il a vérifiées , la seconde des idées qui sont à vérifier. Il croira les unes , doutera des autres , jusqu'à ce qu'un examen approfondi lui ait dévoilé leur nature.

A cette analyse journalière , ne peut-on pas joindre de tems en tems un inventaire général de ses connoissances ? Un négociant qui veut connoître sa position , en fait un chaque année. La connoissance de soi-même est bien plus précieuse pour le philosophe ; & ce coup-d'œil général sur l'état de ses facultés , sur leur emploi , sur ses idées , est tout-à-la-fois avantageux , consolant , propre à l'affermir dans l'étude de la sagesse. On manque le but en parcourant rapidement cette carrière pénible ; on ne l'atteint qu'en multipliant les pas rétrogrades , qu'en les faisant tous avec réflexion , qu'en les étendant sur tous les points.

Ecoutez Sénèque sur cet usage important. C'est , je crois , dans le traité de la colère qu'il parle du

soliloque, la pratique habituelle de Sextius.

“ A la fin de la journée, dit-il, retiré dans sa
 „ chambre à coucher, Sextius s’asséyoit sur la
 „ fellette. Là, juge & criminel en même tems,
 „ il s’interrogeoit & se répondoit : de quel défaut
 „ t’es-tu corrigé aujourd’hui ? quel penchant
 „ vicieux as-tu combattu ? en quoi vaux-tu
 „ mieux ? Le vice s’intimidera, quand il faudra
 „ que tous les soirs il sera mis à la question.
 „ Est-il rien de plus louable, de plus utile, que
 „ cette espece d’inquisition ? Quel sommeil que
 „ celui qui succede à cette enquête ! Qu’il est
 „ doux, tranquille, profond, lorsque l’ame a
 „ reçu des éloges, des réprimandes & des con-
 „ seils, lorsque censeur de sa propre conduite,
 „ on a informé sans partialité contre soi ! Voilà,
 „ dit Sénèque, une fonction de la magistrature
 „ que je me suis réservée : tous les jours je com-
 „ paroïs à mon propre tribunal, & j’y plaide
 „ pour & contre Sénèque ; je fais de propos
 „ délibéré & de gré, ce que des circonstances
 „ fâcheuses font faire aux méchans & aux fous. . .
 „ Ah, si j’y avois pensé ! Je n’ai su ce que je
 „ disois. . . Il ne falloit pas en agir ainsi. . . La
 „ belle occasion qui m’a échappé ! . . . C’est à
 „ l’aide d’une longue expérience & de ces repro-
 „ ches réitérés, qu’on devient peu à peu meil-

» leur ; & l'on peut ajouter que ce n'est qu'à
 » l'aide d'un examen perpétuel de ses idées qu'on
 » peut se flatter de n'en avoir que de vraies. »

Dans un autre de ses ouvrages , ce même philosophe revient encore sur cet examen journalier de soi-même. Il en sentoit toute l'importance :
 « Le soir , dit-il , lorsque ma lampe est éteinte
 » & que l'heure m'a séparé de ce censeur de mes
 » pensées , de ce témoin de mes actions , de cet
 » appui de ma conduite , (il parle de sa femme)
 » j'y supplée par un examen scrupuleux. Je me
 » rappelle ce que j'ai dit , ce que j'ai fait , je ne
 » me dissimule rien , je ne me passe rien ; &
 » pourquoi craindrois - je de me voir tel que je
 » suis , lorsque je puis m'adresser à moi-même
 » ce que j'aurois entendu de sa bouche ? Sénèque,
 » tu as mal dit , Sénèque , tu as mal fait ; n'y
 » retourne plus , & je te pardonne. » (1)

S E C T I O N V.

*De quelques grands hommes qui ont suivi la
 méthode ci-devant exposée.*

CE que Sénèque recommandoit au philosophe qui vouloit avancer dans l'étude de la vertu

(1) On trouvera que je cite souvent Sénèque ; c'est que Sénèque a dit ce que je pense , & l'a bien dit.

& de la vérité, Rousseau l'a fait, & Rousseau a mérité de devenir le modèle de tous les siècles. Ses confessions qu'on a publiées après sa mort, offrent en même tems l'histoire fidelle & de ses actions & de ses pensées. On le prend au berceau, tel que la nature le créa, on le suit dans les mains de ses parens, dans les sociétés, dans ses voyages, dans ses amours, dans ses écrits, dans ses combats littéraires, dans sa retraite. On le voit par-tout, se repliant sans cesse sur lui-même, observant son ame, analysant jusqu'aux sensations les plus déliées, remontant à la source des sentimens les plus minutieux. On le voit marquant la route qu'il suivit pour acquérir des connoissances, pour arriver au degré de gloire où il parvint. On le voit indiquant avec une exactitude rare ses erreurs, ses fautes, & ses chûtes. Il vouloit qu'elles fussent utiles à ses semblables : son espoir ne sera pas trompé.

Les philosophes, dit Condillac, auroient suppléé à l'impuissance où nous sommes pour la plupart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laissé l'histoire des progrès de leur esprit; Descartes l'a fait, & c'est une des grandes obligations que nous lui ayons. Rousseau suivit la même route que Descartes; & tout homme qui voudra marcher vers la perfection, soit dans

les sciences, soit dans la vertu, doit lire, relire sans cesse la méthode & les méditations de l'un & les confessions de l'autre. Il doit comme eux descendre chaque jour dans son ame, examiner toutes ses idées, se dépouiller peu à peu de ses préjugés, réduire le nombre de ses idées aux idées vraies, s'interroger sur ses actions, ses desirs, sur tout son être : par cette voie il arrivera, comme ses maîtres, à la vraie sagesse, qui n'est que l'art d'être heureux, à la vraie science, qui consiste à n'avoir que des idées à soi, des idées nettes & claires des objets. Je n'ignore pas les jugemens divers qu'on a portés sur les confessions de Jean - Jacques. Je fais qu'on l'a peint comme un fourbe, comme un calomniateur, comme un hypocrite, comme un scélérat. Les plus modérés l'ont traité de fou. J'ai le malheur d'aimer, d'adorer ce fou, & je partage ce malheur avec une foule d'ames sensibles & vertueuses. Ce n'est point pour son style, c'est pour sa vertu. Il me la fait aimer, & ce seroit un grand prodige qu'un scélérat fit aimer la vertu. Ce trait rendroit peut-être sa scélératesse excusable. Mais dût-on joindre aux horreurs qu'on m'a débitées sur Rousseau, mille autres traits plus atroces, plus infames, je ne changerai point mon opinion, je croirai mon sentiment intérieur ; je croirais plutôt

l'univers déposant contre lui, peuplé de faux témoins, que de croire Jean - Jacques criminel. Je plains ceux que son *Emile*, que *Julie*, que *S. Preux* n'ont point embrasés, enchantés. Je plains encore plus ceux qui ne voient que des horreurs, des petiteffes, des ridicules dans les *Confessions*. Les premiers manquent de sensibilité, les autres de vertu. Je ne dirai qu'un mot à ces calomniateurs qui vont dans les cercles distillant un poison infernal sur sa vie secrete, qui rient méchamment de ses foibleffes, de ses travers, qui le dénoncent comme un monstre, comme le déshonneur de la philosophie; je ne leur dirai qu'un mot, mais ce mot les écrasera. Qu'ils osent se juger comme Rousseau, & exposer fidèlement aux yeux du public l'histoire de leur vie : alors on verra où sont les monstres. . . Il n'appartient qu'à l'homme pur & vertueux de jeter la pierre au coupable : mais le vertueux est bon ; il plaint, & ne déchire pas.

Qui pourra jamais te juger, ô grand homme ! Il faudroit auparavant pour voir, sentir toutes les beautés de tes ouvrages, avoir tes yeux & ton ame. *Pauci quos æquus amavit Jupiter*, &c. On ne fait, quand on lit Rousseau, qui vous séduit davantage, ou du style, ou des idées. Sa morale est si pure, elle est si consolante pour ceux

qui n'ont pas encore entièrement étouffé la voix de la conscience , pour ceux qui ne sont pas blasés sur le beau de la nature ! On n'est point étonné qu'il ait essuyé de si vives critiques , soit dans un monde corrompu , soit de la part de quelques savans. Il démasqua ceux-ci , & la peinture de la vertu est un spectacle déchirant pour les vicieux. Mais que le vrai philosophe fut bien se reconnoître dans son portrait ! J'entends le sage qui , retiré du monde , ne s'est jamais laissé corrompre par ses maximes pernicieuses , qui n'a jamais caressé le vice heureux , qui simple dans ses mœurs & dans ses goûts , est l'appui de l'humanité quand il le peut , & toujours son ami , son consolateur ; ce sage qui , ne se laissant point entraîner par les séductions d'aucun parti , cherche de bonne foi la vérité , la défend quand il la sent ; avoue son ignorance quand malgré ses études il ne voit que ténèbres ; le sage , en un mot , dont la vie n'offre que ces taches dont est susceptible la fragilité humaine , mais dont le cœur pur & integre ne redoute point l'examen de l'œil suprême. Or le petit nombre de ces sages ont entendu Rousseau , ils l'ont reconnu pour leur pere. Leur voix s'éleva tôt ou tard au - dessus des clameurs des gens à partis ; car malgré la pente naturelle des hommes , des nations & des siècles à se corrompre , on ne fait

comment il arrive qu'il se transmet toujours d'âge en âge des vestiges de raison & d'humanité. Ces restes précieux sont ensuite ramassés dans des tems plus heureux ; on les étudie , & ils deviennent la source de nouvelles lumières... Que toutes les bibliothèques soient ensevelies dans un incendie ou dans le dépérissement des siècles ; nos descendans ne feront point à plaindre si le bon Rousseau leur reste ; avec lui ils releveront l'humanité dégradée ; ils feront des hommes , & l'on ne trouvera que trop tôt & toujours assez de poètes & de mathématiciens.

SECTION VI.

Préparations avant de lire , méditer , observer , &c.

AVANT de lire , méditer , ou observer , il est nécessaire d'interroger l'état du corps , de l'ame , & les circonstances qui vous environnent. Est-on triste ou gai , malade ou en santé ? les idées prennent une teinte différente , suivant la différence de ces circonstances. Pascal est sombre , mélancolique dans ses derniers écrits : c'est que Pascal étoit , lorsqu'il les composa , tourmenté par des maladies.

L'influence des objets extérieurs est aussi prodigieuse pour varier les affections de l'ame. L'air est-il nébuleux ou serein , est-il pur ou chargé de principes

principes méphitiques ? Avez - vous devant les yeux l'horreur & l'infection de ces grands cloaques qu'on appelle villes , ou la beauté riante de la simple nature , le tourbillon du monde , ou le charme de la solitude ? Les sensations , les idées , l'expression , tout se sent de la diversité de ces circonstances ; vos tableaux sont ou sombres ou agréables , vos raisonnemens sont ou clairs ou embarrassés. L'être moral est , en un mot , à chaque instant pétri & repétri de cent façons différentes par les objets qui pressent sur lui : il doit donc choisir les circonstances où il peut observer plus exactement , ou méditer avec plus de profondeur.

Ce n'est pas tout : avant de lire un ouvrage ou de méditer sur un objet , il faut s'examiner scrupuleusement dans son rapport avec eux. N'a-t-on pas de prévention pour ou contre l'un , de préjugés sur l'autre ? Si l'on a déjà quelque connoissance , où l'a-t-on puisée ? a-t-elle été assez vérifiée , pour être admise & suivie ? Si on la tient d'une main étrangère , cette main étoit-elle pure ?

Il n'est point du tout indifférent de s'examiner ainsi avant de se livrer à l'étude de la vérité. L'ame est son creuset ; quel chymiste employa jamais un creuset sans savoir ce qu'il contient , sans le purger de toutes matieres hétérogenes ? Pourroit-

il être sûr de ses résultats, s'il ne s'astreignoit pas rigoureusement à ce préliminaire indispensable ? Et cependant combien peu de philosophes ressemblent de ce côté aux chymistes ! Combien peu conséquemment on doit se fier à leurs observations, ou à ces grands principes, imaginés souvent avec tant de légèreté & si peu de précautions !

On croit peut-être que cet examen préliminaire emporteroit beaucoup de tems ; quand cela seroit, quel dommage ? Mais d'ailleurs on se trompe. Le premier qu'on tentera sera peut-être long, parce que l'esprit ne sera pas encore accoutumé à mettre en ordre toutes ses idées sur le même objet, à remonter à l'origine de chacune. Mais insensiblement l'habitude familiarise avec cette opération, & bientôt elle n'est plus qu'un jeu.

S E C T I O N VII.

De l'habitude philosophique.

L'HABITUDE est le grand mobile de l'homme ! Un juge devient cruel parce qu'il voit souvent des criminels. Un géometre perd son imagination, sa chaleur, sa sensibilité, parce qu'il épuise tous ses esprits à l'étude d'une science aride, parce qu'entouré de figures & de calculs, il s'occupe

peu des hommes. L'observateur de la société, qui en voit les vices, qui voit souvent les malheureux, qui les plaint, conserve au contraire sa sensibilité, sa chaleur.

Nous sommes ce que nous sommes, par notre organisation, par notre éducation, par les circonstances où nous nous trouvons habituellement; voilà les trois grandes causes qui façonnent & modifient notre ame.

Le sage ne se donne point son organisation; mais il peut en corriger les vices, si la nature ne l'a pas favorisé. Il ne se donne pas sa première éducation; mais il peut par une seconde réformer les vices de celle-ci. Il n'est parfaitement maître que de rechercher les circonstances qui conduisent plus promptement à la vérité.

Un philosophe n'est point l'ouvrage d'un jour, c'est l'ouvrage de toute la vie. C'est donc en s'habituant à observer, à méditer chaque jour, chaque heure, chaque minute, qu'on peut parvenir à bannir ses préjugés, & à déraciner ses vices. La vie ne doit être qu'un combat perpétuel contre les uns & les autres, & la victoire ne s'obtient que par une attention continuelle, que par une persévérance opiniâtre.

Combien est donc ridicule la prétention de ces individus que s'imaginent être philosophes,

pour lire de tems en tems quelques pages de Sénèque ou d'Épictète, ou pour réfléchir par accès ! Le philosophe doit l'être à tous les instans de sa vie. Son grand art est d'être toujours maître de lui-même, s'il ne l'est pas toujours des circonstances. Il va où les autres sont entraînés, il voit où les autres se précipitent en fermant les yeux.



MÉDITATION V.

Des autres sources de la vérité.

SECTION PREMIÈRE.

Dans quel esprit il faut lire, converser, disputer.

QU'EST-ce que lire? C'est apprendre les idées d'autrui.

Pourquoi lit-on? Pour s'instruire; & s'instruire c'est chercher à acquérir des vérités utiles.

Pour acquérir ces vérités, il faut être en état de les connoître, de les distinguer, de les choisir.

Pour les connoître, il faut avoir un instrument sûr, avec lequel on puisse distinguer les idées fausses des idées vraies.

Cet instrument est l'observation personnelle.

D'une multitude d'observations qui s'accordent on tire des résultats généraux.

Ces résultats forment ce qu'on appelle principes mal nommés en ce sens, au moins relativement à nous, puisque, loin d'être principes, ils sont résultats.

Ces principes peuvent être appuyés, ou sur

notre observation personnelle, ou sur celle de gens éclairés sur la matière & désintéressés.

On ne doit donc pas lire, si l'on veut s'instruire, sans avoir des principes sur la matière que traite l'ouvrage dont on s'occupe.

Sans eux l'on risque, ou de s'égarer, ou de n'être pas sûr de ce que dit l'auteur; on risque de croire, de penser, de parler sur parole.

Il résulte de là, qu'avant de lire, quel que soit le sujet ou la forme, livre ou chapitre, il faut résumer en soi-même les idées qu'on a sur la matière, voir si l'on a des principes sûrs, si on les a vérifiés soi-même, s'ils ont été vérifiés par autrui.

Les idées qu'on aura serviront de comparaison avec celles de l'auteur.

Sont-elles contraires? il faudra les examiner les unes & les autres sans prévention, & rejeter celles qui paroîtront fausses.

Ne présentent-elles rien de nouveau? il faut les mettre à l'écart; rien d'utile? ne pas s'en charger.

Il résulte encore de là, qu'on doit peu lire: qui a lu beaucoup ne fait guere ou fait mal; car en lisant beaucoup, on n'a pas le tems de comparer, il faut croire sur parole.

Or, il vaut infiniment mieux posséder quelques

idées qu'on ait vérifiées soi-même, dont on a une certitude personnelle, que de posséder une foule d'idées appartenantes à autrui, qu'on a adoptées sans examen. La science qui n'a qu'une pareille base est purement mécanique ; c'est un jeu de la mémoire : on peut connoître tous les systèmes, les objections, les réponses ; on peut disserter, réfuter, parler admirablement, & avec tout cet étalage ne savoir rien ; car savoir c'est posséder des idées dont le jugement a reconnu & la vérité & l'utilité.

Il est des personnes, dit Descartes dans sa méthode, qui s'imaginent qu'ils savent en un jour tout ce qu'un autre a pensé en vingt années, si-tôt qu'il leur en a dit seulement deux ou trois mots. Ils sont d'autant plus sujets à se tromper, qu'ils sont plus pénétrants & plus vifs.

Pour bien savoir ce qu'un autre a pensé, pour être pénétré de ses idées, il faut non-seulement connoître ses idées générales, mais connoître par l'analyse la série des idées particulières qui l'ont conduit à ces résultats généraux ; & ce n'est pas d'un coup-d'œil qu'on peut faire cette analyse.

Que ceux qui me lisent, continue Descartes, croient fermement qu'il n'est pas une seule idée dans mon ouvrage que je n'aie vérifiée séparément, puis dans ses rapports aux idées avec les-

quelles je l'enchaîne. Qu'ils croient encore qu'ils ne me comprendront, qu'ils ne me retiendront qu'en suivant la même marche.

Combien donc est pernicieuse la méthode qu'on suit dans les éducations publiques & particulières, relativement aux lectures ! On en accable la jeunesse ; & pour la forcer à lire, on la force de retenir ce qu'elle a lu, de le répéter : méthode absurde qui ne tend qu'à détruire les facultés spirituelles, qu'à transformer en perroquets, en machines, des êtres raisonnables. Ce sont des estomacs débiles qu'on surcharge de nourriture ; peut-elle fortifier le corps, lorsqu'elle ne peut pas être digérée ?

Des instituteurs ont calculé ce qu'on pouvoit lire par jour, & sur ce calcul ont fixé la quantité de livres à lire par année. . . J'aimerois autant qu'on calculât, pour régler ses boissons & ses alimens, combien on peut boire & manger par heure. Il n'est pas question de savoir combien de livres (1) on peut lire, mais combien de livres on peut lire utilement, combien de vérités on

(1) L'abus des livres, dit Rousseau, tue la science ; on se croit dispensé d'apprendre. . . Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siècles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins sçavant.

peut apprendre , retenir , s'approprier ; & le nombre de ces livres , de ces vérités , dépend de la force spécifique des facultés de chaque individu , de la nature des matières qu'on examine. Il est telle vérité qui demande plusieurs jours d'examen ; il est tel élève dont la marche est lente , l'esprit paresseux ; il est tel autre dont l'esprit vif & pénétrant saisit , combine avec rapidité ; doit-on leur prescrire le même examen dans le même espace de tems ? Non ; toute méthode , pour être utile , doit être proportionnée à l'être qui s'en sert.

Voulez-vous favoir ? Lisez , car la lecture est une source de vérités. Voulez-vous profiter de vos lectures ? Lisez peu , réfléchissez beaucoup sur ce que vous aurez lu ; ne lisez pas tout ce que vous pouvez lire , mais tout ce que vous pouvez vous approprier par la méditation ; lisez de bons livres , & n'en lisez aucun sans vous rendre compte à vous-même de l'impression qu'il vous a faite , sans l'examiner , non pas légèrement & d'après l'opinion publique , mais solidement & par les règles d'une saine critique ; & des vérités particulières que vous aurez acquises , montrez toujours à quelques vérités générales ; car généraliser c'est simplifier sa marche , c'est doubler ses forces pour la continuer. (1)

(1) Plusieurs écrivains ont beaucoup recommandé

Les seuls livres que je conseille de lire , de relire constamment , les seuls qui puissent être véritablement utiles , soit pour l'esprit , soit pour le cœur , sont ceux que la saine philosophie marque de son coin. Ecoutez avec quel enthousiasme l'un des hommes dont s'honore le plus ce siècle , recommande cette lecture. « Ah ! si j'avois , dit-il , lu plus tôt les ouvrages de Sénèque , si j'avois été imbu de ses principes à l'âge de trente ans , combien j'aurois dû de plaisirs à ce philosophe , ou plutôt combien il m'auroit épargné de peines ! O Sénèque ! c'est toi dont le souffle dissipe les vains fantômes de la vie ; c'est toi qui fais inspirer à l'homme de la dignité , de la fermeté , de l'indulgence pour son ami , pour son ennemi , le mépris de la fortune , de la médisance , de la calomnie , des dignités , de la

dans l'instruction la coutume d'habituer les élèves à faire des extraits des livres qu'ils lisent. Quand on a le coup-d'œil bon , quand on est muni des principes d'une saine critique , cette habitude est sans doute utile. On extrait ce qu'il faut , & comme il faut ; on trie les vérités , on écarte les erreurs , & l'on s'instruit réellement. Mais sans cet esprit de sagacité , les extraits ne sont que des magasins où l'erreur & la vérité se trouvent pêle-mêle un peu plus en abrégé que dans l'original. Et combien cependant est rare un pareil esprit de critique ! Combien il suppose de connoissances ! Avant de prescrire ce devoir , de faire naître cette habitude , soyez donc sûr de l'esprit de votre élève.

» gloire, de la vie, de la mort; c'est toi qui fais
 » parler de la vertu, & en allumer l'enthousiasme.
 » Tu aurois plus fait pour moi que mon pere,
 » ma mere & mes instituteurs; ils vouloient tous
 » me rendre bon, mais ils en ignoroient les
 » moyens. Que je hais à présent les détracteurs
 » de Sénèque ! Leur goût pufillanime me tenoit
 » les yeux attachés sur Cicéron, qui pouvoit
 » m'apprendre à bien dire, & me déroboit la
 » lecture de celui qui m'auroit appris à bien faire.
 » Cependant quelle comparaison entre la pureté
 » de style, que je n'ai point acquise avec le pre-
 » mier, & la pureté de l'ame, qui se seroit certai-
 » nement accrue, fortifiée en moi, en étudiant,
 » en méditant, en me nourrissant du second ! A
 » l'âge que j'ai, à l'âge où l'on ne se corrige plus,
 » je n'ai pas lu Sénèque sans utilité pour moi-
 » même, pour tout ce qui m'environne : il me
 » semble que je crains moins le jugement des
 » hommes, & que je crains davantage le mien ;
 » il me semble que j'ai moins de regret aux an-
 » nées écoulées, & que je prise moins celles
 » qui suivront ; il me semble que j'en vois mieux
 » l'existence comme un point assez insignifiant
 » entre le néant qui a précédé, & le terme qui
 » m'attend. » *Essai sur la vie & les écrits de Sé-
 neque.*

Quiconque voudra lire avec le même esprit que le célèbre Diderot, les anciens philosophes & les modernes, en retirera les mêmes fruits, c'est-à-dire, l'esprit philosophique, cet esprit qui supplée toutes les connoissances, & sans lesquelles elles ne sont toutes que vanité, qu'incertitude.

Conversations.

On doit porter dans les conversations l'esprit que je recommande pour la lecture ; son but est le même.

Voilà pourquoi il ne faut point parler sans être versé dans les matieres qu'on y discute, sans connoître les personnes qui les traitent.

La connoissance de l'objet fera distinguer les vérités des erreurs qu'on avance.

La connoissance des personnes apprendra si elles sont éclairées, ou si elles méritent de l'être.

Cependant, il faut l'avouer, les conversations ne sont pas aussi avantageuses qu'on le pense ordinairement, pour former le jugement à la découverte de la vérité. Il est très-rare de rencontrer dans un cercle des hommes entièrement dépouillés de préjugés. Les idées que chacun se communique, prennent nécessairement la teinte de chaque esprit ; & au lieu pour l'observateur d'avoir une image nette des objets, il n'a que des images colorées de cent façons différentes, &

qui obscurcissent la vérité. L'observateur philosophe, placé dans un cercle, n'examinera donc pas une série d'idées pour y trouver la vérité, mais pour y découvrir la manière de voir de chaque particulier. Ce n'est donc pas l'étude de la vérité qu'on peut faire dans le monde; mais seulement l'étude de l'individu, ce qui est bien différent.

Comme spectacle, les conversations peuvent être agréables; comme instruction, elles ne sont presque jamais utiles: voilà vraisemblablement pourquoi Locke préféroit souvent dans les sociétés les conversations triviales ou minutieuses à des entretiens sérieux. On n'examine jamais assez dans ces derniers pour obtenir la vérité, on examine trop encore pour n'être pas fatigué, & les conversations ordinaires n'exigent aucun examen & délassent par leur ridicule.

Disputes.

Quand les conversations dégèrent en disputes, elles sont peu amusantes & encore moins instructives. Il est presque impossible d'obtenir la vérité par la voie des discussions, soit de celles que le pédantisme fait à grands frais dans les collèges, soit de celles que la vanité élève dans les sociétés ordinaires. On s'y occupe bien moins de la recherche de la vérité, que des moyens de

faire valoir le système que l'on a adopté. Aussi le profit des disputes n'est jamais pour les combattans, où chacun presque toujours s'attribue la victoire; mais bien pour l'observateur éclairé, qui juge en silence du sort du combat. (1)

Il est sur-tout une espèce de raisonneurs, avec lesquels il est de la plus grande inutilité de disputer. Je parle de ceux qui opiniâtrément attachés à leurs idées, ne s'occupent qu'à les développer, qui ne sortant jamais du cercle de ces idées, n'écoutent point, ne réfutent point les objections qu'on leur fait; mais pour unique réponse, se bornent à expliquer une autre conséquence de leurs premiers principes. Ils ne voient jamais les choses que sous une face, & conséquemment ils doivent mal juger.

Le penseur se gardera d'entrer en lice avec de pareils adversaires; il s'éloignera des disputes, & se renfermera presque toujours dans un silence inviolable. S'il se trouve avec des gens instruits,

(1) J'ai remarqué dans nos sociétés; que lorsqu'on se trouve avec un homme célèbre dans quelque genre, on transporte la conversation sur une matière de son ressort. Alors vous voyez les êtres les plus ignorans faire assaut d'esprit & de savoir devant lui: en disputant ils interrogent ses yeux, & semblent solliciter son suffrage. C'est le rhéteur qui dissertoit sur l'art militaire devant Annibal. Le grand homme sourit & se tait.

il profite en silence de leurs discours; il jouit en décomposant leurs idées, en analysant la marche qu'ils ont suivie, en voyant jusqu'où ils pourroient aller. Si le hasard le jette avec des ignorans, des fots, des femmes à prétention, il se tait. Vouloir éclairer un ignorant dans une conversation, c'est tenter un prodige. Le fot refusera toujours par obstination d'ouvrir ses yeux à la lumière, & les femmes les ont trop foibles pour en soutenir long-tems l'éclat. Il les entendra donc patiemment... C'est être avancé dans le chemin de la sagesse que d'écouter avec un mépris silencieux les fots raisonnemens & le bavardage de certaines femmes. Ce silence prouve l'empire de l'ame sur elle-même, & celui de la raison sur l'amour-propre.

Mais si le sage ouvre la bouche, s'il fait parler la vérité, il le fera simplement, sans arrogance; il évitera le ton décifif & tranchant, parce que l'esprit humain est sûr de bien peu de choses, parce que c'est nuire à la vérité, c'est en éloigner les hommes, que de la leur proposer d'une manière qui révolte leur amour-propre.

Epictete recommande souvent à ses disciples de ne point afficher la philosophie, de se garder sur-tout de disputer sur ses préceptes devant les ignorans. Epictete avoit raison, & son précepte

peut être encore recommandé de nos jours ; car ou ces ignorans sont indifférens pour cette science divine , & c'est la profaner que d'en révéler alors les dogmes ; ou ils sentent la distance qu'il y a d'eux-mêmes à l'homme qui cultive la philosophie , rougissent intérieurement , & au-dehors témoignent le plus grand mépris pour une science dont ils ne sont pas dignes , la dénigrent avec le vulgaire , & persécutent ses partisans. L'expérience ne démontre que trop la vérité de ce que nous avançons. Jamais le nom de philosophe n'a été prostitué avec plus d'impudence que de nos jours ; les sots s'en parent pour s'attirer du respect , les gens du monde l'accordent aux sots à prétention pour ridiculiser & la science & le vrai sage.

Aussi est-ce une règle sûre , que le vrai sage est celui qui ne se fait point proclamer tel par des prôneurs ou des cabales ; il pratique l'humanité , mais ne l'affiche pas avec orgueil ; il est vertueux sans prétention ; il ne prend point dans les sociétés un ton scandaleusement despotique , ne s'irrite point dans les disputes des contradictions qu'il éprouve ; il n'est point humilié par le ridicule que l'ignorant jette sur la science.

Mais pour éviter de faire naître ce ridicule , il faut , dit Epictète , se taire devant les ignorans. Si
quelqu'un

quelqu'un dit que vous ne savez rien , & que vous ne soyez point touché de ce reproche , soyez sûr que vous êtes avancé . . . Soyez donc moins empressé à parler sur la philosophie , qu'à montrer par vos œuvres que vous la pratiquez.

SECTION II.

Est-il nécessaire , pour connoître la vérité sur une matière que l'on traite , de lire & d'épuiser tous les auteurs qui en ont parlé ?

CETTE question est importante ; il paroît au premier coup - d'œil que le pour & le contre peuvent y être balancés par des raisons égales. Mais en approfondissant ce problème , il n'est pas difficile de se déterminer.

On peut poser pour principe , qu'il est d'autant plus difficile de connoître la vérité dans une science , qu'il y a plus de livres publiés sur ses différentes branches. Il n'est point de siècle , par exemple , où l'on ait plus écrit sur l'histoire ; il n'est point de siècle dont l'histoire soit plus incertaine , plus mal connue. C'est par-tout une mer d'incertitude , dont nos descendans qui voudront l'examiner , se sauveront difficilement.

N'a-t-on pas multiplié par centaines les volumes , depuis que le fluide électrique est découvert ? En est-il mieux connu ? Non : je crois au

contraire qu'on s'est éloigné du but à proportion qu'on a écrit. Chacun a observé ce fluide, l'a décrit, l'a appelé à sa manière. Les observations, les déductions, la nomenclature même ont produit dans tous les coins du monde pensant, des discussions interminables; en sorte qu'il seroit plus aisé, plus simple, plus méthodique, de recommencer tous les pas faits dans cette partie de la physique, que de concilier tous les électriciens, de refaire des expériences nouvelles, mais décisives, que de constater les anciennes dont les trois quarts sont inutiles, d'élever une théorie satisfaisante, que d'examiner celles que l'esprit de système, égaré par de légers aperçus, a bâties sans aucune méthode. C'est l'histoire de presque toutes les sciences: par-tout les livres ont nui à leurs progrès; car par-tout leur nombre est immense. Lisez le seul article de l'histoire de l'anatomie dans l'*Encyclopédie*; il y a dix ou douze pages *in-folio* de noms d'anatomistes écrivains. Comment parvenir à les connoître tous, à les épuiser tous?

Cette opération, fût-elle possible, ne seroit-elle pas dangereux de la tenter? C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité.

Il vaut mieux se borner à connoître d'abord la science par elle-même; il vaut mieux observer

soi-même, vérifier les principaux faits connus, se faire d'après leur enchaînement un système d'idées. Cette marche est plus longue, mais elle est sûre.

L'esprit armé de principes certains, de principes puisés dans l'observation, dans la méditation, l'esprit peut alors se jeter impunément dans la lecture. Alors les préjugés qu'il trouvera sur sa route, ne l'ébranleront point, ne le séduiront point; alors la méthode, lui servant de guide fidèle, lui fera distinguer aisément les livres qui méritent d'être lus, de ceux qu'on doit mettre à l'écart.

Dans ce siècle, où les livres sont si multipliés, où les auteurs médiocres sont si nombreux, où malgré la foule de ceux qui cultivent les lettres, on trouve si peu de génies, si peu d'écrivains utiles, heureux l'homme qui peut posséder cette méthode, qui par son exercice acquiert un tact assez fin pour deviner à l'inspection de quelques pages le mérite de l'auteur qu'il a sous ses yeux ! Que d'ennui, que de peines il s'épargne ! Il continue, s'il est bon; mais pour un que l'on continue, combien sont rejetés !



SECTION III.

Que la multiplicité des livres est nuisible aux progrès de la vérité.

ON a mis en problème si la découverte de l'imprimerie avoit été utile ou funeste au genre humain. Rousseau a prononcé contr'elle, & les sages croiront qu'il a raison. « Les livres, disoit-il, » ne sont bons à rien. J'en dis autant des académies & des sociétés littéraires. » *Lettre à la société économique de Berne.*

En comparant le siècle où nous vivons, avec les siècles d'ignorance & de barbarie, on ne peut contester que l'invention de l'imprimerie ait étendu la culture des lettres, & que cette culture ait prodigieusement adouci les mœurs.

Elle n'a pas dissipé l'esclavage des peuples gémissans sous le despotisme; mais elle l'a rendu plus supportable; le despote l'a été avec plus d'art, & même avec une espèce d'humanité: moins de sang a coulé, mais on a versé plus de larmes; l'espèce humaine a paru moins sacrifiée, mais l'individu a été peut-être aussi malheureux dans le détail.

Le bien que l'invention de l'imprimerie a par contre-coup occasionné dans le moral & dans la politique, l'a-t-elle opéré dans les sciences? Je ne le crois pas.

L'imprimerie a multiplié les livres , & conséquemment les erreurs ; & les erreurs multiplient nécessairement les obstacles qui s'opposent à la découverte de la vérité.

L'imprimerie , en offrant la facilité d'apprendre , a multiplié les savans ; c'étoit diminuer le nombre des vrais ; c'étoit , en les confondant , les rendre méconnoissables. Bientôt on a fait de la littérature un métier , & des milliers d'écrivains médiocres s'en font mêlés.

Les uns ont écrit par besoin , d'autres par une fureur mal-entendue pour la gloire ; peu ont eu la vérité pour but.

Jusqu'à Descartes , on n'avoit pas encore recherché quelle étoit la méthode propre à découvrir la vérité ; on ne l'avoit pas trouvée : il faut donc rayer les tems qui l'ont précédé , des fastes de la vérité.

Les typographes avides sont accourus à la suite des écrivains , & leur brigandage a complété le bouleversement des lettres & agrandi l'abyme des erreurs. Sous les funestes spéculations de leur esprit mercenaire , on a vu éclore compilations sur compilations , systèmes sur systèmes , méthodes sur méthodes , abrégés sur abrégés , &c.

S'il étoit possible de faire la liste de tous les ouvrages qui ont paru depuis l'invention de

l'imprimerie, elle contiendrait des centaines de volumes in-folio. S'il étoit possible de les rassembler tous, il faudroit un espace immense pour les contenir.

Avez-vous pénétré dans ces enceintes solitaires, où sont ensevelis dans la poussière & le silence ces dépôts de l'esprit de nos peres ? N'avez-vous pas été découragé, effrayé, glacé, à l'aspect de cet amas énorme de livres ? Que seroit-ce donc si une bibliothèque rassembloit tous ceux que la presse a mis au jour ? Qui pourroit se flatter de pouvoir parcourir ceux qu'on a publiés sur la plus petite branche des connoissances humaines ? Cependant, si on en laisse échapper un seul, peut-on assurer qu'il ne contient pas des vérités utiles ? Que faire au milieu de cet embarras ? Les épuiser est une folie ; il ne resteroit plus aucun moment pour l'observation, pour la méditation : il faut donc renoncer à les lire.

Cependant vous trouverez des bibliomanes qui, séduits par un espoir chimérique, ont entrepris ce travail dégoûtant. Mais qu'est-ce qu'un bibliomane apprécié dans la balance philosophique ? Il fait le titre des livres, la date & le lieu des meilleures éditions, leur prix, quelquefois ce qu'ils contiennent, & rien de plus ; cet homme

n'a pas fait un seul pas vers la vérité. Il en est très-loin au contraire ; & l'on peut donc assurer qu'un bibliomane ne peut jamais être un vrai philosophe : celui-ci lit peu , observe souvent , médite presque toujours. Le bibliomane ne pourroit être , si l'on peut parler ainsi , que le garçon de boutique du philosophe ; il n'est propre qu'à lire les étiquettes , qu'à indiquer les sources , mais jamais à juger.

Parmi les livres dont la multiplicité a nui si prodigieusement au progrès de la vérité , l'on doit sur-tout ranger les dictionnaires & les journaux , les deux plus funestes fléaux qui aient jamais défolé l'empire des lettres. Le nombre de ces compilations pernicieuses , nées dans le siècle dernier , s'est accru dans celui-ci à un point excessif , parce que les écrivains les plus médiocres peuvent compiler aisément , parce qu'avec un dictionnaire l'homme le plus ignorant s'est trouvé tout-à-coup savant , parce qu'enfin les bibliopoles spéculent avantageusement sur cette branche de rapsodies. Graces aux plumes mercenaires , & à l'avidité des typographes , nulle science n'a donc été sans dictionnaire , sans journal ; dans presque toutes , on en a plusieurs , & de différentes mains.

Dictionnaires.

Il ne faut què jeter un coup-d'œil sur les limites

de l'esprit humain & sur l'état où sont les sciences, pour sentir l'impossibilité de faire jamais un bon dictionnaire; il ne faut que savoir apprécier les savans actuels, que calculer le nombre des demi-savans, des juges ignorans, le nombre des erreurs répandues par-tout depuis la fatale circulation de ces poisons littéraires, pour voir l'étendue prodigieuse du mal incurable qu'ont produit les dictionnaires. Il ne faut enfin qu'être l'ami de la vérité, pour gémir de ces abus, pour souhaiter qu'un heureux incendie ensevelisse à jamais dans l'oubli ces honteux monumens de la cupidité & de l'ignorance orgueilleuse.

La foiblesse de l'esprit humain, l'imperfection de nos organes, l'impossibilité où nous sommes d'avoir toutes les observations propres à fonder une bonne théorie, la versatilité de la raison, l'expérience de tous les siècles, tout nous prouve que la certitude ne peut pas ou peut rarement exister pour nous. Comment avons-nous donc la folie d'imaginer la voir par-tout, & l'audace de la citer par-tout? Comment pouvons-nous concevoir un recueil de faits & d'opinions vraies & certaines, lorsque nous avons peu de faits certains, & presque pas une opinion vraie?

Un dictionnaire, pour être utile, devrait être un recueil de vérités connues dans chaque science;

mais quelle science peut se vanter d'avoir une chaîne exacte de vérités incontestables ? Quelle est la science dont chaque partie ait été traitée à fond & épuisée par un homme instruit & méthodique ? Dans les sciences les plus cultivées, il y a beaucoup plus d'endroits incultes qu'il n'y en a de défrichés. Dans toutes, il y a beaucoup plus de ténèbres que de lumières, & cependant dans toutes il y a des dictionnaires ; les langues mortes sont peut-être la seule science où l'on ait pu faire des dictionnaires utiles pour les langues modernes : ils sont encore utiles ; mais si l'on veut qu'ils soient exacts, il faut les varier avec le tems.

On se plaint par-tout qu'il n'y a pas de bons livres élémentaires, & par-tout on multiplie les dictionnaires. C'est élever un édifice avant d'avoir amassé tous les matériaux utiles & nécessaires.

Les connoissances humaines étant si peu avancées, les livres élémentaires étant si rares, que peuvent donc contenir les dictionnaires ? Ou les idées les plus généralement adoptées, ou les opinions du rédacteur, ou l'histoire des contradictions sur chaque article : mais tout cela n'est point la vérité ; & le nouveau fatras, ajouté à l'ancien, n'est qu'un obstacle de plus à sa découverte.

Sans doute , si chaque définition portoit l'empreinte de la vérité , si chacune , purifiée au creuset , avoit été mise hors de doute , un dictionnaire de ces définitions seroit un livre précieux ; il rendroit tous les autres inutiles , il abrégeroit l'étude , simplifieroit la marche dans les sciences , les étendrait en mettant l'esprit humain à portée de pénétrer plus loin ; mais un pareil ouvrage est une chimere. Quelqu'effort que fasse l'homme , le voile du mystere enveloppera toujours les causes de tout ce qui l'environne. Il sera toujours réduit à tâtonner , à deviner , à hasarder des conjectures qui quelquefois se trouveront mêlées à des vérités : un dictionnaire alors ne peut donc être qu'une compilation de rêveries plus ou moins ingénieuses , des systèmes à la mode plus ou moins alliés de vérités.

Voilà pourquoi chaque siecle , ou plutôt chaque génération en a vu , en verra créer de nouveaux , & détruire les anciens. Les opinions changent avec les tems , & les recueils des opinions doivent pareillement se succéder.

Ils étoient pénétrés de ces vérités , les philosophes les plus célèbres qui ont travaillé à perfectionner les sciences. Aucun d'eux a-t-il entrepris un dictionnaire ? Non ; c'est que tous sentoient l'état d'imperfection où étoient nos con-

noissances. A la vérité, Bayle a fait un dictionnaire; c'étoit le seul qui pût être fait, & il falloit avoir l'esprit qu'il y porta. C'étoit un relevé des erreurs de tous les siècles, de tous les écrivains; c'étoit un monument qu'il consacroit au doute: & les dictionnaires d'aujourd'hui sont des compilations qu'on dédie hardiment à la vérité, quand elle n'est pas encore trouvée.

L'utilité générale est le grand terme où tendent tous les écrivains philosophes, & cette vue leur fournit une nouvelle raison pour ne jamais faire de dictionnaire; car à qui peut être utile cette compilation? Est-ce au savant? Ne doit-il pas plutôt consulter les livres élémentaires, recourir aux sources, à l'observation? Est-ce à l'ignorant? Mais un dictionnaire ne lui donnera que des idées incomplètes; mais il lui apprendra ce qu'on pense, & non ce qui est vrai; mais il ne lui apprendra que des mots; mais cet ignorant, n'ayant aucune idée sur l'article qu'il consulte, l'entendra mal, le retiendra mal, le rendra mal.

Vous voulez savoir ce qu'est l'acide vitriolique: vous prenez un dictionnaire pour abrégé votre travail, & vous l'augmentez; car il faudra que vous appreniez ce qu'est un acide en général, quels sont ses caractères, ce que sont les substances salines, en quoi l'acide diffère des alkalis,

des sels neutres, &c. &c. Il faudra vous plonger dans une étude immense, parcourir trente articles de votre dictionnaire; & vous sortirez fatigué de cette étude, sans en être plus instruit. Si vous ne suivez pas cette voie, que ferez-vous? Des mots: voilà toute la science des lecteurs de dictionnaires. Un dictionnaire est donc le livre des ignorans, & ne conduit qu'à l'ignorance.

Dictionnaire encyclopédique.

Quand il est démontré qu'un bon dictionnaire dans une seule science est une chimère, qu'un mauvais est un obstacle si dangereux pour la vérité, de quel œil doit-on regarder un dictionnaire qui embrasse toutes les sciences? Sans doute le projet d'une encyclopédie honore l'esprit humain; mais il falloit bien peu connoître ses limites, pour hasarder son exécution. Cependant notre siècle a vu finir cette vaste entreprise: quel est son sort? Son existence date à peine de vingt ans, que de nouveaux savans détruisent ce colosse, & de ses débris joints à de nouveaux matériaux, en élèvent un autre. Laissez écouler le même tems, & la nouvelle encyclopédie aura le même destin. Si le goût des dictionnaires universels continue, je ne doute pas que chaque génération n'ait son encyclopédie, qui, suivant l'usage, sera toujours meilleure que les précédentes; en sorte qu'au bout

de deux siècles nos descendans auront dix encyclopédies & mille volumes in-4^o de plus que nous à parcourir pour devenir savans & éclairés : c'est-à-dire , que les ténèbres seront alors complètes ; car on peut assurer qu'elles augmentent en raison du nombre des livres.

Je respecte les savans dont le zèle concourt à cette nouvelle entreprise, (1) je rends hommage à leurs lumières ; mais la vérité l'emporte , & c'est elle qui me dicte le langage que je vais tenir. L'univers a jusqu'à présent admiré les travaux & les découvertes de la plupart d'entr'eux : falloit-il donc les ternir par une entreprise aussi dangereuse ? Falloit-il transformer l'inventeur en compilateur ? Falloit-il , au lieu de découvrir des vérités nouvelles, s'amuser à recueillir les erreurs anciennes ? Falloit-il ne briser les hochets des siècles passés , que pour leur en substituer d'autres ? L'édifice qu'ils renversent étoit sans ordre , sans symétrie ; il offroit ici des colonnes superbes, là des ornemens d'un goût gothique ; léfardé , délabré presque par-tout , il tomboit en ruines : mais on rebâtit sur le même plan quarante autres édi-

(1) On voit qu'il est ici question de l'*Encyclopédie* par ordre de matières , nouvellement annoncée au public. Voyez le fastueux *Prospectus* qui en a été publié.

fices qui , pour être plus petits , n'en feront pas plus réguliers , & on croit les rendre immortels. Que ces savans abjurent ce vain espoir. Toute encyclopédie trop vaste dans son plan , portant sur des sciences dont toutes les parties ne sont pas connues , élevée par cent individus dont les talens sont inégaux , sans harmonie dans son tout & dans ses parties , ne peut que multiplier les erreurs , les faux savans , les livres , les obstacles qui sont semés dans l'empire des sciences , & ne peut par cette raison même qu'avoir une existence éphémère jusqu'à ce qu'une main plus hardie la renverse pour en élever une autre.

En vain les auteurs annoncent - ils que ce dictionnaire comprendra ce qu'il y a de vrai , d'utile , de réel dans chaque science ; & qui jugera ce qui est vrai , réel , utile dans chaque science ? C'est le faiseur de dictionnaires ; mais quel titre a-t-il pour juger l'inventeur , pour être écouté , pour être cru ? L'homme de génie qui a parcouru tous les rapports , épuisé toutes les combinaisons , peut seul apprécier ce qui est vrai , ce qui est utile. L'œil de tout autre écrivain est foible & n'embrasse qu'un horizon étroit. Comment oseroit - il juger , lui qui n'a jamais que compilé ? Et a - t - il une mesure convenable pour le grand homme ? Non : Newton , Montesquieu pouvoient seuls juger

leurs découvertes , marquer la limite du vrai & du faux dans les sciences qu'ils avoient parcourues ; & sous ce point de vue , ils pouvoient seuls faire le dictionnaire de la physique , de la géométrie & des loix. Ils l'auroient peut - être rendu utile : dans toute autre main , il sera imparfait & pernicieux.

En un mot , il y a de bons livres dans chaque science , & il faut se borner à les lire , sans les mettre en dictionnaires : les déchiqeter par forme alphabétique , c'est détruire leur effet & leur utilité : ou il y a peu de bons livres ; & dans ce cas , au lieu de s'amuser à compiler les rêveries de tout le genre humain , chaque sàvant doit se livrer avec ardeur à la recherche de la vérité sur une seule science. Alors par le concours de tous ces travaux , peut-être un jour on réunira une somme de vérités , on en formera une chaîne ; mais jusqu'à cette époque , on doit regarder une encyclopédie comme un voile jeté sur les sciences , comme un vrai délit littéraire , puisqu'il tend à épaisir les ténèbres.

Journaux.

Tel est encore le titre que mérite la fatale invention des livres périodiques , dont l'Europe est inondée.

Il faut s'avouer , les premiers littérateurs qui ,

voyant les avantages de la publicité des ouvrages pour perfectionner les sciences, imaginèrent de présenter au public une fois par mois l'état de la littérature, étoient bien plus propres que leurs successeurs à remplir cette carrière honorable. Consultez les Nouvelles de la république des lettres, ce modèle unique de tous les journaux, soit pour la profondeur des connoissances, soit pour le goût, soit pour l'impartialité, l'Histoire critique de la république des lettres, les Nouvelles littéraires, la Bibliothèque ancienne & moderne de Leclerc; comparez-les avec nos journaux modernes, & vous verrez la dégradation qu'a réellement effuyée le talent du journaliste. Cependant la partialité dictoit quelquefois des articles satyriques; mais ces taches sont rares, tandis qu'il n'est pas un seul article de tel journal aujourd'hui, qui ne laisse percer l'esprit de parti, & qui ne doive donner de la défiance aux lecteurs.

D'ailleurs, on ne voyoit pas les journalistes d'alors trancher sur le mérite d'un ouvrage avec un ton scandaleusement décisif; ils en rendoient compte, ils propoisoient modestement leurs doutes, ils encourageoient le vrai talent, ils blâmoient avec une sorte de retenue. Je n'ai pas le triste projet de faire une satire éternelle de mes contemporains; mais consultons les faits, &

nous

tous verrons combien les tems, les mœurs, le ton, combien tout est changé. N'a-t-on pas vu des jeunes gens à peine sortis des bancs de l'école ; s'ériger avec audace en régens du Parnasse ; & donner des leçons aux poètes dont les drames arrachôient sur la scene des applaudissemens universels ? N'en a-t-on pas vu d'autres ; qui ne se doutoient ni de chymie, ni de langues, faire le procès à Maquer, & perflifier Court de Gebelin ? Au moins, quand Bayle pulvérisoit un ouvrage rempli de sophismes ; quand il prouvoit à Maimbourg ses inepties, ses mensonges ; quand Spanheim apprécioit une dissertation sur les antiquités, les longues études de l'un & de l'autre ; leurs ouvrages leur donnoient le droit de prononcer ; & la foule des savans applaudissoit à leur critique raisonnée :

Mais quand l'ignorance caractérise un journaliste obscur ; quand l'impudence seule masque soit ignorance ; quand ; sans talens ; il a des p:ôneurs & des protecteurs avec des bassesses, ne doit-on pas gémir & regretter que la balance de la justice littéraire soit confiée à des mains aussi impures ? Ne doit-on pas dédaigner son filet ; repousser soit encensoir, & ne payer que d'un mépris égal & sa satire & ses louanges ?

Qu'on ne m'accuse point ici de faire des poés

traits : je peins les maux dont j'ai été, dont je suis le témoin, sans penser aux individus qui les perpétuent. Observateur des sources de la vérité, je dois marquer les obstacles qui gênent, arrêtent sa libre circulation. Je dirai donc que les journaux en offrent une foule ; je dirai qu'ils ont entièrement perdu leur caractère primitif, leur but sacré, celui d'instruire les hommes, de répandre les lumières, de servir de dépôt à la vérité. Comment la trouver, cette vérité, dans cette foule énorme de journaux, de gazettes, d'annales, &c. multipliés dans tous les pays au point que la vie de l'homme le plus laborieux ne pourroit suffire à les parcourir tous ? Comment la trouver au milieu de ces débats scandaleux que les savans élèvent dans ces arènes pour satisfaire leur amour-propre, que les journalistes entretiennent pour amuser le public ? Comment la trouver dans ces arrêts aussi-tôt cassés que rendus, dictés des deux côtés par l'ignorance ou la partialité, souvent achetés par l'impudence, prononcés plus souvent par la partie même ? Comment enfin la trouver, lorsqu'on fait qu'un journaliste, forcé au silence sur les matières les plus importantes, est plus souvent encore forcé par l'autorité à mentir à lui-même, à sa propre conscience ?

Ces abus sont effrayans, & malheureusement ils sont incurables, parce qu'ils sont le résultat nécessaire des entraves multipliées, auxquelles les journaux sont assujettis. On donne à un homme le privilège de juger Newton ou Voltaire; l'avidé spéculateur achete le privilège, & le fait exploiter par quelques soudoyés obscurs; l'homme de génie qui devrait monter sur le tribunal, soupire de pitié & se retire.

Qui le croiroit? ces faits sont connus du public; & malgré le mépris où devoient tomber les journaux, ils sont courus, lus avec avidité, cités même avec confiance. Leur ton décisif favorise la paresse de ceux qui n'ont pas assez d'idées pour se décider eux-mêmes. Leurs satires amusent la malignité des hommes médiocres, qui ont besoin de se consoler de leur nullité, & que la vue du génie couvert de gloire afflige & tourmente. Leurs extraits superficiels rabaissent les meilleurs livres à la portée des cerveaux les plus étroits; l'ignorant, métamorphosé tout-à-coup en savant, n'ayant vu que par la lunette du journaliste, monte avec lui sur son tribunal, cite devant lui les plus grands hommes, & dans son délire se croit quelquefois leur supérieur.

Ainsi les journaux n'ont pas contribué seulement à rendre tout problématique, à déshonorer

les lettres, à obscurcir l'empire de la vérité ; ils ont encore abâtardi les esprits ; ils les ont habitués à croire sur parole, à juger sans examen ; ils les ont rendu incapables de se livrer jamais à la recherche de la vérité, en éteignant en eux le goût de l'observation & de la méditation, pour y substituer le bavardage & l'impudence. Encore une fois, lecteurs, voyez ce qui se passe sous vos yeux, & jugez-moi. J'ose attester ici les journalistes eux-mêmes ; les véritables hommes de lettres, que des circonstances malheureuses forcent de descendre à ce métier, m'entendront & se diront : ces tableaux ne sont que trop vrais. Quant à la tourbe, elle fermera les yeux & frappera : c'est son rôle ordinaire.

Puis-je, en finissant cet article, m'appuyer de l'autorité de Jean - Jacques ? « Qu'est - ce qu'un livre périodique, dit-il ? Un ouvrage éphémère, sans mérite & sans utilité, dont la lecture négligée & méprisée par les gens de lettres, ne sert qu'à donner aux femmes & aux fots de la vanité sans instruction, & dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garde - robe. » *Lettre de Rousseau à M. Vernes. Voyez le tome XXIII de ses œuvres, édit. Geneve.*



SECTION IV.

Comment on pourroit tirer quelque avantage dans la recherche de la vérité, des livres produits jusqu'à ce jour.

Idée d'une bibliothèque raisonnée de toutes les vérités & de tous les livres utiles.

TOUT ce qu'on a écrit peut se réduire ou à l'observation des faits, ou à une théorie imaginée d'après ces faits.

Quand on lit, c'est pour trouver dans les livres, ou des faits, ou des principes.

Il faut donc distinguer en deux grandes classes les livres produits dans chaque science.

Livres de faits ou d'observations.

Livres de principes.

Pour tirer quelque fruit des premiers, il faut absolument vérifier les observations. Pour être sûr des autres, il faut leur appliquer l'analyse, & voir par son moyen si les principes généraux sont exactement déduits d'un enchaînement de faits conséquens l'un à l'autre.

Sans cette double opération dans chaque branche de nos connoissances, la science des siècles passés est nulle pour nous; car si l'on admettoit sans examen, il faudroit tout admettre.

J'imagine un ouvrage qui pourroit être infiniment utile.

C'est une *Bibliothèque raisonnée de toutes les vérités enseignées par les siècles passés.*

Cette bibliothèque indiquerait les sources où il faut puiser, pour chaque science, les vérités qu'on peut trouver dans chacune, les erreurs dont il faut se défier. Ainsi cette bibliothèque ne seroit pas vaste, car le nombre des vérités est petit.

Pour la composer, je n'admettrois pas indistinctement tous les livres. Il n'est pas question de faire ici l'histoire de toutes les sottises humaines. Notre but est bien plus grand, notre tems plus précieux.

Je rassemblerois tous les auteurs qui ont écrit sur une matiere.

Je distinguerois ceux qui ont écrit des choses neuves, des compilateurs ou des plagiaires. Je mets à l'écart ces derniers. Pour les autres, je les examine suivant mes deux principes; je réduis tout à *faits & principes.*

Je marque tout fait vérifié & constant, tout principe bien démontré.

Je mets à l'écart ce qui est douteux ou faux.

Par-là je réduis à peu de pages l'ouvrage le plus volumineux.

Après avoir soumis à cet examen tous les auteurs sur une matière, je forme mon tableau des *vérités découvertes*, je marque les lacunes, j'indique les découvertes à faire.

Il est possible de réduire ce qu'on fait & ce qu'on peut savoir, à bien peu de chose, c'est en généralisant toujours.

Pour un être qui auroit plus de sens, plus de moyens de réfléchir & d'appercevoir que nous, nos généralités ne seroient que des faits particuliers.

Mais par la méthode, il est possible de suppléer aux sens qui nous manquent.

Vous avez un grand nombre de faits, vous les avez examinés, vous avez rapproché ceux qui étoient semblables, séparé ceux qui ne l'étoient pas.

Le faisceau des semblables vous mène à une proposition générale.

Plusieurs propositions générales vous conduisent à un principe plus général encore.

Voilà la méthode à suivre pour savoir avec clarté.

Je reviens à ma Bibliothèque : il faudroit, parmi les faits & les principes qui ne sont pas vérifiés, retenir ceux qui paroissent essentiels, & les mettre dans la classe des incertains, de ceux qui sont à vérifier.

On devine bien qu'un seul homme ne pourroit pas exécuter une bibliothèque aussi étendue.

Pour chaque partie, il faudroit un savant consommé, & sur-tout sans préjugés.

Le siècle a été inondé de bibliothèques : mais en est-il une seule utile ? Que nous importe d'avoir le titre & l'extrait des plus misérables bouquins, qu'on estime parce qu'ils sont ou rares ou antiques ? N'a-t-on pas déraisonné dans les siècles précédens, comme dans celui-ci ? Et faut-il rechercher, estimer un déraisonneur, parce qu'il date de loin ? Non, il ne faut estimer que ce qui est utile ; une futilité rare ou antique n'est toujours qu'une futilité. Elle ne doit pas fixer nos regards.

S E C T I O N V.

Idee d'un journal consacré aux seules vérités qui se découvroient.

L'IDÉE de cette bibliothèque m'a conduit naturellement à celle d'un journal où l'on rendroit compte des vérités qu'on peut découvrir tous les jours.

Libraires avides, auteurs mercenaires, ce n'est point ici une spéculation lucrative. On ne veut point y faire la satire de tous les ouvrages, ni platement encenser toutes les sottises que fait naître la fureur de la presse.

On se borneroit dans ce journal à rendre compte des ouvrages utiles , à marquer les vérités nouvellement découvertes , à indiquer les erreurs dangereuses.

Ce journal ne seroit donc pas considérable ; car on fait peu de livres utiles , on découvre peu de vérités.

Mais que de qualités devroit avoir l'auteur d'un pareil journal ! Il faudroit qu'il joignit à l'impartialité la plus grande , les connoissances les plus étendues & la méthode la plus rigoureuse.

Il faudroit que plusieurs ouvrages distingués , déjà sortis de sa plume , pussent inspirer de la confiance au public sur l'emploi de ses talens & sur la sévérité de sa censure.

Il faudroit qu'il ne fût point effrayé par le crédit d'un auteur , que son cœur armé contre la séduction ne pût être entraîné par de brillantes espérances ; il faudroit qu'il ne tint à aucun corps , à aucun état , à aucun gouvernement , à aucun parti ; il faudroit qu'il fût libre & dépouillé de toute espèce d'intérêt.

Il faudroit sur-tout que ce journal fût publié dans un pays libre ; car les privileges , les censures tuent l'esprit de vérité , dégradent le talent , & le forcent à ramper.

Il faudroit enfin qu'aparavant de se charger de

cet emploi délicat , l'homme de lettres dont je parle , eût examiné scrupuleusement l'état de son ame & de ses connoissances , les circonstances où il se trouve ; car pour dire la vérité sur tout , par-tout , & avec fruit , il faut un grand courage , de grands moyens , des circonstances heureuses.

Il est si peu possible de trouver un pareil être , & des circonstances favorables , que je regarde le projet d'un pareil journal presque comme une chimere.

Il a paru des journaux que caractérisoient l'esprit d'innovation , la hardiesse dans les idées , & l'énergie dans le style : mais la partialité , mais les personnalités les déshonoroient ; & mon journaliste ne doit jamais appercevoir l'auteur , ni prendre aucun pavillon ; il se défera même de l'esprit de neutralité , parce qu'il peut quelquefois conduire à l'erreur.

Le savant le plus heureux dans ses systèmes ne pourroit pas tenir la plume ici. Son œil trop accoutumé à voir les objets d'une certaine maniere , pourroit les altérer ; il feroit des systèmes par-tout , & nous ne demandons que l'analyse de ceux qui sont faits.

Le seul homme digne de composer un pareil journal , est le philosophe que je dépeindrai dans un moment.

J'intitulerois ce journal , non pas *Annales de la vérité* , ce titre trop fastueux pourroit être , malgré toutes les précautions , plus d'une fois démenti ; celui d'*Annales du Scepticisme* , plus modeste , seroit plus sûrement rempli. Il faut en convenir ; un journal fait de cette manière , joint à la bibliothèque raisonnée dont j'ai parlé , seroit le plus précieux dépôt des idées anciennes & nouvelles ; & ce qui seroit sur-tout agréable , c'est que l'un & l'autre contiendroient peu de volumes.

SECTION VI.

Que les cours publics ne sont point un moyen propre à la recherche de la vérité.

LES cours publics de sciences nuisent à leur progrès & à l'avancement des individus. C'est une double vérité que je veux démontrer ici : elle surprendra sans doute aujourd'hui , qu'on n'apprend plus rien que dans des cours , que tout le monde croit devenir docte en suivant des cours. J'aurai contre moi tous ces prétendus savans , qui sont intéressés à vanter cet abus , puisqu'il fonde leur réputation ; mais si dans leur nombre il s'en trouve un de bonne-foi , qu'il me lise sans préention , ou plutôt qu'il rentre en lui-même , & qu'il examine sincèrement les connoissances qu'il a acquises par cette méthode , & il se rangera

de mon parti. Il est triste, à la vérité, de confesser qu'on ne fait rien, quand on a passé tant de tems pour favoir : mais qu'il se console ; c'est avoir fait le pas le plus difficile vers la vérité, que de convenir alors de son ignorance ; la cataracte est levée, il ne s'agit plus que de familiariser l'œil avec le spectacle de la lumière.

L'éducation des colleges devoit préparer l'éleve au double art d'observer & de méditer : loin de suivre cette méthode qu'indique le bon sens, on le traite en homme fait, on le suppose observateur & penseur, on le charge en conséquence d'une foule de connoissances qui ne lui restent point, parce qu'il n'a ni la force ni le tems de les digérer. Les cours offrent le même abus, sous une forme peut-être différente. Les individus qui les suivent sont de grands enfans, & leur seconde éducation se trouve par - là manquée comme la première.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que dans ces cours on méprise l'éducation des colleges, c'est qu'on se hâte d'y abjurer les principes qu'on y a puisés, c'est qu'on a cru avoir fait une grande découverte en substituant les cours à la méthode des colleges ; & moi je ne vois par-tout, au college comme dans les cours, que des perroquets ou des aveugles conduits par un autre aveugle.

qui, parce que sa cécité date de plus loin, croit avoir le pouvoir de les éclairer.

Non pas cependant que je prétende faire ici la critique de tous les démonstrateurs, il en est de très-instruits; mais comment le sont-ils devenus? Qu'ils nous disent ici leur secret: c'est uniquement par une observation successive, par une méditation continuelle.

Or, croient-ils pouvoir suppléer à ces deux opérations dans les auditeurs qu'ils rassemblent à leurs leçons? J'aimerois autant qu'un médecin, pour engraisser & fortifier son malade, eût la folie de vouloir manger & digérer pour lui.

Un bon observateur est le fruit de vingt années de travaux. Il ne parvient à l'être qu'en accumulant chaque jour faits nouveaux & principes certains, qu'en les classant méthodiquement & successivement dans sa tête.

Et dans un cours de deux heures, il enseigne à ses élèves qui sont bien éloignés d'être, comme lui, familiarisés avec les matières qu'il traite, il leur enseigne les résultats de travaux continués pendant des siècles, les découvertes & les discussions de vingt observateurs différens. L'esprit n'est-il pas nécessairement accablé sous le poids de ces matières? Leur amas n'est-il pas un chaos pour l'élève, lors même qu'il forme le système le plus clair pour le démonstrateur?

Il faut, ou que l'élève adopte aveuglément tous les principes de son maître, & alors ce n'est plus qu'un automate; ou s'il veut les examiner l'un après l'autre, les analyser, les discuter, il n'en vient jamais à bout. Le cours seroit fini qu'il n'auroit pas encore éclairci la première leçon.

Au milieu de cet embarras, que font les amateurs des cours ? Ils suivent le parti que dicte l'usage général, que la paresse accrédite; ils copient fidèlement les principes du maître; ils les croient, & ne se permettent pas la moindre objection: ce seroit un blasphème. Or, l'examen étant la base des connoissances réelles, il en résulte que ces savans de cours n'ont que des mots & un jargon inintelligible dans la tête; & ce jargon est encore très-circonscrit: n'entendant que le langage de leur école, ils sont étrangers dans toute autre. Est-ce donc là le caractère de la vérité? N'est-elle pas une & évidente par-tout?

Chaque école a sa doctrine particulière; ses articles de foi sont hérésies à deux pas de son enceinte; & comme il n'y a dans toutes que des croyans & point d'examineurs, comme il n'est point de juge pour décider, la vérité est invoquée par-tout, & n'est en aucun endroit. La multiplicité des systèmes enseignés dans les cours ne fait donc qu'augmenter la confusion dans les sciences.

Aussi seroit-ce une plaisante collection que celle de toutes les erreurs qui se débitent publiquement & se transmettent tous les jours dans vingt endroits de la capitale. L'un crie que le phlogistique existe, & cent plumes écrivent, le phlogistique existe; un autre crie, le phlogistique est une chimere, & deux cents plumes écrivent, le phlogistique est une chimere. Il s'échappe tous les ans de ces cours trois ou quatre cents individus instruits de cette maniere, qui répandent intérieurement dans les sociétés le fatras scientifique qu'ils ne conçoivent pas. L'erreur circule ainsi perpétuellement dans la capitale, & de la capitale aux provinces; & comme la méthode procure au maître de l'argent, à l'élève un air de savoir, comme elle profite à tous, elle subsiste & subsistera long-tems, & chaque année ne fera qu'agrandir le canal de l'erreur.

Considérez les cours, soit du côté des maîtres, soit du côté des élèves, soit relativement à la méthode qu'on y met, aux matieres qu'ils enseignent; vous trouverez par-tout des obstacles à l'avancement réel des hommes, à la propagation de la vérité.

Depuis qu'on a fait un métier de l'art d'apprendre les sciences, depuis qu'il est devenu un moyen de subsister & de mener à la fortune,

la foule des mauvais démonstrateurs a dû nécessairement augmenter. L'argent est pour les hommes ce qu'est la fleur pour l'abeille ; il les attire ; & quand on voit que le talent seul peut l'obtenir, quand on se voit privé de talent, on en prend le masque, on devient charlatan, & on en impose au public. Les sophistes donnerent autrefois ce spectacle au milieu d'Athènes, & livrerent plus d'une fois aux huées de la populace le sage qui eut le courage de les démasquer. Cette scène se renouvellera de nos jours. Les sophistes ou démonstrateurs crieront contre le philosophe trop véridique ; & le vulgaire doit être de l'avis des sophistes, car c'est lui qui les paie : or voudroit-il passer pour sot, & blasphémer son idole ?

Si les maîtres sont charlatans, c'est que leurs auditeurs sont presque tous ignorans. C'est une conséquence nécessaire : pour un petit nombre qui profite, tout le reste n'acquiert que des idées fausses ; ce qui est pire que l'ignorance. Doués d'ailleurs de dispositions inégales, ils ne peuvent fournir la même carrière : tel n'entend point là où l'autre n'entend qu'à demi. Aussi, vue sous cet aspect, une méthode bonne pour tous les esprits, est une chimère. Les démonstrateurs l'ont bien senti. Soit pour ne pas découvrir les lacunes de la science qu'ils professent, soit pour ménager la foiblesse

foiblesse de leurs auditeurs , ils ne suivent aucune méthode , ils se bornent à fastueusement annoncer beaucoup de choses tandis qu'ils en examinent bien peu , à rapidement effleurer les expériences les plus agréables , parce que les expériences compliquées n'amuse pas , & qu'il est moins question , dans un cours , d'instruire que de bannir l'ennui.

Quiconque aura , par exemple , fait un cours d'électricité des plus fameux maîtres , sera convaincu de ce que j'avance. Les anciens s'amusaient de la surprise des nouveaux initiés , & le charlatan rit de la bonhomie de tous ses auditeurs crédules , qui paient si cher & traitent si gravement de frivoles hochets.

Un autre inconvénient des cours , c'est qu'on ne peut y faire d'objection pour s'éclairer ; & cependant , si vous laissez passer un point sans l'éclaircir , comme il s'enchaîne à d'autres , le nuage de doutes s'étend , la chaîne des idées est rompue , & vous perdez tout le fruit du cours.

Ne foyez donc point étonné de trouver tant de gens qui toute leur vie ont suivi des cours , & qui toute leur vie ont été des ignorans. Peut-il en être autrement ? Les hommes avancés dans la science n'apprendroient rien aux cours ; qu'y

peuvent donc apprendre ceux qui n'en favent pas les élémens ?

Est-ce l'art de faire des expériences ? Vous en êtes seulement spectateur. Et c'est en répétant souvent vous-même les manipulations , que vous devenez praticien. Mais vous n'avez pas assez de fortune pour les répéter. Eh ! qui vous dit d'étudier une science qui exige de la fortune ?

Y apprendra-t-on la théorie ? Mais le maître ne donne que sa doctrine ; mais il défigure celle de ses rivaux ; mais l'élève n'a jamais sur l'une & sur l'autre , parce qu'il n'observe pas lui-même , que des idées incomplètes, fausses, obscures.

Ne peut-on pas, dira-t-on, comparer ensuite , quand on est dans la solitude ? Comparer ? En a-t-on le talent, la force, le tems, les moyens ? Il ne faut cultiver qu'une seule science , & la cultiver toute sa vie, quand on veut faire toutes les comparaisons qui peuvent conduire à des résultats vrais.

Et d'ailleurs, quand vous comparez, êtes-vous bien sûr de n'être pas prévenu ? Car on est toujours disposé à suivre l'avis de celui qu'on entend journellement, qu'on paie, qui vous fait amitié. Et c'est encore ici un tour adroit de l'amour-propre. Le suffrage donné à la doctrine confirme

le choix du maître qu'on a fait , & l'on écoute son amour - propre , quand on croit n'écouter que la vérité.

Qu'est donc un cours public ? Un spectacle où le démonstrateur cherche à gagner de l'argent , de la réputation , un fauteuil académique ; où les hommes cherchent à attraper de la science en courant , & les femmes à se donner un air de savantes.

Lecteurs, ne proscrivez pas cependant entièrement les cours; les poisons même peuvent être utiles, un cours peut donc le devenir.

S E C T I O N V I I.

Que l'institution & la multiplicité des académies nuisent à la recherche de la vérité.

J'ATTESTE le ciel qu'en écrivant ce chapitre, c'est avec l'esprit le plus désintéressé , avec la plus grande impartialité. Je connois des académiciens célèbres, je les respecte; ils ont éclairé les sciences, & leurs succès m'ont fait souvent regretter qu'ils fussent académiciens. Sans doute, si la fortune perfide ne les eût pas couronnés si-tôt, l'amour de la gloire les eût portés plus loin.

Ce n'est point par des plaisanteries que je prétends prouver ici les inconvéniens des académies. Je laisse cette misérable ressource à ces

esprits médiocres qui croient se venger des cruautés de leur belle , en publiant sa chronique scandaleuse. Je laisse aussi de côté l'arme puérile des personnalités ; je ne vois que les siècles , que l'espèce humaine en masse ; les années & l'individu échappent dans le lointain du tableau.

Le premier qui , pour perfectionner les sciences , imagina de rassembler ceux qui les cultivoient , connoissoit peu la nature humaine & l'esprit scientifique. Il ne savoit pas que le premier degré de la corruption a été , non pas tout-à-fait l'établissement des sociétés , mais le rapprochement des hommes dans les villes. Il ne savoit pas que , plus les hommes sont réunis en grandes masses , plus ils se corrompent , & que ce vice inhérent aux grandes sociétés , se retrouve aussi dans les particulières. S'il avoit jeté le plus léger coup-d'œil sur cette foule de corps séparés que chaque état renferme dans son sein , il les auroit vus tous agités par le même esprit d'intrigue , de bassesse , de cabale ; il auroit vu par-tout l'homme utile , l'homme supérieur , écrasé par la foule des êtres inutiles & médiocres. Il en eût conclu que réunir des savans entr'eux , c'étoit nuire à la science , c'étoit vouloir diminuer la force du rayon principal , pour augmenter un peu celle d'une foule de petits rayons stériles , éparpillés ; c'étoit

vouloir obtenir plus de rayons , sans obtenir plus de lumieres , plus de chaleur .

Les anciens n'imaginèrent jamais de corps aussi bizarres que nos académies. On ne vit point dans Athenes ou dans Rome des philosophes par brevet. Pour entrer dans l'école de Chrissippe ou dans celle d'Epicure, il ne falloit point être ballotté, il ne falloit point mendier des suffrages. Avoit-on du mérite ? on devenoit l'ami du grand homme. L'obscurité cachoit les talens médiocres. En un mot, un philosophe avoit une école & des partisans, parce qu'il est dans la nature du génie d'avoir des admirateurs & pas d'égaux. Les modernes ont introduit dans l'empire des sciences une espece d'aristocratie élective, qui suppose que chaque siecle produit une certaine quantité d'esprits parfaitement égaux, qui suppose encore que ces électeurs sont constamment guidés par l'esprit de justice & de vérité : double absurdité que l'histoire littéraire a démontrée.

L'empire des sciences ne doit connoître ni despotes, ni aristocrates, ni électeurs. Il offre l'image d'une république parfaite. Là, le mérite le plus utile est le seul titre pour y être honoré. Admettre un despote, ou des aristocrates, ou des électeurs, qui par brevet mettent le sceau aux productions du génie, c'est violer la nature des

choses , la liberté de l'esprit humain ; c'est attenter à l'opinion publique , qui seule a le droit de couronner le génie ; c'est introduire un despotisme révoltant , faire de chaque électeur un tyran , & de tous les autres savans des esclaves ; c'est , en altérant la noblesse des esprits , retarder la perfection des sciences & nuire à la recherche de la vérité.

Il existe peu d'hommes destinés à découvrir des vérités , s'il est vrai que , pour y parvenir , il faille réunir toutes les qualités que je détaillerai plus loin. Otez dans les capitales quatre ou cinq de ces êtres supérieurs , faits pour illustrer leur siècle & l'humanité : le reste des gens de lettres & des savans ne fera jamais que répéter ce qui a été dit , parcourir les sentiers battus par les premiers , propager même les erreurs , & tomber seulement où le grand homme est tombé ; ce sont des échos qui répètent tout jusqu'aux difformances.

Cette multitude d'esprits imitateurs est le produit nécessaire des circonstances où se trouvent certains états modernes. La végétation y est devenue l'état naturel des esprits. Penser d'après soi-même est presque un état surnaturel. On y voit , comme un phénomène , le philosophe qui ne se laisse point entraîner par le cours universel de l'opinion publique.

Or, en réunissant ces êtres supérieurs aux savans médiocres, que doit-il arriver ? Non pas que le champ des connoissances humaines soit mieux cultivé ; le génie plane dans les airs, tandis que son voisin stupide rase la terre ; l'un parle, & il n'est pas entendu ; l'autre balbutie, & il excite le mépris & le rire. Celui-ci commence par haïr, finit par persécuter ; l'homme de génie, sûr de sa supériorité, jette à peine un regard sur ces viles manœuvres, laisse tomber sa plume, & se renferme dans sa gloire. Le champ de bataille reste donc au misérable vainqueur : il crie partout victoire ; & le public accoutumé à n'entendre que ses cris, applaudit & se félicite dans son choix, dans ses goûts, se croit déjà porté au faite de la perfection.

Il est donc faux qu'une académie soit une assemblée de pairs, comme on l'a dit. Les grands hommes y sont rares, & les esprits médiocres y sont communs. Comment existeroit-il de l'égalité entr'eux ? La foule de ces derniers suit toujours l'impulsion que donnent les génies prépondérans à leur siècle. Dans un siècle elle est l'esclave de Descartes, dans le suivant elle l'est de Newton ; ainsi dans tous les tems c'est une assemblée d'esclaves.

Imaginez un autre assemblage. Puisqu'il est si

difficile de réunir des savans universels , & surtout de vrais philosophes , n'admettez que des esprits médiocres & secondaires , & bornez leur carrière. L'académie est plus nombreuse ; mais je n'y vois qu'un dépôt de préjugés & d'erreurs , soigneusement conservé , entretenu , augmenté par une foule d'aveugles.

Ce que j'avance ici , l'expérience le prouve. Parcourez les capitales , fréquentez les académies , assistez aux assemblées de parade , aux comités particuliers ; suivez leurs membres dans leurs cabinets , aux concerts , dans tous les endroits publics ; ne vous laissez point éblouir par les beaux discours d'apparat , les éloges prononcés par des femmes , & répétés par mille échos ignorans ; jugez-les d'après eux-mêmes : vous verrez des charlatans adroits , qui savent en imposer au public par un vernis brillant , après s'en être imposé à eux-mêmes ; vous les verrez courir après la gloire , la fortune. Mais l'homme simple , qui cherche de bonne-foi & sans faste la vérité , où est-il ?

Dans les provinces , la rareté des bons esprits est encore plus frappante. Les capitales fournissent au moins des savans chargés d'un ample magasin de faits , instruits de toutes les opinions d'autrui ; mais dans les provinces on n'a pas même cette espece de savoir.

Une ville paroît nombreuse, les beaux-espri-
ont quelquefois assisté au spectacle dans la ca-
pitale, ont bâillé aux académies; & revenus chez
eux, ils se font dit : *& nous aussi nous sommes
peintres*. Et l'on a aussi-tôt érigé une académie. . .
Puis, pour la remplir, on a, suivant l'usage, choisi
les citoyens les plus distingués par leur rang,
leur fortune, leur crédit. . . Il est telle de ces
académies, où Rousseau eût été éconduit, lorf-
qu'un grand seigneur ignorant y est célébré,
chanonné par les muses provinciales.

En un mot, les hommes d'un vrai mérite sont
rares dans les académies des capitales, ils le sont
bien plus dans celles des provinces.

Et cependant, comme si la nature créoit à l'envi
des génies par-tout, il n'est pas de bourgade qui
n'ait son académie; il n'en est aucune qui n'em-
brasse toutes les sciences, qui n'espère porter le
flambeau dans toutes à l'aide des demi-savans
qu'elle rassemble dans chaque genre.

Comment n'a-t-on pas réfléchi qu'une assem-
blée de gens qui ne s'entendent pas, étoit un des
plus grands obstacles à la perfection des sciences?
Chacun y parle une langue que son voisin n'en-
tend pas. Peuvent-ils donc s'apprécier, se juger?
Le chymiste jugera-t-il le physicien? celui-ci le
géometre? Le mécanicien jugera-t-il l'astro-

nome ? Ils sont donc forcés de s'estimer sur parole. L'encens qu'on donne est le prix de celui qu'on reçoit. C'est bien pis s'ils s'entendent ; ils se méprisent fourdement , en se caressant publiquement.

Un des grands inconvéniens de la multiplicité des académies de province est de rendre infiniment difficiles la destruction des erreurs reçues & la propagation des vérités nouvelles ; & voici pourquoi.

Elles se regardent comme les filles des académies de la capitale ; l'œil fixé sur ces dernières , on consulte là ce qu'on doit croire , ce qu'on doit dire. On a un respect servile pour l'oracle de la capitale. A-t-il proscrit un innovateur ? L'anathème est répété par-tout : bien ou mal jugé , l'arrêt est irrévocable , la grande académie a prononcé.

Cette correspondance des académies engendre nécessairement un double inconvénient , despotisme dans la première , esclavage dans les autres ; & ce double vice fait que l'homme à talent proscrit ne peut jamais avoir raison nulle part. Il fait plus , il éteint l'esprit d'innovation ; & c'est un des plus grands reproches qu'on puisse faire aux académies.

L'esprit d'innovation est peut-être le plus beau

don que la nature ait fait aux hommes. Sans lui ; l'espèce humaine croupiroit dans sa misère comme dans ses préjugés, & ne s'élanceroit jamais au-delà de ce qui est. Sans lui, l'homme de tous les pays ressembleroit à ce stupide Chinois qui borne le monde aux limites de son pays, qui mesure exactement son esprit sur celui de ses pères, qui croiroit manquer au respect filial en faisant un pas de plus ; & l'innovateur croiroit manquer à lui-même, à son siècle, s'il ne le devançoit de mille pas.

Considérez cet homme fait pour jouer un rôle ! Comme il s'agite ! comme il se tourmente ! Gêné, martyrisé par les liens qui l'entourent, il brûle de les rompre ; dévoré par le desir de fixer l'attention sur lui, il imagine, il pratique cent moyens ; observant tout, méditant tout, il cherche à sortir de la foule ; il fait qu'il ne peut s'élever au-dessus, qu'en découvrant des vérités, ou en détruisant quelqu'erreur considérable. Le feu de l'innovation l'enflamme, il voit d'un œil inquiet & jaloux les travaux de ses prédécesseurs, il veut les surpasser, laisse le sentier battu pour en frayer un nouveau ; enfin, il est remarqué, il a vaincu. L'enthousiasme gagne de proche en proche, & il est bientôt porté vers le but où il tendoit.

L'esprit d'innovation doit donc être l'esprit du

général isolé, lorsque l'esprit académique est précisément le contraire, & tend toujours à conserver les opinions reçues. La raison en est simple. Les académies se regardent comme les dépositaires infallibles des vérités. En s'établissant, elles adoptent un certain corps de doctrine, elles le prêchent par-tout, & le gardent avec une confiance religieuse, malgré toutes les attaques des incrédules. Si elles changeoient d'opinions, elles donneroient des doutes sur leur infallibilité; elles enseignent donc que leur doctrine est la seule véritable, crient contre l'innovation, l'appellent une hérésie.

Voyez avec quelle lenteur, quelle difficulté, le système de Newton a percé dans la France. Qui donc l'a si long-tems combattu? La première académie, l'académie des sciences. Il y avoit une foule de Newtoniens dans la France, lorsqu'en lisant des mémoires à cette académie, un membre, quoique newtonien secret, protestoit contre le newtonianisme. Il craignoit d'encourir l'anathème des Cartésiens encore nombreux. Cette scène se renouvelle aujourd'hui; & le nom de Newton est devenu, comme celui d'Aristote dans les siècles passés, le signal de la persécution.

Il n'est pas douteux cependant que ce célèbre Anglois n'ait mêlé des erreurs aux vérités qu'il

à enseignées. Il falloit bien qu'il payât un tribut à la fragilité humaine; pouvoit-il tout observer dans une science nouvelle, & tout observer avec une égale attention? Cependant la même académie, adoptant sa doctrine entière avec la fureur qu'elle avoit mise à le persécuter, persécute aujourd'hui ceux qui osent vérifier ses expériences, qui les trouvent fausses, osent attaquer sa théorie! Ces erreurs que le grand homme, s'il existoit encore, auroit le courage de rétracter, une académie les défend par esprit de corps; & par quels moyens!... Je tire le rideau sur les faiblesses de ce corps. Mais que ses cris, que ses déclamations, que sa persécution ne te découragent point; ô toi, que la nature doua du génie de l'observation, & d'une ardeur infatigable pour la recherche de la vérité; toi, qui ne croyant qu'à l'expérience, & point aux noms ni à la prescription, as courageusement renversé l'idole du culte académique, & substitué aux erreurs de Newton sur la lumière un système de faits bien prouvés, bien enchaînés! Si le Sanhedrin scientifique, asservi à sa croyance ancienne, t'a condamné, la postérité ne ratifiera pas son arrêt équivoque, attends tout de sa justice. La vérité peut être combattue par des corps; mais les mémoires éphémères de ces corps, tristement immortels, disparaissent, & la vérité reste.

Je ne cite ici que l'histoire de ce physicien célèbre , M. Marat , à la philosophie & aux recherches duquel je me plais à rendre justice. J'en pourrois citer cent autres ; mais cette histoire me suffit pour conclure que , dans le fait , les académies s'élevent contre les innovations , & que par conséquent leur esprit est contraire à la recherche de la vérité , puisque le goût seul de l'innovation peut y porter l'homme à talens.

Non pas que je prétende soutenir que chaque innovation soit une vérité ; mais sur cent innovations , il y aura une vérité découverte & dix préjugés renversés : n'est-ce pas un gain considérable ?

Restez dans l'apathie académique ; vous avez toujours le même nombre d'erreurs.

Les académies sont des corps de la même nature que les colleges & les universités , & l'histoire de ces derniers est celle des académies. Or , la science , la vraie science n'a point eu de plus mortels ennemis que les gens de college & d'université. Citons encore l'exemple de Descartes. Ce fut un malheureux professeur de college , qui fit faire en Hollande le procès à ce grand homme ; & les académies , si elles avoient du pouvoir , le feroient faire volontiers à tout profane qui ose contredire leur doctrine.

Il est en effet dans l'essence de ces corps ; de décrier d'abord tout ce qui les combat , parce que combattre leur doctrine , c'est attaquer leur infailibilité , c'est diminuer la portion de l'estime que le public leur accorde , c'est en quelque sorte attaquer leur fortune , puisqu'elle dépend de la faveur , & que cette faveur n'est qu'en raison de l'estime publique.

Par une autre suite de ce système destructeur , les académies sont forcées à mépriser toutes les bonnes productions qui ne sortent pas de leur sein. Car croyant , enseignant que tous les talens sont renfermés en eux , il est évident que tout ce qui n'est pas eux est médiocre. Et *nul n'aura d'esprit hors nous & nos amis* , doit être la devise de toutes les académies.

Les auteurs isolés doivent donc s'attendre à la persécution , quand ils combattent les opinions reçues dans les académies ; au mépris & à l'oubli même , quand ils ne les attaquent pas.

Que la persécution soit une partie de l'esprit des corps , c'est ce qu'on ne peut mettre en doute. Foibles , ils sont tolérans ; dominans , ils sont persécuteurs. Telle a été l'histoire des corps dans tous les tems ; & quand vous voyez qu'ils sont tolérans , n'en concluez pas qu'ils sont bons , mais simplement qu'ils sont foibles.

L'impuissance même a sa maniere de persécuter , qui souvent n'est pas moins dangereuse qu'une persécution ouverte & appuyée par l'autorité. Elle décrie sourdement , elle emploie des calomnies secretes , elle perce en caressant. On la croit méprisable ; mais elle parvient à son but par la sécurité que donne son abjection. C'est le misérable infecte qui attaque , ronge & détruit sourdement le plus beau navire.

L'adresse est encore le caractere des corps foibles. Voyez avec quel art ils profitent de toutes les occasions , avec quelle politique ils sont tantôt rampans , tantôt fiers , tantôt caressent le mérite , tantôt le rejettent ; avec quelle politique ils savent étouffer les débats qui pourroient être pernicieux à leur existence. Le schisme est-il au dedans ? on l'étouffe soigneusement ; l'attaque vient-elle du dehors ? on la laisse tomber. On craindroit de fixer trop l'attention publique sur un combat toujours inégal , toujours défavantageux aux corps. Voyez si jamais les académies ont répondu aux écrivains qui les ont attaquées. Rarement à la vérité ils avoient des hommes de force égale à opposer à leurs adversaires ; mais ils craignoient sur-tout de paroître dans l'arene , & d'y attirer l'attention publique.

Ils savent que l'attention publique donne de
l'éclat

l'éclat à ces discussions , & que la vérité ne s'éleve jamais que du sein des contrariétés. L'esprit académique est donc , encore une fois , opposé à l'esprit de recherche de la vérité.

Leurs partisans me répondront que les académies prêtent un appui sur un mérite qui , seul , inconnu , auroit languï.

D'abord , ce fait n'est pas toujours vrai ; puis , c'est tant pis si les académies protègent le mérite. Donner un appui au talent , au génie , c'est lui ôter ses forces , c'est le provoquer à la paresse. Cette opinion paroît paradoxale , & ne l'est pas. La force du génie n'est qu'en raison de la résistance qu'il éprouve : ôtez cette résistance , ou triplez ses forces par une addition de forces étrangères , il est perdu : il ne voit plus rien digne de lui , plus d'obstacles à vaincre ; son orgueil est satisfait : plus d'efforts , plus de travaux ; le génie s'endort dans un repos indigne. Ainsi les académies , en prêtant un appui perfide à l'écrivain , ôtent à son ame son ressort : seule , elle auroit fait des prodiges ; protégée , elle ne produira rien que de foible.

Parcourez l'histoire des progrès de l'esprit humain , & vous en ferez convaincu. Ses chefs-d'œuvres sont dus à des hommes isolés , souvent persécutés. Voyez Pascal , Nicole , Arnaud , Des-

cartes, Bayle, &c. Quels ouvrages la persécution a fait éclore dans leurs mains ! Faites-én des académiciens ; ils se reposeront dans leur fauteuil, ou n'écriront qu'en tremblant, de foibles vérités : ils craindront. Et voilà pourquoi les académies, dit Voltaire, n'ont jamais dit que de petites vérités, & ne les ont jamais dites qu'à demi. Les favans indépendans, solitaires, sont les seuls qui aient osé la dire ouvertement.

L'indépendance & le besoin de la gloire, voilà deux puissans moteurs dans l'homme de génie. L'académicien est esclave, & l'aiguillon de la gloire ne le pique pas. Est-il étonnant qu'il ne produise rien ?

Montrez-moi dans les académies des hommes qui, comme Boulanger & Court de Gebelin, aient défriché avec un courage infatigable le champ aride de l'antiquité ; montrez-moi des dialecticiens comme Bayle, des écrivains philosophes comme Helvetius, éloquens, enchanteurs, vertueux comme Rousseau ; montrez-moi un historien qui, comme Raynal, sacrifie son repos, son bonheur, pour plaider dans l'histoire la cause de l'humanité. Non, non, une pension, un titre d'académicien ne donnent point l'énergie, le feu que demandent de pareilles découvertes, de pareils ouvrages ; ils éteignent au contraire le feu qui existe.

L'académicien, en un mot, n'a point d'intérêt à découvrir des vérités; il se croit au comble de la gloire, il ne peut que descendre; & voilà ce que l'empêche de chercher à monter.

Le génie isolé, s'il écrit pour la gloire, ne la voit que dans une suite de travaux propres à fixer sur lui l'estime publique: il n'est donc point de relâche dans ses efforts. Écrit-il pour la seule utilité publique? sa constance est encore plus infatigable: le tombeau seul est le terme de ses travaux.

Aussi, tandis que les écrivains isolés ont laissé des ouvrages utiles & immortels, qu'ont produit jusqu'à présent les travaux multipliés de ces académies si multipliées? Des mémoires, ce qui est un grand mal; elles les publient, c'est un second mal: leur abondance funeste est une des causes des erreurs & de l'ignorance, une des causes qui serviront à ramener les ténèbres dans l'Europe. Les académies ont peut-être enfanté six mille volumes, qui, à douze mémoires par volume, font soixante & douze mille mémoires, sans compter ceux qui sont ensevelis dans les archives académiques. S'il falloit consulter tout ce fatras pour s'éclairer, ne vaudroit-il pas mieux rester dans l'obscurité? La vie s'épuiserait à en parcourir quelques-uns. Que faire donc? Les mettre soigneusement de côté, & ne pas y regarder.

On dit que ces mémoires sont des matériaux amassés seulement pour bâtir le temple de la vérité. Et quand le bâtira-t-on ? Il est telle académie qui rêve & compile depuis cent ans : quand finira-t-elle ses rêves & ses compilations, & à quoi serviront-ils ? Je doute qu'on en puisse tirer parti. Ces grands travaux n'offrent que des millions de petits faits qui se contredisent. L'académicien d'aujourd'hui rit secrètement des sottises échappées à ses prédécesseurs, & pour l'honneur du corps, les cache. L'académicien du lendemain jouera le même rôle, & ainsi de siècle en siècle.

Si l'on ne peut citer un livre utile produit par une académie, on ne peut pas citer même une seule machine utile qu'elles aient inventée. Elles ne sont pas, dit-on, faites pour inventer, mais pour juger. Eh, jugez moins, inventez plus ; l'humanité n'en fera que mieux servie. Un bon machiniste est cent fois plus utile que cent académiciens juges. Et qu'importe le jugement de quelques hommes en matière de faits, de systèmes, de machines ? C'est au public seul à juger : il adopte, si la chose est utile ; il l'oublie, si elle ne l'est pas.

Je vois que, si les académies étoient utiles, il faudroit réunir les inventeurs de machines en académie, & mettre les juges de côté : mais

ici , comme presque par-tout , les génies travaillent , & les hommes médiocres recueillent.

On dit encore que les académies sont destinées à régler l'opinion publique : ce seroit un grand mal , si le fait étoit vrai ; mais il ne l'est pas. C'est le public au contraire qui dirige l'opinion académique & sur les systèmes & sur les hommes ; c'est lui qui présente aux académies les hommes qu'elles doivent accueillir. C'est l'opinion publique qui , jugeant sans intérêt les nouveaux systèmes , les met , après un long examen , à leur place , & force les académies guidées , comme tous les corps , par une foule de petits intérêts , à admettre les innovations.

Enfin , pour justifier l'existence des académies , on citera le prix qu'elles proposent tous les ans sur des sujets intéressans , & ces prix sont encore un grand mal ; car les nombreux mémoires que la fureur de la gloire fait éclore dans une foule de cerveaux étroits , ne servent qu'à retarder les progrès des sciences.

(1) Dans les unes , on couronne un éloge ; &

(1) Dans les préceptes d'Epicure on trouve celui-ci , qui prouve que les éloges sont de tout tems :
Le sage écrira des livres pour revivre après sa mort ;
mais il ne composera point de panégyrique.

à quoi sert un éloge ? Dans d'autres , c'est une idylle ou une ode ; & depuis l'institution des académies littéraires , depuis qu'elles couronnent des piéces de poésie , en est-il une seule qui soit restée , qui ait immortalisé son auteur ? Ont-elles créé un seul poète ? Le poète couronné n'est-il pas presque toujours un versificateur obscur & détestable ? Ailleurs , c'est une dissertation philosophique , politique ou morale ; matières qu'il est dangereux pour l'auteur de traiter ouvertement , & pour la vérité de traiter à demi. Enfin , ailleurs la physique est l'objet des travaux des aspirans au lauréat académique : & quelles vérités doit-on à ce genre de combat ? C'est une académie qui a couronné la plaisante invention des para-volcans.

La multiplicité des académies , la multitude des prix qu'elles proposent ne créent point les génies & ne font naître qu'une foule de littérateurs médiocres , insectes rampans , qui nuisent à la fertilité en paroissant y concourir.

Si l'on veut découvrir des vérités , il faut borner le nombre des savans : admettre indifféremment tous ceux qui se présentent , c'est vouloir tomber dans la confusion parmi les êtres pensans ; les trois quarts sont appelés à écouter & se taire. Il ne devrait être permis d'écrire qu'aux individus distingués par des talens marqués , & ceux-là ne

concourent point ou concourent rarement aux prix académiques.

Puisqu'il est démontré que les académies, par la manière dont elles sont composées, par leur esprit, leur constitution, leurs faveurs même, offrent des obstacles si prodigieux à la découverte de la vérité, le philosophe qui la recherche doit-il jamais aspirer à y entrer ?

Quel est le vrai but des êtres ordinaires, qui brûlent d'être admis dans ce sanctuaire ? Ils savent que le public accorde sans examen son estime au possesseur heureux de ce titre ; ils le mendient pour être plus honorés, pour être traités en savans ; Or, le philosophe qui se livre à la recherche de la vérité, doit, comme nous le prouverons, être au-dessus de l'opinion publique, au-dessus de tous les titres. Il doit se borner à son estime, au plaisir d'être utile : il n'est pas savant pour le paroître, mais pour être utile ; & puisque le brevet académique, loin d'être un moyen de découvrir des vérités, offre au contraire mille obstacles, loin de rechercher ce titre, il le fuira, le rejettera.

Il fait d'ailleurs que, quoique les académies renferment des gens de mérite, quoique le talent y soit quelquefois admis pour lui-même ; cependant le mérite le plus grand y perce souvent par

une basse adulation , par l'intrigue ; il fait que ces corps sont divisés par des partis , qu'il faut en adopter un : il connoît l'esprit de corps , il le connoît entièrement opposé à l'esprit philosophique ; & pourroit-il alors rechercher un titre aussi funeste ?

Ira-t-il mendier des voix pour recevoir des fers , pour perdre son heureuse indépendance ? Consentira-t-il à adopter aveuglément la doctrine reçue , à lui sacrifier même la vérité ? Consentira-t-il à révéler mille préjugés , à se laisser enchaîner par mille liens ? Prêtera-t-il les mains aux persécutions exercées contre le génie isolé ? S'abaîssera-t-il jusqu'à faire sa cour aux grands , car les académies en sont remplies ? Donnera-t-il le matin , comme ses confrères , lestement audience aux pauvres auteurs ? Le soir , circulera-t-il dans les rues , les cercles , les concerts ? Copiera-t-il cette morgue , ce pédantisme , cet orgueil affecté à tous les corps , qui force chaque membre à s'estimer infiniment lui-même & à mépriser tout ce qui n'est pas revêtu du titre brillant d'académicien ? Intrigue pour entrer dans les académies , cabale pour y être quelque chose , adulation pour parvenir , charlatanisme pour tromper le public , fanatisme pour la constitution académique , vices qu'on acquiert infailliblement en y restant : que

de motifs pour en éloigner à jamais le philosophe ! Ose donc être seul , ô toi qui veux être philosophe ! Seul , tu seras vrai ; seul , tu seras sans préjugés ; seul , tu seras meilleur ; & s'il te faut l'exemple de quelques grands hommes pour te convaincre , jette les yeux sur Bayle , sur Descartes. Descartes n'appartint qu'à lui dans l'univers , Bayle ne voulut appartenir à aucune académie. Le titre d'académicien est une espece de lisiere qu'on donne aux enfans dans les sciences : l'homme fort n'en a pas besoin. *Sanabimur , si separemur à cœtu.* Maxime vraie dans les sciences comme dans la morale , & qui doit être celle de tous les sages.

J'aurois pu rassembler d'autres motifs de proscription contre ces établissemens littéraires: Je n'ai pas dit tout ce que je pense ; mais j'en ai dit assez pour prouver ce que j'avois avancé. Je terminerai par une remarque importante , que m'offre l'histoire sur les académies des différens pays.

Je vois qu'à l'exception d'une ou de deux sociétés , il n'y a point d'académie en Angleterre , lorsqu'elles fourmillent dans les monarchies , & même dans les états livrés à la superstition & à l'ignorance. Cependant , quelle contrée a produit plus de grands hommes dans tous les genres ?

Dans quelle contrée a-t-on découvert plus de vérités ? Où les a-t-on publiées plus courageusement , adoptées plus promptement ? C'est qu'il n'y avoit point d'académies , point de ces corps nuisibles , ennemis des innovations , qui prescrivent la route au génie , qui le tyrannisent lorsqu'il veut franchir les bornes , qui traitent toutes les vérités nouvelles d'hérésies , & les condamnent dans leurs autodafés académiques.

En Angleterre , l'amour de la liberté , les lumières qu'on a sur la politique , doivent faire exclure ces associations & les faire mépriser. L'homme de lettres qui ne veut reconnoître en politique que le bien public pour son souverain , son guide , souffrirait-il un maître dans la carrière des sciences ? Lui qui déteste l'adulation lors même qu'elle mène à la fortune , l'aimeroit-il lorsqu'elle peut le conduire à une chimérique réputation ? Iroit-il caresser le potentat littéraire , lorsqu'il refuse & dédaigne les faveurs d'un ministre qui voudroit le corrompre ? Comme homme , comme citoyen , il sent la dignité de son être , de son titre ; comme savant & philosophe , il la sent doublement , & il rougiroit de profiter sa noblesse pour entrer dans un corps , comme pour obtenir les faveurs de l'homme puissant.

On croit généralement que les académies ont

été multipliées dans d'autres gouvernemens, uniquement pour étendre les lumieres ; & moi je suis tenté de croire le contraire. Le ministre adroit, qui le premier examina l'effet de ces institutions, vit qu'en permettant la culture des sciences, on absorberoit l'attention de la masse générale, dont l'activité a besoin d'être alimentée ; qu'alors le gouvernement participeroit de la tranquillité des esprits, & seroit moins contrarié dans ses mouvemens : il vit que par l'espoir de médailles, d'un fauteuil, de récompenses, on enchaîneroit aisément l'écrivain dont la plume pourroit révéler des vérités cachées : il vit que l'administration auroit toujours sous sa main, à ses ordres, une certaine quantité d'écrivains ; que par eux il répandroit les principes convenables à ses vues ; que par eux il maîtriseroit l'opinion publique : il vit en un mot un nouveau ressort de son despotisme dans l'institution des académies. Lecteurs, vous prendrez ces idées pour des visions ; mais avant de prononcer, songez que Richelieu, le despotique Richelieu fut le fondateur de la première académie en France : songez que le premier acte de cette académie fut une basse persécution d'un grand homme qui déplaisoit au fondateur. On a cru que ce ministre poète ne tendoit, dans cette institution, qu'au despotisme littéraire : ses vues portoient

plus loin , & elles étoient bien fondées. Il vouloit affermir l'opinion publique comme il avoit affermi les grands. L'événement a justifié le ministre. Comparez , pour en être convaincu , l'esprit du dix-huitieme siecle avec celui des précédens : cette mere académie en a enfanté cent autres ; & dans tous les coins de la France , la tranquillité ou plutôt l'apathie a régné ; mais c'est aux dépens des lumieres réelles , de la vérité , du patriotisme. La fureur du bel - esprit s'est répandue par-tout ; & le bon esprit , l'esprit philosophique est devenu plus rare , parce qu'il est ennemi de l'esprit académique.

Voilà pourquoi , malgré les milliers d'académies dont regorge l'Italie , on y trouve si peu de bons écrivains , on y découvre si peu de vérités : avec de l'argent , on devient membre de tous les tripots littéraires ; mais le brevet ne rend le membre ni plus savant ni meilleur.

Je dirai donc aux Italiens : tant que vous voudrez croupir dans l'ignorance , dans la superstition , dans la bassesse , ayez des académies ; c'est le simulacre de la science. La vraie science seroit-elle faite pour des esclaves ? Je dirai aux Anglois : voulez-vous continuer de marcher à grands pas vers la perfection des sciences ? n'ayez point de corps littéraire , & vous aurez des génies.



MÉDITATION VI.

*Quelles qualités doit avoir celui qui se dévoue à
la recherche de la vérité.*

SECTION PREMIÈRE.

Quelles doivent être ses qualités physiques.

UN philosophe célèbre a nié l'influence de l'organisation sur les idées, sur l'esprit, sur le génie; il attribuoit à l'éducation les phénomènes variés qu'offre l'homme moral. C'étoit une double erreur. On a sans doute abusé de ce mot *organisation*, pour expliquer mille phénomènes inexplicables de la nature; mais faut-il rejeter cette clef, parce qu'elle n'ouvre qu'un petit nombre de mystères?

Le système d'Helvetius pouvoit se détruire par lui-même; car il prouvoit très-bien d'un autre côté, que l'esprit n'étoit qu'un assemblage d'idées, que toutes nos idées ne venoient que par les sens.

Donc plus un individu réunira de sens, plus il aura de sensations, plus il aura d'idées.

Plus ses sens seront délicats & fins, plus ses

cartes, Bayle, &c. Quels ouvrages la persécution a fait éclore dans leurs mains ! Faites-~~en~~ des académiciens ; ils se reposeront dans leur fauteuil, ou n'écriront qu'en tremblant, de faibles vérités : ils craindront. Et voilà pourquoi les académies, dit Voltaire, n'ont jamais dit que de petites vérités, & ne les ont jamais dites qu'à demi. Les savans indépendans, solitaires, sont les seuls qui aient osé la dire ouvertement.

L'indépendance & le besoin de la gloire, voilà deux puissans moteurs dans l'homme de génie. L'académicien est esclave, & l'aiguillon de la gloire ne le pique pas. Est-il étonnant qu'il ne produise rien ?

Montrez-moi dans les académies des hommes qui, comme Boulanger & Court de Gebelin, aient défriché avec un courage infatigable le champ aride de l'antiquité ; montrez-moi des dialecticiens comme Bayle, des écrivains philosophes comme Helvetius, éloquens, enchanteurs, vertueux comme Rousseau ; montrez-moi un historien qui, comme Raynal, sacrifie son repos, son bonheur, pour plaider dans l'histoire la cause de l'humanité. Non, non, une pension, un titre d'académicien ne donnent point l'énergie, le feu que demandent de pareilles découvertes, de pareils ouvrages ; ils éteignent au contraire le feu qui existe.

L'académicien, en un mot, n'a point d'intérêt à découvrir des vérités ; il se croit au comble de la gloire ; il ne peut que descendre ; & voilà ce qui l'empêche de chercher à monter.

Le génie isolé, s'il écrit pour la gloire, ne la voit que dans une suite de travaux propres à fixer sur lui l'estime publique : il n'est donc point de relâche dans ses efforts. Écrit-il pour la seule utilité publique ? sa constance est encore plus infatigable : le tombeau seul est le terme de ses travaux.

Aussi, tandis que les écrivains isolés ont laissé des ouvrages utiles & immortels, qu'ont produit jusqu'à présent les travaux multipliés de ces académies si multipliées ? Des mémoires, ce qui est un grand mal ; elles les publient, c'est un second mal : leur abondance funeste est une des causes des erreurs & de l'ignorance ; une des causes qui serviront à ramener les ténèbres dans l'Europe. Les académies ont peut-être enfanté six mille volumes, qui, à douze mémoires par volume, font soixante & douze mille mémoires, sans compter ceux qui sont ensevelis dans les archives académiques. S'il falloit consulter tout ce fatras pour s'éclairer, ne vaudroit-il pas mieux rester dans l'obscurité ? La vie s'épuiserait à en parcourir quelques-uns. Que faire donc ? Les mettre soigneusement de côté, & ne pas y regarder.

moderne , n'a pas , à la vérité , l'enjouement des personnes sanguines ; mais toutes ses passions sont grandes & fortes : il est très-sensible , très-prompt à s'enflammer , constant , ferme , inexorable. Sa colere est celle d'Achille , sa haine celle de Coriolan ; son amour tient de la manie , son imagination est belle & sublime , son jugement est moins prompt , moins facile que celui de l'homme sanguin ; mais il est plus utile , plus sûr , plus réfléchi ; il a plus de génie que d'esprit ; son génie est vaste , profond , propre à toutes les sciences abstraites ; quelquefois ces qualités précieuses sont altérées par un peu de dureté. Un bilieux est presque toujours entêté , opiniâtre dans ce qu'il veut , ce qu'il pense , ce qu'il juge ; ce caractère qui ne fait pas plier , rend l'homme désagréable à la société ; cet homme à son tour ne l'aime guere.

D'après ces différens traits , qui ne reconnoîtra pas dans le bilieux , ou le tempérament irascible , le caractère propre à découvrir des vérités ? L'imagination vive , exaltée , du mélan-

promptement & fortement dans l'homme bilieux. Son poulx est prompt , élastique , sec & roide : il mange beaucoup , digere vite , & facilement. La constipation est propre à cette complexion , la transpiration ne l'est pas ; le tissu de la peau est trop serré , trop compacte.

colique,

colique n'a que trop souvent agrandi l'empire des erreurs & des folies, & n'a que trop souvent enfanglanté la terre. Le sanguin croit & rejette l'erreur & la vérité avec la même facilité, sans aucun examen. Le flegmatique daigne à peine ouvrir les yeux sur le champ des connoissances humaines, & y voit régner avec indifférence la lumière & les ténèbres.

Ceux qui dans l'histoire des grands hommes aiment à descendre jusqu'aux détails qui paroissent petits aux yeux ordinaires, y trouveront la preuve de ce que j'avance. Les hommes les plus célèbres dans les sciences, avoient presque tous le tempérament bilieux ou irascible. Voltaire, Rousseau, Descartes, Luther, Calvin, Hobbes, Arnaud, Raynal, & ces érudits dont le savoir fut prodigieux, dont les travaux furent énormes, les Scaliger, les Saumaise, les Hardouin, tous les hommes, en un mot, qui ont voulu se distinguer dans leur siècle par des innovations hardies, avoient plus ou moins les caractères du tempérament irascible. Erasme, Melancton, Fontenelle eurent une réputation brillante; c'étoient de beaux esprits. Leur tempérament tranquille les borna à ce point: ils ne firent aucune découverte.

C'est à l'homme bilieux, en un mot, qu'on

N

doit les révolutions les plus éclatantes qu'offre l'histoire , l'agrandissement des connoissances humaines , les miracles les plus grands de l'esprit philosophique luttant contre le despotisme. Epictete se voit casser froidement la jambe par son maître : c'est qu'Epictete à l'intrépidité du stoïcisme joignoit encore l'organisation la plus heureuse. Sa philosophie étoit presque toute entière dans sa nature.

SECTION II.

*De l'éducation de l'homme qui se livre à la
recherche de la vérité.*

LA méthode actuelle de l'éducation n'est propre qu'à former des automates. C'est un fait démontré. Peu d'individus échappent à ses pernicieuses influences. Aussi toutes les têtes paroissent-elles sortir du même moule ; elles sont toutes façonnées pour l'erreur.

L'éducation devoit tendre uniquement à habituer les esprits à l'observation , à la réflexion , & il n'en est pas question dans les écoles : on dit aux élèves ce qu'ont pensé les hommes qui les ont précédés : ils apprennent ces idées de tradition , les gravent dans leur tête sans les examiner , sans les vérifier , & ils appellent science le dépôt accumulé de ces productions.

étrangères. L'ame se façonne à cette dangereuse méthode d'adopter tout sans observation ; & l'homme qui naît avec la faculté de penser par lui-même , ne devient plus qu'une machine par la force de l'éducation.

Où est l'homme qui , libre enfin des entraves meurtrières sous lesquelles on martyrise le cerveau dans les écoles , s'est dit à lui-même : qu'ai-je appris ? que fais-je ? où est l'homme qui appréciant à leur véritable valeur les argumens , les theses , les fatras de préceptes , de rhétorique , de langues , dont on l'a accablé , s'est dit à lui-même : rejetons ce chaos de connoissances vuides ; abjurons ces sciences futiles & de parade ; osons être ignorans ; osons nous créer à nous-mêmes la vraie science , la vraie méthode pour arriver à la science ; osons enfin être nuls un moment ; ce sera peut-être le moyen d'être un jour quelque chose , lorsque tous mes semblables , en s'estimant beaucoup , font condamnés à une nullité perpétuelle ? La nature ne crée pas souvent de tels êtres , dont l'énergie soit assez forte pour secouer le poids énorme des préjugés qui ont surchargé leur cerveau dans l'enfance.

Bacon & Descartes , animés par le seul amour de la vérité , firent ces recherches sur eux-

mêmes : après avoir rejeté toutes les idées d'autrui , ils ne conserverent que celles qu'ils avoient eux-mêmes vérifiées. Voilà le caractère du vrai philosophe , de l'homme de génie.

Le philosophe doit donc se former , s'éduquer lui-même. S'il a besoin de livres , il ne saura jamais marcher. Il doit essayer toutes les idées qu'il a reçues , & ne se croire riche que de celles qu'il aura acquises par sa propre observation , par sa réflexion.

Celui qui n'a pas le courage d'oublier son éducation primitive , & de se donner cette seconde , la seule qui puisse conduire à la vérité , n'est pas digne d'elle , & végétera toujours dans l'erreur.

Voulez - vous connoître l'individu le plus propre à la recherche de la vérité ? Regardez Emile ; remarquez comme son habile gouverneur a développé le germe de son intelligence ; il ne lui a pas dit : de grands hommes ont cru ce système , ont démontré ce système ; vous devez les croire : il ne lui a pas même dit , observez ; mais il a exposé sous ses yeux mille objets , il l'a essayé dans mille circonstances ; il l'a nécessité à observer pour être heureux , pour savoir. Aussi Emile fait , car il a observé ; il fait peu , parce que ses facultés sont bornées ;

mais ce peu est immense relativement à la pauvreté de ces savans qui n'ont que les idées traditionnelles, que les préjugés d'autrui. Qu'il vive, & avec son heureuse méthode d'observer & de réfléchir toujours, il découvrira de grandes choses, il sera utile à l'univers.

On ne le croira pas ; mais le plus grand trait de génie de l'auteur d'Emile, c'est de n'avoir rien appris à son élève, c'est de l'avoir forcé à tout apprendre de lui-même, c'est d'avoir fait naître habilement le besoin qui pique l'esprit & l'excite à des recherches. Dans le cours de l'éducation, nous allons au-devant de ce besoin, nous devons donc étouffer le génie.

O heureux, cent fois heureux, l'homme qui recevrait l'éducation d'Emile ! Que n'ai-je, comme Emile, été abandonné à l'énergie de ma nature ! Que n'ai-je été délivré du dégoût des études primitives ! Que n'ai-je été borné à l'étude de moi-même, de ce qui m'entourait ! J'ai passé dix ans à étudier des absurdités, dix ans à m'en défaire ; voilà vingt ans de perdus pour l'utile & le réel ; & pendant ce tems inutilement écoulé, les ressorts s'usent, les forces s'épuisent ; l'esprit a peut-être peu de préjugés, mais il a acquis peu de vérités. Emile n'a point sucé les uns, & il ne croit qu'aux autres. Emile

est donc l'homme que nous cherchons. Il est l'homme de la vérité.

SECTION III

Quelles vertus doit avoir celui qui se voue à l'étude de la vérité.

COMMENT peindrai-je les vertus du philosophe qui se consacre à la recherche de la vérité ? Sénèque , prête-moi tes pinceaux ; ta touche est mâle , tes portraits sont peut-être désespérans pour l'homme foible & vicieux ; ils sont consolans pour l'ami de la vertu. Ton stoïcien est le roi des hommes , & presque l'égal de la Divinité , & je veux que mon philosophe soit presque un stoïcien,

Je veux qu'à l'ame la plus élevée il joigne le caractère le plus doux ; qu'à la sévérité la plus grande pour lui-même il unisse la plus grande indulgence pour les autres : je veux que toute sa science se borne à désapprendre le mal , sa critique à plaindre le méchant , son étude à chercher le bonheur dans lui même : je veux qu'il n'ait d'autre guide que la nature , d'autre loi que ses loix , d'autre vie que celle qu'elle lui prescrit : je veux qu'il aime tous les hommes , parce que tous sont ses freres ; ses domestiques , parce qu'ils sont ses égaux ; sa femme , parce que , bonne , elle

fait son bonheur ; parce que , méchante , elle fait briller sa vertu ; ses enfans , parce qu'il peut se régénérer en eux , instruire par eux tout l'univers : je veux qu'il ne cherche point le bonheur hors de lui-même , qu'il soit tout en lui : je veux qu'il n'ait d'autre volupté que le mépris des voluptés : je veux que , riche , ses richesses dépendent de lui ; qu'il ne dépende jamais de ses richesses ; que , pauvre , il soit heureux de sa pauvreté : je veux qu'au sein de l'opulence , il éprouve quelquefois le besoin pour se familiariser avec lui ; qu'au faite des honneurs , il en descende pour se *domestiquer* avec l'adversité : je veux qu'invariable dans sa conduite , inébranlable dans ses opinions , il dédaigne la fortune & ne soit blessé par aucun de ses traits : je veux que , calomnié , persécuté , lâchement abandonné de ses amis , arraché à son épouse , à ce qu'il a de plus cher , que , jeté dans le cachot le plus obscur , qu'accablé sous les chaînes , je veux qu'il soit encore calme , tranquille ; & s'il verse des larmes , je veux qu'elles tombent pour cette épouse dont l'ame foible a besoin d'être soutenue , pour cet oppresseur dont l'imbécillité & l'orgueil est autant digne de pitié que de haine : je veux que , transporté dans un affreux désert , qu'il ne se croie pas malheureux , puisqu'il

ne peut être séparé de lui-même. (1) Un savant ordinaire regrettera ses livres , le riche ses trésors , le philosophe rien ; il a tout avec lui , puisqu'il se possède , puisque son ame est son trésor , son livre , son tout enfin. Je veux qu'à son trépas , lorsque la nature lui reprendra ce souffle de vie qu'elle lui a prêté , il puisse se dire qu'il n'a jamais cherché que son bonheur , qu'il n'a étudié que la vérité , que jamais il n'a fait couler des larmes , que jamais il n'eut de remords. Je veux que sa mort honore sa vie , que sa vie le console de sa mort , & que d'un air calme & intrépide il se jette dans le sein de la Divinité dont il s'approche toujours par ses vertus.

Ce portrait pourra paroître une belle chimere ; je plains ceux qui le verront sous cet aspect ; mais le sage doit toujours l'avoir devant les yeux : & comment , s'il n'étoit pas vertueux , pourroit-il peindre la vertu , la persuader , la faire aimer ? Comment fera - t - il détester l'ambition s'il est ambitieux , l'égoïsme s'il est égoïste , la volupté s'il est livré à la débauche ? Non , non , il ne suffit pas d'enseigner pour être cru ; la pratique seule donne droit de l'être. La philosophie n'est point une science de parade ; elle ne consiste point dans

(1) *Qui se habet nil perdidit.* Sénèque.

de vains mots, mais dans les choses. Le charlatan péroré, le philosophe agit; le charlatan parle d'humanité, le philosophe est homme, aime les hommes. Être homme, aimer les hommes, c'est rassembler toutes les vertus, c'est acquérir l'énergie qui fait le grand homme; car, n'en doutons pas, l'amour seul de l'humanité peut enfanter les grandes actions & créer les vrais héros, les vrais philosophes. Sans l'amour de l'humanité, l'héroïsme n'est qu'atrocité, la philosophie n'est que vanité.

Loin d'ici donc le reproche tant de fois hasardé par les détracteurs de cette science respectable, qu'elle affoiblit l'amour de l'humanité, qu'elle étend l'égoïsme! Ignorans ou fanatiques, qui vous liguez contre la science par excellence, contemplez ses martyrs, ouvrez ses livres, méditez ses maximes, & osez encore la calomnier! La philosophie mere de l'égoïsme! Cette science qui apprend à ses disciples l'art difficile de se vaincre eux-mêmes, d'extirper jusqu'à la dernière racine de ces passions que fomentent, qu'échauffent l'égoïsme! Cette science qui, ne se concentrant pas dans les murs poudreux de l'école, & ne se bornant pas à d'arides leçons, fait éclore partout le germe de l'humanité, adoucit l'âpreté des mœurs sauvages, corrige la mollesse des peuples

effeminés ! Cette science qui , dans le sein de l'esclavage , fut se faire respecter ; qui , placée sur le trône , fut faire le bonheur du genre humain ! Prêchoient-ils , pratiquoient-ils donc l'égoïsme , ces empereurs philosophes , les Marc-Aurele , les Adrien , les Trajan ? Nourris des principes du sévère stoïcisme , ils n'eurent d'autre passion que celle de n'en point avoir. Vertueux pour eux-mêmes , ils n'étoient que bienfaiteurs pour les autres , & comme la Divinité , ils faisoient luire le soleil sur la terre , sans avoir besoin de ses rayons. Prêchoient-ils l'égoïsme , ces philosophes courageux qui , dévorés par l'ardente passion d'éclairer le genre humain , portèrent leur main audacieuse sur le temple de l'erreur , affermi par le tems , surent l'ébranler , le détruire , en s'écrasant sous ses ruines ? On cite avec emphase le courage patriotique des Decius , des Horace ? Ces traits de fanatisme national sont-ils comparables à l'effervescence philosophique , produite par l'horreur de l'imposture & l'amour de la vérité ? Il lance ; il précipite un Curtius dans le gouffre des préjugés , pour le fermer à jamais après lui.

Egoïsme , monstre affreux , toi qui , comme Néron , voudrais engloutir dans toi-même tous les êtres ! parle , à ces traits reconnois - tu tes enfans ? Pour être heureux , tu t'isoles ; pour

L'être, un philosophe répand par-tout les lumières ; pour les répandre, il ose braver les prisons, l'ignominie, la mort. Tes autels sont bâtis sur l'*inhumanisme*, si j'ose parler ainsi ; l'amour de l'humanité est la base de la philosophie. Centre de tout, tu voudrais ramener à toi seul tous les points de la circonférence ; & le philosophe se porte, s'étend, se multiplie sur tout. Image de ces êtres dont la nature ne fit qu'ébaucher la forme hideuse, dont les foibles yeux sont condamnés à une nuit éternelle, tu crains d'être trop éclairé par le jour brillant que répand la philosophie ; ton cœur de glace se resserre à l'approche de la tendre humanité ; tes oreilles ne s'ouvrent point pour les gémissemens du malheureux ; séparé du reste des hommes par l'imperfection de tes organes, tu es tout dans toi, rien hors de toi. Est-ce-là le portrait de celui qui a perpétuellement gravés dans son cœur ces mots sublimes de Sénèque ? *Alteri vivas oportet, si vis tibi vivere.*

Je n'ignore pas que parmi le petit nombre de philosophes qui se sont dévoués à la science si dangereuse d'éclairer le public, il s'y est glissé dans tous les tems une foule de charlatans : masquant leur égoïsme sous le voile de la philosophie, ils affichoient ses maximes, & un air

SECTION IV.

De l'espece d'esprit propre à la recherche de la vérité, & que le philosophe doit avoir.

ON entend par esprit, ou l'assemblage d'un certain nombre d'idées, ou la faculté d'en acquérir.

Dans le premier sens, le philosophe ne doit avoir que des idées vraies : dans le second, il doit avoir la faculté de n'acquérir que des idées vraies.

L'esprit a reçu bien des noms & des distinctions : on a distingué le génie, l'imagination, le sentiment, l'esprit fin, l'esprit fort, l'esprit entendu, l'esprit pénétrant, l'esprit juste, le bon sens, le bel esprit, &c. Helvetius a, dans un ouvrage immortel, approfondi toutes ces distinctions ; & d'après ses principes, que la vérité confirme presque toujours, il est aisé de déterminer quelle espece d'esprit est propre à la recherche de la vérité, dans quelle proportion l'esprit philosophique doit être composé de génie, d'imagination & d'esprit.

Si le génie n'est que l'art de faire de grandes découvertes, si les découvertes ne sont que des combinaisons nouvelles, des rapports nouveaux aperçus entre certains objets ; si l'on obtient le titre d'homme de génie alors que les idées

résultant de ce rapport forment un grand ensemble , sont fécondes en vérités & intéressantes pour l'humanité ; il est évident que pour découvrir des vérités nouvelles , il faudra avoir du génie. Ainsi , pour être Montagne en morale , Montesquieu en législation , Newton en physique , il faut avoir cette qualité précieuse : mais si le philosophe se borne à analyser les découvertes de ces grands hommes , il lui faut plus d'esprit que de génie , plus de raison que d'esprit.

L'imagination prête des couleurs aux objets existans , & l'existence aux objets inconnus. L'imagination est donc un présent dangereux pour le philosophe , soit que par la synthèse il cherche à composer un nouvel ordre de choses , soit que par l'analyse il les réduise à leurs vrais élémens. L'imagination crée des anneaux imaginaires dans la chaîne d'un système. Quand on l'examine au microscope , elle donne au verre un faux ton de lumière ; & dans les deux cas , son produit est toujours une erreur : c'est souvent une erreur brillante ; son éclat console le vulgaire & le trompe souvent : mais le philosophe doit le rejeter. Les gens d'une imagination vive ne sont guere propres à la recherche de la vérité : quand ils parlent ou écrivent , ce sont des éclairs perpétuels ; mais rien de solide ; la méditation les tue ,

ils observent superficiellement , parcourent avec la plus grande rapidité les objets les plus éloignés , & n'en approfondissent aucun.

Si donc la philosophie n'a pas d'imagination , il ne doit pas l'envier. S'il en a , il doit la borner à revêtir d'images sensibles les idées abstraites & les principes des sciences , pour ajouter par ce moyen plus de clarté , plus d'agrément aux vérités. Souvent encore , combien ce talent est dangereux ! Combien d'erreurs un vernis brillant a su masquer & perpétuer ! Qui perdit Descartes dans la recherche de la vérité ? Une imagination excessive. Pourquoi Newton fut-il plus heureux ? C'est qu'il en avoit moins , c'est qu'il la maîtrisoit par le calcul. Pourquoi ne cite-t-on Mallebranche qu'à propos d'écarts métaphysiques ? Pourquoi Locke étincele-t-il de vérités dans le même genre ? C'est que Mallebranche suivit trop son imagination. Locke la mit de côté ; il eut peut-être tort de l'abandonner entièrement. Sans doute il eût été plus intéressant , plus utile , si l'imagination eût broyé quelquefois ses couleurs : mais il desseinait la vérité & craignoit de la peindre.

Si l'homme avoit épuisé toutes les combinaisons possibles dans la connoissance des choses , on n'auroit plus besoin de ce qu'on appelle esprit ;
le

le philosophe ne feroit que favant , & la science compoferoit l'esprit. Nous sommes loin de toucher ce terme ; le philosophe qui s'occupe de la recherche de la vérité doit donc avoir de l'esprit , puisqu'il n'est qu'un assemblage d'idées nouvelles.

Mais quel esprit doit-il avoir ? car on en distingue plusieurs especes. Toutes peuvent lui être utiles , il doit les réunir toutes , s'il est possible.

Avec l'esprit fin , il découvrira les rapports qui échappent aux yeux du vulgaire.

Avec l'esprit fort , il aura de grandes idées ; il peindra fortement , il frappera fortement , il saisira par sa précision comme Epictete , il convaincra comme Sénèque , il persuadera comme Rousseau.

Avec un esprit de lumière & d'étendue , il portera rapidement sa vue sur une infinité d'objets.

Avec un esprit pénétrant , il percera son objet , le creusera opiniâtrément.

Avec un esprit profond , il en épuisera tous les détails ; avec un esprit savant , il connoîtra toutes les vérités découvertes , car la science n'est qu'une collection de vérités ; avec un esprit juste , il ne tirera que des conséquences vraies des principes reçus.

D'après ces aperçus , il est aisé de compter la sorte d'esprit nécessaire au philosophe qui cherche la vérité. S'il élève un système , il doit avoir du génie , l'esprit fort , l'esprit de lumière & d'étendue. S'il se borne à vérifier les découvertes des autres , il a besoin d'un esprit juste , pénétrant , profond , & même fin & savant.

Dans tous les cas le philosophe doit avoir l'esprit d'observation & l'esprit de méditation ; car la réflexion & l'observation sont les seuls moyens de découvrir les vérités nouvelles & de vérifier les anciennes.

Je ne parle point ici du bel esprit : s'il n'est que le talent de dire élégamment des riens , le philosophe doit le mépriser : non pas qu'il doive méconnoître l'art d'intéresser ses lecteurs ; il écrit pour être utile ; & pour réussir , il doit étudier l'art de présenter toujours ses idées sous un aspect agréable , de les disposer de manière à faire une vive impression sur l'esprit de son lecteur , d'unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté , en un mot , d'intéresser son lecteur. Helvetius , Rousseau possédoient cet art magique , & ils n'étoient pas beaux esprits. Ils doivent servir de modele au philosophe qui cherche à être utile dans son siècle , & à vivre dans les autres.

Je veux, dit Sénèque dans une de ses lettres, que le style du philosophe soit simple & facile ; qu'il ne ressent ni la recherche, ni le travail. . . La philosophie ne renonce pas au génie ; mais elle ne veut pas qu'on sacrifie bien du travail à des mots. . . Nos discours ne doivent pas chercher à plaire, mais à instruire. Si pourtant l'éloquence s'y joint sans affectation ; si elle s'offre d'elle-même, ou si elle coûte peu, à la bonne heure : qu'elle vienne à la suite d'objets assez importants pour se passer de ses ornemens ; mais qu'elle soit moins occupée de se montrer que les choses.

SECTION V.

De la religion du philosophe sceptique.

JE ferai court sur ce chapitre ; trop long, il seroit inutile également pour ceux qui pensent ou ne pensent pas comme moi. Bien des gens seront tentés de le prendre pour une plaisanterie. Un philosophe religieux ! . . . Oui, celui-là seul peut être propre à la recherche de la vérité. Les matérialistes souriront, de pitié peut-être, me persiffleront sur ma crédulité religieuse. Mais je suis armé contre le persifflage, & j'en crois à mon sentiment seul. Je le fais, ils n'aiment pas ce sens moral, ils lui substituent avec

confiance, le raisonnement. Pauvres Êtres que nous sommes, pouvons-nous invoquer la raison, parler d'évidence sur des matières aussi abstraites ? La raison ne me montre que ténèbres, où le sens moral m'éclaire & me dirige. Je laisse donc la raison, & ne suis que mon instinct moral, que la voix du bonheur. Je suis heureux quand je travaille pour le bien de mes semblables, quand je le fais ; je suis heureux quand je crois être sous l'œil d'un Être suprême, quand je crois le voir sourire à mes foibles efforts & les encourager ; je suis heureux quand je l'invoque, quand je le prie, & je ne le prie qu'entraîné par un besoin irrésistible, par le plaisir : c'est mon maître, je lui rends compte, nous conversons ; & dans cette conversation, dans l'espoir qu'il me donne, je puise de nouvelles forces, une énergie plus grande... Où puiserez-vous la vôtre, ô vous qui ne croyez à rien ? Est-ce dans votre cœur qui concentre tout dans lui, dans l'espoir d'un avenir auquel vous ne croyez pas, dans l'amour de l'humanité qui ne peut être qu'une folie à vos yeux, dans le desir de la gloire qui n'est qu'une fumée... ? Vous êtes de glace pour tout ce qui n'est pas vous ; la vérité vous est étrangère ; & sa recherche demande une âme de feu.

SECTION VI.

A quel âge peut-on se livrer à la recherche de la vérité.

IL n'est qu'un âge, dit Helvetius, & c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé, l'on peut apprendre encore à manier avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi, à mieux développer ses idées, à les présenter dans un plus grand jour; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrain nouveau.

Helvetius avoit raison. Le feu de la jeunesse donne des forces pour les grandes découvertes, la réflexion de l'âge mûr les perfectionne. Il faut donc inventer dans la jeunesse, examiner dans la maturité de l'âge. L'enfance & la vieillesse sont des tems perdus pour le génie qui combine; on doit se borner alors à végéter, à jouir.

Souvent dans la première jeunesse les passions sont trop vives, l'imagination est outrée. L'esprit sacrifie au brillant, les jugemens sont précipités. Dans cet âge, on veut jouir, on jouit avec fureur: on presse, on accumule les idées; on est tout-à-la-fois savant, raisonneur, poète;

on veut être tout , ce qui empêche-même d'être quelque chose.

Dans la vieillesse les idées sont lentes , l'imagination est éteinte , l'homme n'existe qu'en réminiscence , il n'est plus rien ; mais c'est être quelque chose que de le savoir , que de se conformer à cet état machinal.

Il est démontré que les passions seules peuvent tirer l'homme de génie de la classe des êtres vulgaires. Que le desir de s'immortaliser l'enflamme , & il créera des chef-d'œuvres. A trente ans l'homme brûle pour la gloire ; à quarante , les infidélités , les caprices de sa maîtresse le dégoûtent ; à soixante , le voile de l'illusion est tombé , & il ne crée rien.

C'est le desir d'être utile à ses semblables , qui doit diriger le vrai philosophe ; mais à quel âge peut-on être animé par ce desir , au point de vaincre tous les obstacles , & de lui sacrifier tout ? Dans l'âge où les passions dominent , leur voix étouffe toute autre voix. Le bien se fait alors , parce qu'il entre dans le plan de la passion ; mais l'homme ne commence à voir ses semblables qu'au moment où la réflexion diminuant le feu des passions , porte ses regards sur la société ; alors il voit les maux nombreux dont elle est investie ; alors il voit les fers dont ses

semblables sont enchaînés ; il cherche à guérir les uns , à adoucir le poids des autres , à les briser s'il le peut. L'espoir d'être utile à son siècle , à la postérité , l'enflamme , & ne l'abandonne plus qu'au tombeau ; tous ses efforts tendent à ce but , tous ses pas tendent à ce point ; il ne voit que l'ordre , il oublie tout , il s'oublie lui-même pour le rétablir par-tout. Heureuse la société où il vit ! Heureuse , s'il vit long-tems ! D'autres en font les délices ; il en fait le bonheur , mais c'est un bonheur durable.

Combien fortuné seroit donc l'être qui , au feu de la jeunesse joignant la réflexion de l'âge mûr , ne tourneroit son génie , ses méditations , que vers les objets les plus intéressans pour ses semblables ; qui dédaignant la gloire , dédaignant l'ambition , n'en auroit point d'autre que celle d'être utile ! Sa vie ne seroit qu'un long enchaînement de bienfaits versés sur le genre humain ; tous ses momens seroient des momens de plaisirs. La gloire viendroit le chercher ; mais supérieur à la gloire , il goûteroit ses charmes sans en être enivré. D'autres feront le bien pour la gloire ; lui seul fera le bien pour le bien même , & sa gloire sera plus pure , plus certaine & plus longue.

L'époque de la vie où l'on peut se livrer à

La recherche de la vérité, est donc celle où l'on sentira le desir d'être utile à la société, & ce desir peut naître à tout âge ; mais il n'est ordinairement que le fruit d'une longue réflexion & de la satiété des autres passions qui peuvent agiter l'homme. Ce desir succede à la gloire, est incompatible avec l'ambition, avec les autres passions ; & l'amour de la gloire & l'ambition ne s'éteignent pas de bonne heure dans le cœur humain.

Dans la solitude, l'ame sent plus tôt le vuide de ces passions ; le bandeau de l'illusion se déchire plus tôt sous les efforts de la raison. Dans le monde les caresses perfides de ses adorateurs ne servent qu'à l'entretenir. Aussi faut-il recommander à ceux qui se destinent à la recherche de la vérité, de s'ensevelir dans la retraite ; là, ils verront la frivolité de la plupart des sciences ; là, ils acquerront ce courage qui fait mépriser la gloire ; là, ils contracteront une horreur énergique pour les atrocités, les erreurs qui défigurent l'espece humaine ; là, consumés du desir ardent de les extirper, ils deviendront des missionnaires, des apôtres inébranlables de la vérité.

Jetez les yeux sur Boulanger, sur Helvetius, sur Rousseau : où se sont-ils formés ? où leur

ame a-t-elle puisé cette énergie qui caractérise leurs ouvrages ? Dans la solitude. Ils auroient eu de l'esprit dans le monde ; ils ont fait plus en vivant dans la retraite, ils ont eu l'esprit d'être utiles.

En s'y confinant, on acquerra donc plus tôt ce desir qui seul fait naître le génie, plus tôt on en aura les forces, plus tôt on sera appelé à éclairer le genre humain. La retraite accélère le tems où l'on devient homme ; le génie y est précoce, il n'y connoît point d'enfance.

On a reproché souvent à plusieurs écrivains d'avoir produit trop de bonne heure leurs idées au grand jour. Avant de faire ce reproche, il falloit examiner leurs ouvrages : étoient-ils utiles ? ils avoient droit d'écrire. Il n'est point d'âge pour l'homme qui peut être utile. L'écrivain qui ne dit que des choses frivoles ou déjà connues, écrit toujours trop tôt ; mais les Helvetius, les Rousseau viennent toujours trop tard. On ne peut donc fixer d'âge, ni pour l'écrivain utile, ni pour l'écrivain frivole.



SECTION VII.

Que le philosophe doit avoir un but & y tendre constamment.

QUELLE est donc la source de cette agitation qui me tourmente ? Cent projets me roulent à la fois dans la tête , mes regards tombent sur une bibliothèque , mes mains se portent successivement sur tous les livres qui la remplissent. Une histoire m'amusera , je le crois , je la prends. Un mot me rappelle mon goût pour la philosophie , & je jette le livre , en courant prendre un ouvrage philosophique. Cet ouvrage me fait penser ; & espérant trouver dans la méditation le plaisir que je cherche , je m'y plonge , & sans succès. Les savans qui expliquent tout , rapporteront cette agitation morale à l'agitation du sang , à un feu qui circule dans toutes les veines , qui met en mouvement tous les esprits animaux. Cette hypothèse me paroît ingénieuse ; mais elle n'est point démontrée : car où est le chaînon qui lie le mouvement plus ou moins rapide du sang au mouvement du principe pensant ?

Il semble qu'il en soit au moral comme au physique. Ici les corps ont besoin d'un centre de gravité sur lequel ils pesent. Là , l'esprit a besoin d'un but auquel il rapporte toutes ses

pensées. Son travail, son repos même ont un terme, & ce terme doit offrir nécessairement le bonheur ; car, sans cela, on l'éviteroit. Otez ce but à l'esprit ; ignorant alors où est son centre de gravité, il erre à l'aventure, il cherche, il tâte différens points, il ouvre le grand livre des perspectives, afin de choisir celle à laquelle il s'attachera ; l'incertitude pèse réellement à l'ame : je ne dis pas l'incertitude d'opinion, mais l'incertitude de situation. L'homme est-il heureux ? il tend à conserver son bien-être. Est-il malheureux ? il cherche à sortir de l'abyssé du malheur. Mais dans toutes les positions, il faut du mouvement & un but.

Que conclure de là ? Que le sage doit se choisir un but fixe, invariable, dont rien ne le détourne ; qu'il doit aussi choisir les moyens qui pourront l'y conduire. Ce but doit être son bonheur & celui de ses semblables. Il y a mille moyens pour le procurer, & l'étude de ces moyens doit être l'éternelle étude d'un philosophe.

L'esprit de l'homme a des limites : s'il court plusieurs carrieres, il les parcourt superficiellement ; mais il ne trace point des sillons profonds & durables, il est conséquemment plus brillant qu'utile : or, c'est sur l'utilité qu'on doit régler l'estime que méritent les ouvrages.

L'écrivain qui veut être utile doit donc borner sa marche. Il embrassera moins, il approfondira plus; il envisagera les sciences qu'il étudiera sous tous leurs aspects. Les erreurs, fruit de la précipitation, seront moins son partage : il en aura cependant, mais il en aura moins, mais il ne sera pas dangereux.

S E C T I O N VIII.

Que le philosophe doit savoir se juger lui-même.

ON a dit & répété souvent, qu'un auteur devoit, s'il vouloit réussir, consulter sur ses ouvrages un ami éclairé & de sang-froid. Je ne crois pas cette maxime vraie dans tous les sens; elle peut être utile pour certains littérateurs & pour les sujets où le goût seul est intéressé; mais elle est déplacée pour le génie. Il peut seul s'apprécier lui-même.

En général dans les sciences, & dans l'art d'écrire, on ne peut être jugé que par son pair. Donnez à un dialecticien un beau morceau d'éloquence; il le traitera de bavardage. Donnez à un homme froid un discours plein de chaleur; il le trouvera extravagant, il corrigera des traits, lorsque le tableau ravira tous les spectateurs.

Que résulte-t-il de là ? Deux vérités:

1°. que pour les auteurs , s'ils consultent , ils doivent choisir leurs pairs , c'est-à-dire , des auteurs qui aient à peu près leur goût , leur faire , leur maniere. 2°. Quant aux juges , ils doivent faire abstraction de leurs goûts personnels , se revêtir du personnage de l'auteur , le dépouiller pour descendre au rang des spectateurs , & juger de l'effet qu'il doit faire sur eux. Ces conditions étant difficiles à remplir , il en résulte que les bons juges sont rares. Montefquieu consulta trois personnes éclairées , avant d'imprimer ses trois immortels ouvrages. Il n'eut le suffrage d'aucun , & cependant il eut le bon esprit de voir qu'il avoit raison , malgré ses amis. Le public a prouvé , par son admiration , qu'il ne s'étoit pas trompé.

Mon expérience , disoit Rousseau , m'a fait prendre la ferme résolution d'être désormais mon unique censeur. . . . Ne fais-je pas combien l'amour-propre des censeurs les mieux intentionnés & les préjugés les plus éclairés leur font mettre d'opiniâtreté & de hauteur à la place de la raison , & leur font rayer d'excellentes choses , uniquement parce qu'elles ne sont pas dans leur maniere de penser , & qu'ils ne les ont pas méditées aussi profondément que l'auteur ? *Lettre à M. * * * Mélanges , tome XXIII.*

Veux-tu te livrer à l'étude de la philosophie, dit Epictète ? vois l'avenir qui se prépare pour toi : on ridiculifera tes principes & ta conduite austère ; on t'accablera de sarcasmes ; on rira de ton manteau. N'as point de manteau ; mais observe constamment ce qui te paroît bon, & souviens-toi que si tu persévères, tu deviendras un objet d'admiration pour ceux même qui t'avoient livré au ridicule. Si tu succombes, tu feras doublement victime de la satire publique. (1)

placere quam populo, ut aestimes judicia, non numeres... Ceterum, si videro celebrem secundis vocibus vulgi, si intrante te clamor, plausus, & pantomimica ornamenta obstupuerint, si tota civitate, te fœmina puerique laudaverint, quidni ego tui miserear, cum sciam quæ via ad istum favorem ferat?

SEN. epist. 29.

(1) Fontenelle disoit : Je n'ai jamais lu aucun des ouvrages de mes ennemis : je n'ai ni le droit de les mépriser, parce que j'ignore s'ils ont du talent ou s'ils en manquent ; ni celui de les haïr, parce qu'ils ne m'ont pas donné un instant d'humeur pendant le jour, ni un quart d'heure d'insomnie pendant la nuit. Où en serions-nous, si des hommes pervers pouvoient rendre faux ce qui est vrai, mauvais ce qui est bon, laid ce qui est beau ? Tous les philosophes devroient imiter Fontenelle.



SECTION X.

Que le philosophe est maître de l'opinion publique.

C'EST donc par la constance dans ses travaux , par l'opiniâtreté dans ses principes , que le philosophe parvient enfin à maîtriser l'opinion publique : il jouit alors d'un plus grand empire que le souverain le plus despotique. Il commande à l'opinion publique , & l'opinion publique commande à tout l'univers. Il n'a pas besoin d'une foule d'esclaves & de bourreaux pour se faire respecter, pour se faire obéir ; ses écrits, ses actions, voilà ses armes ; avec eux, il assujettit tous les esprits. Ils volent de pays en pays, de siècle en siècle, & par-tout, dans tous les tems, il obtient l'adoration de l'univers. Les hommes libres lui dressent des autels publiquement, les esclaves lui en élèvent dans leurs cœurs. Le despote seul frémit & s'indigne, & son indignation est le plus grand éloge du philosophe. La communication des lumières, devenue universelle, fait qu'il n'est plus de philosophe injustement persécuté, plus de tyran impuni. Ce dernier s'efforce en vain d'accabler de ses chaînes l'ami de l'humanité : l'humanité le réclame par-tout, depuis les glaces de

Pétersbourg jusqu'aux bords pieusement ensanglantés du Tage. Par - tout, il est des ames pénétrées des maximes philosophiques ; l'horrible habit de familier de l'inquisition en recele quelquefois. Il se forme une ligue entr'elles ; & le nom du monstre est dévoué à l'exécration , lorsqu'on ne prononce celui du sage malheureux qu'avec attendrissement , qu'avec vénération . . . Eh ! s'il ne restoit pas à l'homme qui se dévoue à la prédication de la vérité , la certitude d'être utile , & l'espoir d'être aimé , respecté par les hommes vertueux , quel motif pourroit l'engager à sacrifier sa tranquillité , ses biens , sa vie même ? Mais les bénédictions des siècles le dédommagent bien de ces sacrifices.

S E C T I O N X I.

De l'état civil du philosophe ; qu'il doit être indépendant.

IL faut avoir un courage opiniâtre pour chercher la vérité , des lumières pour la trouver , la liberté pour la dire. Le philosophe doit donc être indépendant ; car , sans une parfaite indépendance de tout ce qui asservit les hommes , il n'est point de vraie liberté. (1)

(1) Un des préceptes d'Epicure est celui-ci : Le sage ne se chargera point de l'administration de la république.

Si le philosophe est attaché à une contrée, à un état, à une propriété, comment osera-t-il être l'apôtre de la vérité? La crainte de perdre sa fortune l'empêchera de la publier; les préjugés de son état l'empêcheront de la voir.

Le philosophe doit donc couper, s'il est possible, tous les liens qui l'attachent à la terre. Les plus forts sont les besoins; les diminuer est le vrai moyen d'être indépendant. Avec peu de besoins il n'est point d'être qui puisse commander au sage. Il est moins dépendant, plus maître que le tyran; car ce dernier a besoin du bras de ses satellites pour être tranquille.

Aussi, multiplier les besoins des hommes a-t-il été dans tous les tems un système adroit de la tyrannie, pour attacher les peuples au joug. C'étoient autant de liens par lesquels on les retenoit. Aussi les hommes d'aujourd'hui sont-ils plus serfs que leurs aïeux. L'éducation, l'habitude leur font contracter mille besoins factices. Ailleurs, ils ne seroient pas aisément satisfaits; pour jouir on sacrifie tout, honneur & liberté; on est lâche, on devient esclave. Aux chaînes des besoins factices, il faut ajouter celles qu'imposent les différens états de la société; chaînes que le vulgaire peut

portet , mais qui sont incompatibles avec le goût de la recherche de la vérité.

Qu'on observe tous ces états. En est-il un seul où le philosophe puisse être entièrement lui-même libre de préjugés ; l'ami de la vertu & de la vérité ? Ira-t-il, monté sur un tribunal , jeter dans la balance injuste des loix le sort des citoyens , décider de leur vie , de leur fortune , par les plus misérables argumens , par des codes antiques & ridicules ? Ira-t-il , avec les coins & le fer d'un bourreau , extorquer les aveux d'un accusé ? & pourra-t-il , de sens-froid , faire couler son sang sur un échafaud ? Ira-t-il dans ces mêmes tribunaux , sous le titre tant de fois trahi de défenseur de la veuve & de l'orphelin , prostituer sa plume mercenaire à l'afreuse chicane qui dévore les états & les individus ? Ira-t-il s'enfoncer dans l'antre secret de la finance destructive , & s'engraïsser impitoyablement du sang de ses concitoyens ? Ira-t-il dans les cours , mendier indignement la faveur , se parjurer cent fois le jour , & s'épuiser en adulations , en bassesses , en perfidies ? Ira-t-il , adoptant l'esprit avide du commerçant , spéculer sur les besoins des nations & des individus , martyriser la partie la plus utile du genre humain , pour fournir au luxe de la partie la plus

méprisable à l'égard de son semblable ?

Descartes fut militaire dans sa jeunesse ; mais il quitta bientôt les armes pour se livrer à l'étude de la philosophie. Le philosophe est l'ami de tous les hommes : comment tremperoit-il ses mains dans leur sang ?

Tous les philosophes ont senti, comme Descartes, la nécessité de cette indépendance, pour se livrer à l'étude de la vérité ; ils ont senti la nécessité d'avoir, comme Descartes, l'esprit libre de soins, le cœur libre de passions, de jouir d'un repos assuré dans une paisible solitude. L'antiquité, les siècles modernes en offrent une foule qui ont généreusement renoncé à tous les avantages que leur offroit la fortune. Ils voyoient que les faveurs étoient autant de pièges : ils voyoient qu'en se liant au monde, on contractoit insensiblement ses vices ; que la rouille se glissant imperceptiblement dans l'ame, en abrégeoit les vertus, pour leur substituer la pusillanimité, la bassesse.

Le philosophe se corrompt en effet dans les sociétés, s'il les fréquente de trop près. Sénèque avouoit qu'il n'en sortoit jamais sans être plus vicieux, plus mécontent de lui-même : & comment le contraste qui règne entre le sage &

le vulgaire ne produiroit-il pas cet effet ? En paroissant étonné de ses idées, on l'étonne lui-même ; en le traitant de fou, l'on parvient quelquefois à lui faire quitter ce qu'on appelle sa chimère. On cherche à l'attirer, à le rapprocher du niveau ordinaire ; s'il se rapproche, il est perdu ; s'il s'en éloigne, il faut toujours combattre. Or, le tems employé dans les disputes est un tems perdu pour la vérité. Il faut méditer tranquillement, voir de loin les vices, les préjugés du monde, comme un homme sur le port observe un vaisseau battu par la tempête. Il faut plaindre les malheureux navigateurs ; mais si seroit fou d'aller s'enfvelir avec eux dans l'abyss.

Le goût que les philosophes ont toujours montré pour l'indépendance, leur a dans tous les tems attiré bien des reproches. On a dit, par exemple, que ce goût inspiré, par la philosophie, relâchoit les liens de la société & détruisoit le patriotisme.

Comment cette science qui enseigne à l'homme ses devoirs, qui ne cesse de lui prêcher l'amour de ses semblables, le sacrifice de ses passions, le renoncement à tout, comment relâcherait-elle les liens du pacte social ?

Elle détruit le patriotisme ! Mais est-ce un fi

grand mal, si vous entendez par patriotisme cette frénésie atroce qui transforme les citoyens d'un canton en assassins, les précipite, le fer & la flamme à la main, dans la contrée voisine? Est-ce un si grand mal, si à ce préjugé féroce la philosophie substitue l'amour de tous les hommes, si de tous elle ne forme qu'une seule famille, si les autels de l'humanité s'élevaient sur ceux de la guerre, si par-tout on ne chante que des hymnes à la paix?

Le philosophe, en prêchant l'indépendance, ne fera jamais beaucoup d'indépendans. L'indépendance philosophique est un acte d'héroïsme qui tient du prodige; & les prodiges sont rares. Il est bien peu d'hommes qui consentiront à renoncer, pour la vérité, à tout ce que le vulgaire estime, richesses, honneur, réputation, tranquillité, patrie, vie. Chaque génération produit à peine quelques individus épars qui en aient la force. Le reste, enchaîné par la société, circule & circulera toujours dans son tourbillon.

Avez-vous lu le portrait que fait Epictète de son philosophe? Il le veut sans liens, sans patrie, (1) sans passions, sans sensibilité: il ne

(1) Je ne cesserai de répéter ce mot, *sans patrie*. Une observation me confirme dans l'idée où je suis.

veut pas qu'il verse des larmes pour un enfant chéri, pour une épouse adorée. — *Le ciel se l'a prêté, il reprend son don : de quoi te plains-tu ?* Sans doute voilà l'homme unique, destiné à publier la vérité : qui l'arrêteroit ? Tyran, martyrise ton corps, double tes tourmens : il sera maître de lui, il rira de tes efforts, il ne peut mourir qu'une fois. Tu rassembles mille épées pour le tuer, une seule le perceroit ; une seule ne le fait pas trembler, pourquoi mille l'effraieroient-elles ?

Je l'avoue ingénument, tant de grandeur est au-dessus de moi. Je vois Epictète planant au loin dans les airs ; je l'admire, & ne puis le suivre. Que la fortune me refuse ses faveurs, qu'elle m'enlève ses dons, que des critiques me déchirent, que des ennemis me persécutent, que tous les maux enfin, créés par l'opinion

qu'il ne faut pas même ce lien pour le vrai philosophe. J'ai connu beaucoup de républicains modernes : ils étoient bons patriotes, & peu philosophes : ils gémissaient les maux de leur patrie, & n'avoient pas la force de se soumettre aux loix du sort. Puisque, par le fait, il est constant que les trois quarts du genre humain doivent être esclaves, que le système d'oppression s'étend & finit par engloutir les républiques, il est clair que le patriotisme républicain est presque toujours une folie, quand il n'est pas le plus fort. Les tyrans écrasent les patriotes, & n'effraient pas les philosophes.

publique, se rassemblent sur ma tête; je n'en ferois point effrayé; mais perdre un ami, perdre une épouse, sans que ce cœur qui l'a tant aimée soit cruellement déchiré; oui, cet effort est au-dessus de mes forces. Je puis mourir; mais vivant ne pas sentir! . . . Philosophie, si l'on n'entre dans ton sanctuaire qu'à ce prix, non, je ne suis pas digne de toi, j'aime mieux être plus heureux & moins philosophe; j'aime mieux le langage moins sévère de l'auteur d'Emile; il n'eût pas fait le manuel d'Épictète; il travaillait à former des hommes, & non pas des êtres surnaturels.

Comme lui, je ne prétends donc point que le sage s'éleve au plus haut degré de l'insensibilité stoïcienne. Je le veux homme, & comme homme il sera sensible, il sera aimant; & s'il ne l'étoit pas, se donneroit-il tant de peines pour des êtres qui lui seroient indifférens? Je veux qu'il épanche son cœur dans le sein d'un ami; qu'enlacé dans les bras de sa femme, qu'entouré de ses enfans, il en soit plus fort contre les calamités humaines. . . . Mais d'ailleurs point de patrie, s'il n'est point de contrée libre sur la terre; point d'état civil, il n'en est pas sans embarras; point de corps, il n'en est pas sans préjugés; point de cupidité, elle est toujours

vicieuse & souvent criminelle ; point d'ambition , elle est ou basse ou insolente , & le sage doit s'estimer sans bleffer personne. La discussion de l'indépendance philosophique nous amène à une autre question qui mérite d'être examinée.

SECTION XII.

Le philosophe doit-il être célibataire, ou peut-il être marié.

SI le célibat présente quelques avantages , ce ne peut être qu'aux philosophes qui se destinent à l'étude de la nature & de l'homme. Des soins domestiques les distrairoient de cette sublime contemplation. Tel étoit le motif qui éloigna les liens du mariage les Thalès , les Pythagore , les Démocrite. Des détracteurs de la philosophie ont osé les fouiller , en avançant qu'ils n'avoient embrassé cet état que pour se livrer plus sûrement à la débauche la plus honteuse. *Non ut meliores , sed ut liberiores essent.* Cette calomnie infamé a été démentie par la conduite irréprochable de ces philosophes ; & quand leur vie auroit été ternie de quelques tâches , ce tribut , payé à la foiblesse de l'humanité , est bien compensé par les grandes découvertes qu'ils nous ont transmises. Oui , sans doute ,

c'est en renonçant aux plaisirs purs du mariage, c'est en s'isolant, en se féquestrant du genre humain, en se concentrant dans lui-même, que le philosophe peut plus librement s'adonner à l'étude des sciences, & qu'il peut se flatter d'atteindre la vérité. Le mariage crée de nouveaux rapports pour l'homme, de nouveaux besoins, de nouveaux soins, des inquiétudes; il faut sacrifier à l'amour, aux bienféances de la société. L'ame tirée à chaque instant de son affiette, transplantée dans un terroir étranger, perd la chaîne de ses idées; le goût du travail s'affoiblit, la vigueur des esprits se délétere; & bientôt ce philosophe, qui devoit parcourir à grands pas la carrière des Leibnitz, (1) des Zénon, n'est souvent ensuite qu'un homme vulgaire; ce poids qu'il faut soulever pour découvrir le puits de la vérité, l'éffraie; le souvenir des efforts qu'il a faits n'est plus capable d'en créer de nouveaux; un regard séduisant de la belle Andromaque l'arrache aux combats.

En considérant la liste nombreuse des esprits

(1) Leibnitz eut à cinquante ans l'envie de se marier. La personne qu'il recherchoit, demanda du tems pour se déterminer. Leibnitz en profita pour n'y plus songer.

studieux que les chaînes du sexe ont enlevés à l'étude de la philosophie ; en considérant le retard que ce vuide de cultivateurs a dû causer dans le perfectionnement de nos connoissances , on seroit tenté de croire que la femme est cette fatale pomme jetée par la discorde sur la surface de la terre , pour la destruction & l'abrutissement du genre humain. Les guerres qu'elles ont causées sont moins dangereuses que cette dégradation de l'esprit humain , que cette séduction , dont la nature les a armées pour nous retenir dans un état perpétuel d'enfance. Le nombre immense de guerriers ensevelis dans les ruines de Troie , fut bientôt remplacé par la génération suivante. Mais les Laïs qui corrompent les Aristippe , les Pythais qui dégradent les Aristote , les Powels qui par leurs infidélités découragent les Milton , renaissent avec chaque siècle : la nature paroît avoir créé pour chaque génération , une quantité déterminée d'esprits philosophiques. Les erreurs , les préjugés s'emparent d'une partie : les femmes , armées contre l'autre , étouffent le germe naissant de ses talens , & à peine de cette semence féconde s'échappe-t-il quelques ames privilégiées pour conserver le souvenir de la grandeur de l'homme.

Philosophes qui volez à la découverte de la vérité, vivez donc dans le célibat ! Le mariage seroit peut-être pour vous le tombeau de vos talens. Ayez l'audace d'être isolés, & vous serez heureux, vous serez admirés. Le juste tribut d'encens que vous paierez à l'univers, vous dédommagera bien de la privation des douceurs du mariage.

Qu'on ne croie pas cependant que je veuille flétrir ici la gloire des philosophes modernes que l'hymen a comptés parmi ses sujets. Si j'invoquois ici leur témoignage, si la bonne-foi le dictoit, ils avoueroient sans doute que la solitude vit naître ces sublimes productions marquées du sceau de l'immortalité ; ils avoueroient qu'arrachés ensuite à l'étude de la philosophie par cette horreur du vuide, ce besoin d'une compagnie qu'on n'éprouve que dans l'effervescence de la jeunesse, qu'enchaînés par le nœud du mariage, leurs écrits décelèrent, malgré leurs efforts, la triste empreinte de l'esclavage marital ; ils avoueroient que les larmes d'une femme éplorée, la crainte de perdre leur fortune, d'enfouir leurs enfans dans leur ruine, arrêterent plus d'une fois leur plume prête à démasquer un tyran ou à publier une vérité dangereuse. Socrate avoueroit que le regard d'un enfant

chéri lui auroit peut-être enlevé sa gloire, en le faisant renoncer à l'honneur de boire le breuvage des Anitus.

O vous, martyrs de la philosophie, généreux proscrits, que les persécutions du fanatisme forcèrent à porter vos talens dans des contrées étrangères, vous dont les noms sont gravés dans mon cœur, parlez ; auriez-vous bravé avec tant d'intrépidité les menaces du despotisme, auriez-vous regardé d'un œil tranquille la perte de vos biens, les prisons, les cachots, où l'ignorance, appuyée de l'autorité ; alloit vous plonger, si une malheureuse compagne eût dû partager vos infortunes, si votre désastre eût dû s'étendre sur votre génération ? Votre cœur, ce cœur que l'isolement endurec contre l'attaque de la méchanceté ; ce cœur ne se feroit-il pas brisé à l'aspect de tant d'infortunés, dont votre philosophie auroit creusé le tombeau ? N'auriez-vous pas alors, pour alléger leurs peines, flatté la main du cruel qui vous opprimoit ? Pour racheter leur vie, leur bonheur, n'auriez-vous pas sacrifié vos travaux, votre gloire ? Seul, la grace d'un tyran auroit été pour vous un affront ; marié, vous l'auriez acceptée, recherchée, mendiee même ; l'humanité vous en auroit fait la loi. . . . Et

voilà le triste état où le mariage réduit l'homme appelé dans l'arène pour lutter perpétuellement contre l'ignorance & l'erreur. Il doit être seul s'il veut vaincre : c'est en vain alors que la persécution allumera toutes ses foudres ; armé d'un cœur d'airain, il plaidera toujours la cause de la vérité, il restera toujours inébranlable.

Ces vérités ne seront entendues, senties, que par ces âmes rares, vouées au bonheur de l'humanité, & dépouillées d'égoïsme. Qu'on n'en craigne point les suites pour le peuple, il ne les entendrait pas. Le philosophe a des sens comme le peuple ; mais il en est le maître, & l'autre n'en est que l'esclave. La nature pousse l'un à procréer, & il procréera toujours en dépit des systèmes ; c'est une dette qu'il acquitte machinalement par un plaisir. En ne la payant pas, le philosophe fait plus, il mérite la reconnaissance des siècles présents & à venir. Prêchons donc le célibat aux uns, le mariage aux autres. (1)

(1) Cet article regarde un si petit nombre d'êtres sur la terre, qu'il doit être compté pour rien. Je suis bien loin de prêcher le célibat aux hommes. Convaincu que chaque homme n'a reçu le jour que pour le transmettre à un autre être, je ne balance pas à regarder le célibat comme un vrai délit social.

Il est cependant quelques cas qui sortent de la thèse générale que j'ai posée. (1) Donnez au sage une Cornélie, une Porcie ; donnez-lui une de ces femmes rares , qui sont éclairées sans afficher le savoir , sans lui sacrifier les devoirs de leur sexe ; une Eliza , dont la grande ame échauffe l'ame d'un nouveau Raynal , & alors il volera sous les liens du mariage , loin de s'en affranchir ; alors ses forces doubleront , loin de diminuer. Avec quelles délices , en lui communiquant ses recherches , il l'élevera au-dessus des femmes ordinaires ! Avec quelles délices il se verra renaître dans des enfans dont sa main préparera de bonne heure l'éducation philosophique , dont elle écartera les préjugés & tous les vices qu'apporte l'éducation actuelle ! Sûr d'être utile à son épouse , à ses enfans , d'avoir bien mérité de la patrie en en faisant des citoyens philosophes , il parcourra d'un pas plus assuré la carrière des sciences ; il découvrira , il publiera des vérités nouvelles , sans craindre les reproches de la pusillanimité.

(1) C'étoit le sentiment d'Epicure. Le sage , dit-il , ne se mariera jamais , & l'amour de se voir renaître dans sa postérité ne l'occupe point. Il arrive pourtant de certaines choses dans la vie , qui peuvent obliger le sage à cet engagement , & lui faire souhaiter des enfans.

Alors

Alors la gloire , qui n'est presque toujours qu'un vain nom , devient une réalité , puisque son éclat s'étend jusques sur une compagne chérie , puisqu'il jouit par elle , par ses enfans. Il sera jaloux de ses travaux , puisqu'ils en recueillent les fruits. Des ennemis secrets versent - ils sur eux le poison de l'envie ? Le regard d'une épouse , le sourire d'un enfant font disparaître les chagrins & redonnent du nerf , de l'élasticité à l'ame. Si la foudre gronde , le sage sera - t - il ébranlé ? Sa compagne lui dit , comme cette femme célèbre de l'antiquité , en lui présentant un poignard , *Pæte , non dolet*. Il recevra d'elle avec joie ce poignard bienfaisant. Caton reçut la mort avec indifférence : il étoit seul. Deux époux philosophes l'embrassent avec plaisir , puisqu'elle les unit.

O ma Félicité ! ton ame est aussi pure , aussi forte que celle de ces femmes célèbres ; comme elles , tu fais mépriser les grandeurs , les plaisirs , les futils vanités du monde ; comme elles , tu fais reposer ton bonheur dans celui de ton époux ; comme elles , tu fais l'animer à la vertu par ton exemple ; avec lui , tu cherches la vérité ; quelquefois ton œil plus heureux fait la découvrir ; c'est dans ton sein qu'il puise souvent cette noble hardiesse qui caractérise ses écrits ;

ta critique sévère fait les épurer, & les rend plus utiles. Ses travaux sont les tiens, sa gloire fera la tienne. . . . Sa gloire ! que dis-je ! il ne croit point à cette chimère ; il croit au plaisir de te rendre heureuse, au plaisir de soulager quelquefois l'infortune, au plaisir d'éclairer les aveugles qui couvrent la surface de ce globe. Souvent ils le remercient par des injures ; mais il est avec toi : il ne sent pas l'injure, il ne craint qu'un seul malheur, il voit la tombe qui doit un jour. . . . Mais l'espoir consolateur lui montre au-delà, dans un avenir plus heureux, un bonheur pur & sans mélange dans les bras de son amie.

S E C T I O N XIII.

Conduite, vie privée du philosophe.

LE philosophe doit avoir les vertus de la société sans en avoir les vices. En évitant les vices, il sera heureux ; en ayant des vertus, il fera des heureux.

J'ai quitté les lettres, disoit Jean-Jacques à un de ses amis, parce que j'aime à être bon homme, & qu'on ne peut l'être en cultivant les lettres. Et qui empêche le philosophe d'avoir cette bonhomie ? Pour celui qui sent, c'est un

état si doux ! Pour celui qui calcule , c'est le moyen de se faire pardonner son génie , sa supériorité ; des chiens aboieront , laissez les aboyer ; le mépris rend leur rage impuissante.

On croit généralement qu'un philosophe doit être un homme singulier , faire une classe à part avec ses semblables. C'est une erreur : elle existoit du tems de Sénèque , & il conseilloit bien à ses amis de se garantir , & de cette erreur , & de la manie de la singularité , que les charlatans seuls affectent.

N'affichez jamais la philosophie , leur disoit-il , & ne parlez point par sentences , comme le font tous les philosophes. Parlez , agissez tout bonnement. Socrate faisoit ainsi , & n'avoit point d'enseignes fastueuses , comme les sophistes de son tems.

N'allez pas , continuoit-il , à l'exemple de certains philosophes moins curieux de faire des progrès que du bruit , affecter dans votre intérieur , vos occupations , votre genre de vie , une originalité qui vous distingue. Vous vous interdrez cet habillement bizarre , cette barbe hétéroclite & toutes ces voies détournées pour arriver à la considération. Eh ! le nom de philosophe n'est déjà que trop odieux , avec quelque modestie qu'on le porte : n'y aura-t-il

donc aucune différence entre nous & le vulgaire ? Il y en aura ; mais je veux qu'on y regarde de près pour l'apercevoir.

Si d'un côté le philosophe doit éviter la singularité, de l'autre il se gardera bien de devenir habile dans cet art de plaire en société : art dans lequel brillent les gens de lettres de nos jours, art étranger à l'homme de génie.

Plaire est un talent difficile, dit M. Sherlock, pour un homme qui n'est pas médiocre. Il est aisé aux gens qui ne blessent pas l'amour-propre des petits, & qui servent de relief à un homme supérieur.

Mais pourquoi cet art est-il si difficile pour les génies sublimes ? C'est qu'ayant la conscience de leur valeur, de leur supériorité, ils ne sauroient la rabaisser jusqu'à flatter l'amour-propre des talens médiocres ; c'est qu'épris pour la vérité, ils lui sacrifient tout, sans s'embarasser des conséquences ; c'est qu'ils savent que, sans avoir recours aux petits, aux bas moyens que donne l'adulation pour parvenir à une brillante réputation, l'éclat de leur mérite doit frapper un jour tous les regards, les éblouir & arracher à la bouche même de l'envie, des cris d'admiration. Ils dédaigneront donc d'apprendre l'art si difficile de plaire ; ils dédaigneront

de laisser croire à leurs inférieurs qu'ils ont plus de talens qu'eux-mêmes. Cet appât grossier n'est pas fait pour eux ; & si la fortune le réserve, pour me servir des termes de M. Sherlock , à se tenir dans l'anti - chambre , lorsqu'ils sont dignes d'occuper une place au fallon , ou ils s'élanceront au-delà de ces limites factices , ou une retraite glorieuse les vengera de l'injustice du sort.

S E C T I O N X I V .

Le philosophe doit-il rester dans sa patrie.

L'HOMME qui desire de se faire un nom par ses ouvrages , qui a la noble ardeur de servir l'humanité , ne doit point rester dans les lieux qui l'ont vu naître. *Nemo propheta in patria sua* , dit un ancien proverbe ; & dans le fait , la jalousie de ses camarades qui ont été témoins des jeux de leur enfance , le ridicule que le vulgaire peut jeter sur son origime si elle n'est pas brillante , les petites haines , les petites jalousies , qui caractérisent les habitans des villes , sont seules capables d'arrêter le vol du génie. Il ne s'accroît , il ne s'enflamme que par les récompenses , que par les éloges ; à moins qu'il ne jouisse d'une assez forte élasticité pour faire

encore plus d'explosion lorsqu'il est comprimé. Il est toujours étroit dans les lieux étroits, toujours médiocre avec les ames médiocres.

Je ne connois que deux asyles où le génie puisse se développer avec grandeur. Enfant de la liberté, de l'indépendance, il aime les grandes villes ou les solitudes. Dans les premières, on ne s'informe point de son origine, des circonstances qui ont accompagné son enfance; elles ont échappé à tous les yeux. Il paroît, son éclat frappe, on l'applaudit, parce que l'amour-propre de personne n'est humilié, parce qu'il ne peut exister de point de comparaison, parce que ce parallele ne peut exister qu'entre lui & l'homme qui l'a vu naître, qui l'a suivi dans le cours de sa vie, qui a été à peu près situé dans les mêmes circonstances que lui, qui pourroit prétendre à faire d'aussi grandes choses que lui, à attirer l'admiration comme lui, & qui étant jugé bien inférieur à lui, rougit, écume de rage, & empoisonne les lauriers dont les gens impartiaux l'accablent.

La solitude me paroît encore aussi propre à faire éclore le génie. Le grand spectacle de la nature peut ici faire sur une ame fortement organisée, les impressions que font sur les êtres jetés dans les villes, les éloges flatteurs,

Cette ame jouit d'elle - même , reçoit des sensations vives , réagit avec énergie sur elles , n'est point troublé dans ces mouvemens par mille circonstances qui retardent dans les villes les pas de l'homme de génie.

Les grandes villes & la solitude le menent , par deux voies bien différentes , à la gloire , aux grands effets. L'homme qui pourra jouir de l'avantage de partager ses jours entre ces deux demeures , doublera sa marche , ses efforts & sa réputation.

Mais ce n'est qu'après avoir mûri cette réputation , qu'il doit reparoître dans les lieux de sa naissance. Avant cette époque , on pourroit dire de lui : *in patriam venit , & sui eum non receperunt*. Sa gloire étant établie , les villes se disputeront la gloire de l'avoir produit.

S E C T I O N X V.

Pourquoi le philosophe est heureux , lorsque les gens de lettres le sont si peu.

J'AI souvent recherché pourquoi les gens de lettres si éclairés étoient si peu heureux , pourquoi ils étoient sujets à une foule de vices comme le vulgaire , pourquoi ils haïssoient , persécutoient mieux que lui. Les lettres ne

sont donc pas , me disois - je , un moyen de bonheur & de perfection. N'en feroit-il point des sciences comme de l'éther ? Pris en petite quantité , il est salutaire ; à trop grande dose , il tue. Non , le mal n'est point ici dans la science , mais dans l'esprit de celui qui la cultive. Cet esprit est vicie , mal constitué , souvent gâté par un amour - propre excessif ou par d'autres vices ; & la science , pervertie par lui , augmente l'un & justifie les autres , lorsqu'elle devrait servir à les corriger. Il y a deux manieres d'étudier les sciences : ou l'on y cherche des lumieres pour s'éclairer , & un moyen pour être heureux ; ou l'on veut être savant pour le paroître & obtenir l'admiration du public. La science peut être véritablement utile dans le premier cas ; dans le second , son but est pervers ; & le savant est charlatan pour être estimé , devient un Zoile persécuteur pour l'être plus qu'un autre. Pourquoi cherche-t-il à surprendre ainsi l'estime & l'admiration ? Cette marche prouve le besoin qu'il a de vivre dans l'opinion d'autrui , & ce besoin prouve son insuffisance à faire son bonheur. Le sage , qui est toujours bien avec lui - même , est au - dessus de l'opinion publique. Il ne va pas la chercher en esclave , il la commande ; il reçoit ses faveurs avec indiffé-

rence , paie les mépris du mépris , ne mendie point son oracle , attend tout du tems & de lui-même. Voilà la cause de son bonheur.

Cultivez donc la philosophie , vous qui voulez être heureux , s'écrie Sénèque ; cultivez-la , & vous mettrez un grand intervalle entre vous & tout l'univers. Vous ferez au-dessus de tous les mortels , & les dieux ne seront pas beaucoup au-dessus de vous. Vous demandez quelle différence il y aura entr'eux & vous. Ils existeront plus long-tems. . . Il est un côté sous lequel le sage surpasse même la divinité ; elle est grande par essence , le sage le devient par sa propre force. Quel prodige de réunir à la fois la blesse de l'homme , la sécurité d'un dieu !





MÉDITATION VII.

*Des autres circonstances favorables à la recherche
de la vérité.*

SECTION PREMIÈRE.

*Quel gouvernement est plus propre à favoriser la
recherche de la vérité.*

S'IL étoit un être qui pût hésiter un moment sur cette question , l'on pourroit assurer qu'il porte des fers , & ne rougit point d'en porter.

Les philosophes ne paroissent que dans les contrées où il existe des hommes. Sous le despotisme , il n'en est point ; la foule n'est composée que d'automates ; il est peu d'êtres qui pensent , il en est moins encore qui osent penser tout haut. La marche de tous les esprits est pusillanime & circonspecte ; & telle est sur eux l'influence secrète & insensible du despotisme , que l'effor audacieux & franc du génie paroît une folie ridicule & condamnable , aux yeux même des êtres les plus sensés. A cette époque de dépravation , il n'est plus ni vérité , ni vertu , ni génie , ni gloire nationale.

Mais là où l'effort du génie est libre , il naît , se développe , & couvre bientôt l'univers. Sa gloire réfléchit sur sa patrie ; & l'hommage qu'elle lui rend , fait voler une foule d'imitateurs sur ses traces.

Consultez les archives de l'univers : voyez quel gouvernement a produit de plus grands hommes ; d'où les lumières sont-elles venues ? De la Grèce , de Rome. Et depuis la destruction de ces républiques , quelle nation a fait plus de découvertes en philosophie , en morale , en politique ? Rendons hommage à la contrée qui a vu naître les Locke , les Bacon , les Sidney , les Milton , les Newton. D'autres pays ont enfanté de meilleurs peintres , des beaux-esprits plus délicats ; mais la patrie du génie philosophique , la patrie de la vérité , est celle de la liberté.

Dans les républiques , & dans les gouvernemens mixtes , où le peuple n'est pas une meute que le chasseur mène où il lui plaît , mille avantages favorisent le développement des plus grandes vérités , qu'ailleurs on regarderoit comme des opinions dangereuses & punissables.

La vertu y est en honneur , les talens y sont respectés , le mérite est la voie des dignités. La science par excellence , qui fait de la vertu

son habitude , & de la vérité son étude , doit donc y être honorée ; & combien d'hommes éclairés l'opinion publique n'engendre-t-elle pas alors ! En fixant son estime sur un point , elle y attire tous les regards.

On n'a point à craindre , ni l'imposture du charlatanisme , ni les manœuvres sourdes de l'intrigue , ni les persécutions de l'ignorance ; le mérite trompé , persécuté , a droit de réclamer , & il n'est point de Richelieu qui puisse autoriser des corps à l'écraser impunément.

La discussion est libre , elle se fait devant un grand juge , en présence du public ; de ce public qui peut quelquefois , dans des cercles ou des coteries , être séduit , mais qui en masse est toujours juste ; & devant ce public , la vérité triomphe toujours ; devant ce public , Raynal est couronné , lorsqu'un M. . . n'est regardé que comme un lâche adulateur du despotisme.

Sans la liberté de penser , sans la liberté de la presse , il n'est point de vraie philosophie ; & conséquemment point de science véritablement perfectionnée. Dans les derniers siècles , on disoit à un homme : tu croiras telle absurdité , ou tu seras brûlé. Et il falloit être ou parjure ou martyr. Aujourd'hui le sage n'est pas réduit à cette cruelle extrémité. On lui laisse

dans la plupart des états civilisés la liberté de penser ; mais il en est peu dans lesquels on lui accorde la liberté d'imprimer toutes ses pensées. Les chefs craignent que des esprits trop ardents ne répandent des maximes dangereuses pour leur autorité. Avoir de pareilles craintes , c'est ne pas connoître la nature & le but de l'esprit philosophique ; c'est faire soi-même la satire de son gouvernement. Titus ou Trajan n'auroient pas eu cette pusillanimité ; elle ne peut tomber que dans la tête d'un Claude ou d'un Néron. La conscience leur reproche une foule de crimes , & ils craignent le miroir trop fidele de la vérité.

Par amour-propre , un souverain éclairé laissera donc la liberté de la presse ; mais il est un plus grand motif qui doit l'y déterminer ; c'est le desir de répandre les lumieres dans tous les esprits : car si l'écrivain est gêné dans ses opinions , s'il voit la prison , le bûcher , pour prix de ses travaux , osera-t-il lever le voile de l'ignorance qui couvre tous les yeux ? Osera-t-il , historien fidele , retracer les maux qu'a causés au genre humain la folle ambition des conquérans ? Osera-t-il remonter au berceau des sociétés , & nous y montrer les peuples , égaux de leurs rois , stipulant avec eux leur

obéissance pour prix de leur sûreté, leur bonheur pour prix de leur foi ? Osera-t-il peindre avec des couleurs noires les tyrans qui ont déchiré ce pacte social, couronner les Brutus qui, d'une main courageuse, les ont punis ? Osera-t-il, en parcourant les décombres des législations modernes, décrire leurs abus sans ménagement pour leurs protecteurs ? Osera-t-il, fouillant dans le cœur de l'homme, analysant son organisation, lui révéler son être, ses devoirs, ses droits, lui montrer sa loi, la loi de sa nature, la loi qu'aucune autre, sans devenir criminelle, ne peut contrarier ? Osera-t-il déchirer le bandeau de la superstition, peindre les maux qu'elle a faits à la terre, substituer à ses dogmes inhumains les maximes de la douce humanité ? Osera-t-il, en un mot, prêcher la vérité, lorsqu'elle sera le signal de la persécution ?

Malgré tous les efforts de l'oppression, les lumières existent, existeront toujours. Il y aura toujours, au milieu des plus épaisses ténèbres, quelques êtres éclairés ; mais ils ne sont pas toujours assez courageux pour faire retentir la voix de la vérité par-tout. La crainte, le désespoir, l'impuissance, leur ferment souvent la bouche ; & les Tacite, les Sidney sont rares

lorsque l'échafaud les attend. La terre gémit alors dans son malheur , croupit dans son ignorance ; la vérité n'est plus pour elle ; les yeux ne voient d'autre lumière que celle de la foudre , & la foudre menace indifféremment toutes les têtes : alors , pour n'en être point frappé , il faut être obscur ; alors le talent , la vertu , consistent à copier les vices du despote , à renchérir sur tous les flatteurs en bassesse & en crimes ; alors le philosophe doit s'enfoncer dans une obscurité profonde , attendre un moment plus heureux , épier celui où les vertus pourront renaître , où la vérité pourra se faire entendre ; & s'il ne peut pas être utile aux autres , il le fera à lui-même , en conservant ses mœurs au sein de la corruption publique , sa liberté au sein de l'esclavage , son amour , son ardeur pour la vérité au sein des ténèbres.

Il est des gouvernemens où l'on a cru favoriser la culture des lettres en multipliant les faveurs , les académies , les prix dans la littérature & dans les sciences subalternes. Faveurs funestes à la recherche de la vérité , comme je l'ai démontré ! Faveurs propres à entretenir un luxe littéraire & scientifique dans quelques branches , lorsque le tronc de l'arbre est desséché ! Faveurs qui ont dégradé les talens , en les tour-

nant sur des objets inutiles ou superflus ! Les lettres, les beaux arts doivent être encouragés, sans doute ; mais tant que l'encouragement ne s'étendra pas sur toutes les sciences, tant que la liberté de penser, d'écrire, ne sera pas universelle, tant que la morale & la politique seront fermées au génie, il n'y aura jamais que des ouvrages médiocres dans presque toutes les sciences qui intéressent l'homme intellectuel, moral ou social. Gêné par des entraves, l'esprit tombe nécessairement au-dessous du niveau que lui marque la nature. Machinalement il s'interdit une classe d'idées fortes, comme on s'éloigne d'un obstacle qui nous blesseroit ; & lorsqu'il s'est accoutumé à cette marche pusillanime, il ne pense plus, & parle encore moins avec énergie.

S E C T I O N II.

Que l'esprit républicain n'est pas cependant toujours propre à favoriser la découverte de toutes les vérités.

DANS les républiques, il regne presque toujours des orages plus ou moins forts ; les esprits y sont plus ou moins agités. Les ambitieux luttent pour élever leur pouvoir, aux dépens de la constitution ; la masse des citoyens est toujours occupée

occupée à les repousser. De là des disputes éternelles. On parle, on crie, on imprime, & toujours sur la constitution, sur de petits débats, de petites aventures. De là résulte que toute l'attention se porte sur ces objets. On néglige alors tous les autres. La politique est la première, l'unique de toutes les sciences. Le patriotisme est l'unique vertu. On n'y estime donc que les écrivains politiques, on n'y recherche que les vérités particulières à l'état où l'on vit. On néglige même dans ce genre les vérités générales, parce qu'elles sont éloignées ou presque indifférentes à la constitution. Lecteurs, avez-vous examiné Londres & Genève dans la paix, dans la guerre? C'est toujours la politique Angloise ou Genevoise qui exerce les esprits. Aussi les sciences sont-elles moins avancées en Angleterre qu'elles ne devoient l'être, & presque nulles à Genève. D'ailleurs, par patriotisme, on est tenté d'y détester l'esprit philosophique. J'ai connu un Genevois d'un très-grand mérite, qui attribuoit en partie la destruction de sa patrie en 1782, à l'enthousiasme de la philosophie, dont les progrès faisoient craindre tous les souverains, parce qu'il fermentoit dans toutes les têtes. Ce bon patriote auroit volontiers mis le reste du monde aux fers, pourvu que Genève

eût été libre, tandis que le vœu de la philosophie est de répandre la liberté par tout l'univers. J'ai donc raison de dire que l'esprit républicain nuit doublement à l'esprit philosophique.

SECTION III.

Quel climat est plus propre à favoriser la recherche de la vérité.

J'AI détaillé les qualités physiques & morales, nécessaires à l'Être qui se livre à la recherche de la vérité. Il est aisé, d'après le tableau que j'en ai tracé, de trouver le climat qui convient le plus à la recherche de la vérité. C'est celui dont la température douce & constante entretient la fibre dans cet état de tension & de mobilité nécessaire à la méditation & à l'observation.

L'histoire confirme cette opinion déjà soutenue par les écrivains les plus célèbres, & que nous adoptons. Consultez - la, voyez dans quel pays on a découvert plus de vérités. Est-ce dans ces climats brûlans, où les habitans traînent machinalement leur existence, accablés par les chaleurs, affoiblis par les plaisirs, anéantis par le despotisme ? Est-ce dans ces régions glacées par un hiver continuel, où l'homme végète &

peut à peine former dans son esprit les idées les plus simples ? Les parties de la terre qui sont placées moins avant vers le nord , n'étant pas sujettes à ce froid éternel & rigoureux , sont les plus propres à la culture des sciences profondes , & à la recherche de la vérité. La fibre y conserve un ton de vigueur constant , état favorable à la méditation ; tandis que les peuples qui avoisinent les parties méridionales , éprouvent l'influence des diverses saisons , portent ces variations dans leurs recherches , dans leurs écrits.

Voulez-vous être convaincu de cette influence des climats dans les sciences ? Observez les Italiens. Doués d'une imagination vive , d'une sensibilité exquise , ils brillent dans ces arts où le feu de l'une crée le beau , où l'autre crée le goût , & ne force d'admettre que le bon. Mais ces qualités les rendent incapables des sciences. S'ils découvrent avec promptitude & pénètrent avec rapidité , ils effleurent tout. La mobilité de leur génie a bientôt changé la scène , & surpris , égaré leur attention : or point d'attention , point de vérité , point de science. On me citera des physiciens , des géomètres qu'a produit l'Italie : j'ai vu de ces physiciens ; ils pensoient , parloient , démontroient avec rapidité,

mais tous avec quelques vérités reçoivent & admettent également beaucoup d'erreurs. C'est le sort, en un mot, de tous ceux qui sont liés à la société par quelques liens. Sans cesse occupés à remplir leurs devoirs, à 'acquérir' les idées analogues à leurs places, distraits par les bienséances qu'impose le joug de l'étiquette, entraînés par les plaisirs qui en dédommagent, se faisant une douce jouissance de leur nullité, comment pourroient-ils s'occuper de recherches étrangères, qui exigent un esprit libre, un état indépendant ? Obligés de penser, de parler sur chaque matière d'après autrui, ils reçoivent sans examen les idées qu'on leur donne, les transmettent de même ; & l'erreur & la vérité circulent dans leurs mains, sans qu'aucun caractère les distingue à leurs yeux. Le hasard seul, & non la réflexion, les rend partisans de l'une ou de l'autre. Pour eux la vérité n'est pas comme pour le vrai philosophe, la conformité entre *ce qu'ils sentent*, *ce qu'ils savent* & *ce qui est* ; mais c'est la conformité entre *ce qu'on leur a dit* & *ce qui est*. Pour eux, le génie est sur la ligne du charlatan ; celui-ci épaissit la cataracte qui couvre leurs yeux, celui-là la leve ; mais ils n'en voient pas mieux : ils ont fait un pas de plus ; mais qu'importe pour une longue course, d'avoir fait un

seul pas, lorsqu'il ne peut être suivi d'un second ?
 Cependant, malgré cette cécité à laquelle la plupart des êtres sont dévoués par leur état, vous les entendrez juger despotiquement sur les matières les plus importantes, qu'ils connoissent le moins; vous entendrez un négociant critiquer l'histoire philosophique des découvertes des Indes, parce qu'il a trouvé quelques erreurs dans les calculs de ses tableaux; un mince commis des finances citer à son tribunal Sully, Colbert & Necker, les traiter de petits génies & se mettre dans la balance bien au-dessus d'eux; un littérateur médiocre établir des parallèles entre Descartes & Newton, apprécier leurs travaux d'après la mesure de son cerveau étroit; une foule d'oisifs qui s'affichent pour grands connoisseurs en morale & en philosophie, traiter Epictète de fou, Sénèque d'imposteur, Rousseau de fanatique, Helvetius de dangereux, &c. &c.

En un mot, cette fureur de juger est devenue universelle: magistrats, militaires, négocians, femmes, tous en sont plus ou moins infectés; tous prononcent despotiquement sur toutes les matières. Et voilà pourtant la masse ignorante de ce public dont on craint les arrêts.

Je ne leur dirai qu'un mot. Pour juger, il faut comparer; pour comparer, il faut observer

long-tems, méditer long-tems, balancer & douter long-tems; & dans un quart d'heure de tems, dans un bureau de bel esprit, on a jugé tragédies, comédies, opéras-comiques, systèmes physiques, livres moraux, articles politiques, &c. La société disoute, les jugemens de l'oracle se diffusent dans le public; ce public les adopte, soit qu'il connoisse la source, soit qu'il ne la connoisse pas... Jugéurs impitoyables, osez me démentir, n'est-ce pas là votre histoire? Remontez à la source de tous vos jugemens, rougissez; vous y trouverez ignorance & prévention.

O toi que le sort a jeté dans quelque état dépendant, toi qui ne veux point copier les jugéurs modernes, toi qui cherches la vérité dans toute la simplicité de ton cœur, ne vas pas, pour la trouver, renoncer à ton poste. Tu ne peux pas, il est vrai, observer toi-même, vérifier toi-même les observations étrangères, te livrer, en un mot, constamment à la recherche de la vérité; mais il est des règles qui pourront fixer pour toi l'espece de certitude que tu peux acquérir.

Ces règles sont courtes, simples & faciles. Elles consistent :

1. a°. A ne rien admettre qui n'offre des idées claires & distinctes.

2°. A s'attacher à l'opinion qui paroît réunir plus d'observations, plus de raisonnemens, plus de voix.

3°. Et sur-tout à ne jamais admettre d'opinion qui puisse contrarier, ou la nature, ou le bonheur de l'individu, ou le bien public.

Avec ces regles, un homme pourra cependant encore tomber dans l'erreur ; mais il y tombera moins fréquemment que tout autre qui ne les suivra point ; mais cette erreur ne sera pas funeste ; mais enfin il sera excusable, puisqu'il aura pris toutes les précautions qu'admettoient les circonstances où il se trouvoit.

SECTION II.

Le peuple peut-il jamais s'appliquer à la recherche de la vérité.

IL n'est pas difficile de résoudre cette question, dont la solution se trouve d'ailleurs dans le précédent paragraphe. L'homme du peuple n'a ni le tems, ni les qualités qu'exige la recherche de la vérité. Toutes les circonstances où il se trouve, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, lui sont contraires. Il faut, pour obtenir la vérité, observer, méditer, raisonner. L'homme du peuple, sans cesse enchaîné au travail, n'a ni le loisir d'observer, ni le courage de méditer, ni la force

de raisonner par lui-même. Toutes ses idées sont donc empruntées ; il lui est impossible d'en vérifier la justesse. Il est donc perpétuellement l'esclave de son éducation, des gens qui l'entourent, qui lui sont supérieurs & qui maîtrisent son opinion. Il vit donc dans une éternelle ignorance : quand il possède quelques vérités, ce n'est pas qu'il les ait discutées ; c'est que le hasard les lui a présentées les premières.

Bien des écrivains ont nié la possibilité d'éclairer le peuple. Ils avoient tort. Le peuple a toujours une certaine somme d'idées. Pourquoi ne seroit-il pas possible de ne lui en donner que de vraies ? Cela dépend de ses instituteurs. Qu'ils soient éclairés, humains, le peuple le deviendra ; mettez en jeu son intérêt, il le deviendra bientôt.

Cet article me rappelle un singulier prix, proposé par une académie ; prix qui mérite quelques réflexions, plus par sa bizarrerie que par son utilité.

SECTION III.

S'il est utile au peuple d'avoir des erreurs.

L'ACADÉMIE de Berlin avoit proposé pour sujet d'un prix en l'année 1780, la question suivante : *Est-il utile au peuple d'être trompé,*

soit qu'on l'induisse en de nouvelles erreurs, soit qu'on l'entretienne dans celles qu'il peut avoir ?

Le fameux Linguet, en annonçant ce prix dans ses annales, soutint que ce sujet ne pouvoit jamais fournir la matiere d'une dissertation académique. Au premier coup - d'oeil, je ne souffris pas à son opinion; je voyois dans ce sujet un vaste champ ouvert à la philosophie; pour indiquer & détruire les erreurs, soit religieuses, soit politiques, qui avoient si long - tems causé le malheur du genre humain; & disposant dans ma tête toute l'ordonnance de mon discours, je plaçois d'un côté un calcul très - véridique des milliers d'hommes que l'intolérance religieuse & civile avoit enlevés à la terre; je lui donnois pour pendant le tableau des malheureuses victimes de l'opinion sur le célibat, &c. &c. Mais, revenu du délire qu'avoit produit en moi le premier aperçu de la question, j'ai voulu en approfondir la position, le but, l'utilité; & j'ai vu que la position en étoit trop vague & trop générale, que le but politique en étoit dangereux, que l'utilité philosophique en étoit complètement nulle, qu'enfin toute espece de solution en étoit impossible.

Il me parut d'abord fort étrange qu'une compagnie académique mît en problème, si l'impos-

ture est permise , s'il est utile au peuple d'être trompé. Si l'affirmative étoit vraie , ce seroit une de ces vérités cruelles qu'il faudroit dérober aux yeux des peuples , & plus encore à ceux des souverains ; car , que de fatales conséquences en résulteroient , soit en religion , soit en politique ! La philosophie fourniroit donc des armes aux Mahomet , à tous les imposteurs qui voudroient se jouer de la crédulité du peuple , & dont la fortune justifieroit la fourberie ! Les prêtres de Belus , les initiés dans les mystères d'Hermès , croyoient faiblement qu'il falloit tromper le peuple ; mais ils ne le disoient pas. C'étoit un article secret de leur catéchisme. On voudroit apparemment aujourd'hui le faire revivre & le légitimer par la sanction solennelle de la philosophie.

J'ai dit que la position du problème étoit trop vague. En effet , on n'y spécifie aucun cas , aucune opinion : on y demande en général s'il est utile au peuple d'être trompé ; mais est-ce en métaphysique , en religion , en morale , en politique , sur les arts ? Si l'on traite toutes ces matières ; si l'on descend dans les subdivisions immenses qu'embrassent ces cinq grandes divisions ; si l'on effleure tous les détails , toutes les erreurs qui les distinguent ; si l'on en apprécie

l'utilité ou le mal , quel déluge de dissertations entassées les unes sur les autres ! On rempliroit des in-folio. Omet-on quelques parties ? la solution est incomplete.

Peut - elle être jamais complete ? Peut - on se flatter de trouver pour résultat de ses recherches un principe général qui détermine invariablement l'utilité des erreurs du peuple ? Si l'on me cite cent circonstances où il a été utile au peuple d'être trompé , j'en citerai deux cents autres où l'imposture lui a été fatale. Les faits ne servent donc ici qu'à jeter l'observateur dans le pyrrhonisme ? A-t-on recours au raisonnement , à cette clef qui ouvre toutes les portes , dit Montagne ? on devient encore sceptique. Ecoutez l'austere Zénon , lisez Sénèque : ils vous disent , ils vous prouvent que rien n'est utile que le vrai , que rien n'est utile que l'honnête. Entrez dans l'école contraire , & vous verrez que l'art de tromper le peuple a aussi ses apologistes , ses argumens , & des faits victorieux.

Quelque parti qu'on prenne , quel bien en résultera - t - il pour le peuple ? En sera-t-il moins le *triste pecus* , destiné de toute éternité à être tondu par les financiers , trompé par les ministres , médicamenté par les empyriques , étourdi par les écrivains , joué & ballotté en tout & par-

n'eût pour tout appui que ses connoissances , il seroit bientôt ridiculisé , sifflé , écrasé par ses rivaux , que sa gloire & leur médiocrité réuniroient contre lui. La machine politique a besoin de plusieurs bras , de quelques têtes , pour conserver son mouvement. Or , comme toutes ces têtes ne peuvent être également bonnes , comme les médiocres & les mauvaises font toujours la majorité , il s'ensuit qu'elles doivent parvenir à écarter les gens éclairés. Ceux-ci sont trop pénétrants ; ils verroient aisément la nullité des autres : la plupart des administrations doivent donc toujours être dans de foibles mains , & conséquemment on doit y mépriser ou au moins y craindre & les sciences & ceux qui les cultivent. Or , tous les courtisans ont la fureur de parvenir. Ils ne seront donc pas assez mal-adroits pour choisir une voie qui écarte des honneurs , loin d'y conduire.

L'intrigant & vil Granvelle disoit : *faut souffrir tout , qui veut parvenir*. A ce compte , le philosophe ne parviendra jamais , ou un parvenu ne sera jamais philosophe.

Voulez-vous être convaincu qu'on verse dans les cours le ridicule sur les grands qui cultivent les lettres ? Pesez la conduite de ceux qui ont voulu avoir quelque réputation : voyez en France
les

les ducs de Niv. le card. de Ber. Dans le feu de la jeunesse, où l'on se passionne pour les beaux arts, ils ont fait des vers; mais quand est venu le tems de la maturité, quand l'ambition s'est emparée de leurs cœurs, alors ils ont imposé silence à leur muse, & aux adulateurs qui les encensoient publiquement. Ils lui ont peut-être en secret fait quelques sacrifices; mais en public, ils se sont bien gardés de l'avouer: c'étoit encourir l'anathème des protecteurs puissans.

Un tel déshonore ma famille, disoit un grand; *il se fait imprimer*. Voilà la maniere de voir de ses semblables. Ils se mettent infiniment au-dessus de l'écrivain de génie, dont les lumieres sont utiles à toutes les nations, à tous les siècles; & je parie bien qu'il n'est pas de grand à qui l'on donnât le choix de rester ce qu'il est, ou d'être, comme Rousseau, l'instituteur, le bienfaiteur du genre humain, qui n'aimât mieux son manteau ducal que le manteau du philosophe... Et voilà pourtant l'espece d'hommes à qui des gens de lettres ont fait & font encore bassement leur cour!

Forcés de mépriser les lettres parce qu'elles sont un obstacle à leur ambition, méprisant encore par intérêt la gloire qu'elles procurent, les

grands ne sont pas tentés de puiser à cette source la foule de jouissances spirituelles dont s'enorgueillit le vrai sage. Les plaisirs que l'observation, l'étude, la méditation font naître, sont sans doute les seuls biens véritables, puisqu'ils sont indépendans de tous les événemens. Mais, pour les goûter, il faut s'être accoutumé de bonne heure à la culture des sciences, & l'avoir constamment suivie. L'entrée de la carrière est semée d'épines, les roses ne se trouvent qu'au milieu. Réfléchir est une tâche pénible pour l'être vuide d'idées. Pour celui qui en a beaucoup & qui les a en ordre, la réflexion est un plaisir qui se renouvelle à chaque instant; tout lui en offre la matière; tout est objet de contemplation & de délices pour lui. Mais c'est l'habitude seule de la réflexion qui plie la nature à nos ordres. Or les grands, emportés par le tourbillon dans lequel ils roulent, agités à chaque instant par de nouvelles passions, tourmentés par des desirs sans cesse renaissans, tantôt brillans, tantôt éclipsés, oppresseurs, opprimés; les grands, dis-je, sont le centre mobile d'une foule de sensations & d'idées qui occupent toute leur attention, & qui d'ailleurs tendant toutes à ce point unique, à dominer les autres, les écartent nécessairement du véritable but du philosophe.

époques ; la jeunesse , l'âge de maturité , & la vieillesse. Dans la jeunesse on donne tout aux passions , à la dissipation , aux plaisirs ; dans l'âge mûr , à l'ambition. Les révers corrigent en suite , l'expérience apprend que ce n'est pas à la cour que l'on trouve le bonheur. On veut se livrer aux sciences ; mais alors il n'est plus tems. La machine est usée , les esprits font de glace ; & pour bien cultiver les sciences , il faut une organisation saine , & des esprits qui ne soient pas émouffés. Les habitudes nouvelles se forment aisément dans la jeunesse , rarement on en acquiert dans la vieillesse.

Le grand ne pouvant être homme de lettres ni savant , est donc forcé de mépriser les gens de lettres , s'il est vrai , comme l'a prouvé l'auteur de l'*Esprit* , qu'on n'estime que soi dans les autres , qu'on n'estime que les êtres avec lesquels on est en rapport.

Comment d'après ces vérités les gens de lettres ont-ils recherché le suffrage & l'amitié des grands ? Ignorans par état , ces derniers pouvoient-ils être juges dans des sciences qui demandent une longue culture , un tact exercé , pour en apprécier les productions ?

Une amitié sincère a-t-elle jamais pu s'établir entre le grand & l'homme de lettres ? L'un accou-

l'analyse, & mises en ordre par la réflexion.

Cette acquisition, cette vérification, cet ordre sont le résultat de travaux longs & pénibles.

Les grands ne peuvent jamais avoir intérêt à se livrer à ces travaux, l'idée du plaisir subséquent n'étant point assez forte pour les-y engager.

La considération, l'argent, les dignités, ne sont intéressans, comme l'a prouvé Helvetius, que parce qu'ils offrent des moyens d'acquérir des plaisirs, soit physiques, soit spirituels.

Or, un grand naît au milieu des trésors de la considération, des dignités; & tous les plaisirs sont sous sa main, à ses ordres; il croiroit donc être fou de prendre le chemin long & pénible des sciences pour parvenir au bonheur. Donc il aimera mieux être simplement un grand, que de devenir un savant.

Il est vrai que son calcul est faux; car le bonheur que lui procureront les circonstances où il se trouve, n'est point le vrai bonheur. Un tel bonheur est celui qui dépend de nous, celui que nul être, nul événement ne peut ravir; & le bonheur du courtisan s'évanouit quelquefois dans l'anti-chambre d'un ministre à l'air fourcilleux, d'un maître de mauvaise humeur.

La vie des grands peut se partager en trois

époques ; la jeunesse , l'âge de maturité , & la vieillesse. Dans la jeunesse on donne tout aux passions , à la dissipation , aux plaisirs ; dans l'âge mûr , à l'ambition. Les rêves corrigent ensuite , l'expérience apprend que ce n'est pas à la cour que l'on trouve le bonheur. On veut se livrer aux sciences ; mais alors il n'est plus tems. La machine est usée , les esprits sont de glace ; & pour bien cultiver les sciences , il faut une organisation saine , & des esprits qui ne soient pas émouffés. Les habitudes nouvelles se forment aisément dans la jeunesse , rarement on en acquiert dans la vieillesse.

Le grand ne pouvant être homme de lettres ni savant , est donc forcé de mépriser les gens de lettres , s'il est vrai , comme l'a prouvé l'auteur de *l'Esprit* , qu'on n'estime que soi dans les autres , qu'on n'estime que les êtres avec lesquels on est en rapport.

Comment d'après ces vérités les gens de lettres ont-ils recherché le suffrage & l'amitié des grands ? Ignorans par état , ces derniers pouvoient-ils être juges dans des sciences qui demandent une longue culture , un tact exercé , pour en apprécier les productions ?

Une amitié sincère a-t-elle jamais pu s'établir entre le grand & l'homme de lettres ? L'un accou-

tumé à peser tout au poids de l'or & des dignités , a vu l'indigent qui avoit befoin de ses secours , & non le favant qu'il devoit honorer ; celui-ci a payé les dédains du Crésus par le mépris qu'on doit à la stupidité orgueilleuse. Une hypocrite liaison s'est donc établie à la place d'une véritable amitié. Le protecteur a avili son bienfait. Le protégé , devenu lâche adulateur , a profitué la science dont il se disoit l'apôtre. Il méritoit bien les humiliations dont l'abreuvoit l'homme opulent. Mais de ce commerce il est résulté un plus grand mal : le grand a jugé de la science par le favant ; & voyant celui-ci la proie, l'esclave des plus viles passions , il en a conclu que la science n'étoit bonne à rien.

Une autre réflexion a pu l'amener encore à tirer cette conséquence. Il a vu les débats qui s'élevoient entre les gens de lettres , les systèmes qui tour-à-tour exaltés & détruits , se succédoient rapidement. Il a vu que tout paroissoit incertain ; & n'ayant pas assez d'idées pour décider de quel côté étoit la vérité , n'ayant ni le tems ni la force nécessaires pour faire cet examen , il a mieux aimé conclure que tout étoit incertain , que les savans avoient leur grelot comme les autres.

Il faut l'avouer , il a cependant existé des grands , amis des sciences , humains , éclairés , bienfaisans.

Mais, osons le dire, ils avoient abjuré le fatal esprit de leur *caste* ; car tout grand qui veut se liyrer de bonne - foi à la recherche de la vérité, doit oublier ce qu'il est né ; & s'il ne se dépouille pas de ses richesses, comme du vain éclat de son nom, c'est qu'il peut les employer utilement à l'avancement des sciences. Mais tout homme qui se sent chatouillé par un titre ridicule, n'est pas né pour l'étude de la vérité : il tient par ce foible à la terre, & l'ami de la vérité doit voler libre de tous liens.

Quel est donc le devoir des grands relativement aux sciences ? Est-ce de faire des découvertes, ou de juger ceux qui les font ? Non ; que les grands abjurent enfin ces idées chimériques dont ils ont été bercés dans ce siècle ; la couronne dont leur front a été quelquefois couvert, étoit tissée par le mensonge & l'adulation. Aspirer-ils à en mériter une plus solide ? En voici le moyen : les sciences ont besoin d'encouragement, les travaux des savans exigent de grands secours... Plus d'un grand s'imagine peut-être que je viens ici réclamer pour eux sa protection...

Protection ! mot affreux ! le signe de l'opprobre des sciences ! le signe d'un marché infame pour celui qui se prostitue, cruel dans le protecteur qui jouit de sa bassesse ! Il jouit... Qu'il

n'eût pour tout appui que ses connoissances, il seroit bientôt ridiculisé, sifflé, écrasé par ses rivaux, que sa gloire & leur médiocrité réuniroient contre lui. La machine politique a besoin de plusieurs bras, de quelques têtes, pour conserver son mouvement. Or, comme toutes ces têtes ne peuvent être également bonnes, comme les médiocres & les mauvaises font toujours la majorité, il s'ensuit qu'elles doivent parvenir à écarter les gens éclairés. Ceux-ci sont trop pénétrants; ils verroient aisément la nullité des autres: la plupart des administrations doivent donc toujours être dans de foibles mains, & conséquemment on doit y mépriser ou au moins y craindre & les sciences & ceux qui les cultivent. Or, tous les courtisans ont la fureur de parvenir. Ils ne feront donc pas assez mal-adroits pour choisir une voie qui écarte des honneurs, loin d'y conduire.

L'intrigant & vil Granvelle disoit: *faut souffrir tout, qui veut parvenir.* A ce compte, le philosophe ne parviendra jamais, ou un parvenu ne sera jamais philosophe.

Voulez-vous être convaincu qu'on verse dans les cours le ridicule sur les grands qui cultivent les lettres? Pesez la conduite de ceux qui ont voulu avoir quelque réputation: voyez en France

les

les ducs de Niv. le card. de Ber. Dans le feu de la jeunesse, où l'on se passionne pour les beaux arts, ils ont fait des vers; mais quand est venu le tems de la maturité, quand l'ambition s'est emparée de leurs cœurs, alors ils ont imposé silence à leur muse, & aux adulateurs qui les encensoient publiquement. Ils lui ont peut-être en secret fait quelques sacrifices; mais en public, ils se sont bien gardés de l'avouer: c'étoit encourir l'anathême des protecteurs puissans.

Un tel déshonore ma famille, disoit un grand; *il se fait imprimer*. Voilà la maniere de voir de ses semblables. Ils se mettent infiniment au-dessus de l'écrivain de génie, dont les lumieres sont utiles à toutes les nations, à tous les siècles; & je parie bien qu'il n'est pas de grand à qui l'on donnât le choix de rester ce qu'il est, ou d'être, comme Rousseau, l'instituteur, le bienfaiteur du genre humain, qui n'aimât mieux son manteau ducal que le manteau du philosophe... Et voilà pourtant l'espece d'hommes à qui des gens de lettres ont fait & font encore bafsement leur cour!

Forcés de mépriser les lettres parce qu'elles sont un obstacle à leur ambition, méprisant encore par intérêt la gloire qu'elles procurent, les

grands ne font pas tentés de puiser à cette source la foule de jouissances spirituelles dont s'enorgueillit le vrai sage. Les plaisirs que l'observation, l'étude, la méditation font naître, font sans doute les seuls biens véritables, puisqu'ils sont indépendans de tous les événemens. Mais, pour les goûter, il faut s'être accoutumé de bonne heure à la culture des sciences, & l'avoir constamment suivie. L'entrée de la carrière est semée d'épines, les roses ne se trouvent qu'au milieu. Réfléchir est une tâche pénible pour l'être vuide d'idées. Pour celui qui en a beaucoup & qui les a en ordre, la réflexion est un plaisir qui se renouvelle à chaque instant; tout lui en offre la matière; tout est objet de contemplation & de délices pour lui. Mais c'est l'habitude seule de la réflexion qui plie la nature à nos ordres. Or les grands, emportés par le tourbillon dans lequel ils roulent, agités à chaque instant par de nouvelles passions, tourmentés par des desirs sans cesse renaissans, tantôt brillans, tantôt éclipsés, oppresseurs, opprimés; les grands, dis-je, sont le centre mobile d'une foule de sensations & d'idées qui occupent toute leur attention, & qui d'ailleurs tendant toutes à ce point unique, à dominer les autres, les écartent nécessairement du véritable but du philosophe.

ces , s'en rendent dignes ; qu'alors ils aident à se développer les talens qui languissent : c'est acquérir une grandeur bien plus belle que celle de la naissance ; c'est un des moyens de réparer l'injuste inégalité du sort , & d'effacer le malheur qu'ils ont de naître grands.

Je dis le malheur ; car quand je vois le fils d'un grand au berceau , je le plains , je me dis : voilà donc un être condamné à être malheureux toute sa vie , condamné à devenir la proie des infirmités , des maladies , de l'ignorance , des vices , de mille défauts que , dans un état plus obscur & par une éducation différente , il eût évités ; condamné à être le tyran ou l'esclave de ceux qui l'entoureront ; condamné à l'ennui , ce poison mortel de la vie presque inséparable de la grandeur. Ignorant , il sera prôné ; riche , il sera caressé ; vicieux , il sera flatté ; bienfaisant , il sera trompé ; tyran , il sera détesté. Il doit faire des esclaves ou l'être , & l'un & l'autre état est également malheureux. Oui , que les grands pleurent dès leur naissance , ils le doivent ; & ils ne peuvent corriger que par l'étude , que par les bienfaits , l'astre malin sous lequel ils sont nés.



l'analyse ; & mises en ordre par la réflexion.

Cette acquisition, cette vérification, cet ordre sont le résultat de travaux longs & pénibles.

Les grands ne peuvent jamais avoir intérêt à se livrer à ces travaux, l'idée du plaisir subséquent n'étant point assez forte pour les-y engager.

La considération, l'argent, les dignités, ne sont intéressans, comme l'a prouvé Helvetius, que parce qu'ils offrent des moyens d'acquérir des plaisirs, soit physiques, soit spirituels.

Or, un grand naît au milieu des trésors de la considération, des dignités ; & tous les plaisirs sont sous sa main, à ses ordres ; il croiroit donc être fou de prendre le chemin long & pénible des sciences pour parvenir au bonheur. Donc il aimera mieux être simplement un grand, que de devenir un savant.

Il est vrai que son calcul est faux ; car le bonheur que lui procureront les circonstances où il se trouve, n'est point le vrai bonheur. Un tel bonheur est celui qui dépend de nous, celui que nul être, nul événement ne peut ravir ; & le bonheur du courtisan s'évanouit quelquefois dans l'anti-chambre d'un ministre à l'air fourcilleux, d'un maître de mauvaise humeur.

La vie des grands peut se partager en trois

époques ; la jeunesse ; l'âge de maturité , & la vieillesse. Dans la jeunesse on donne tout aux passions , à la dissipation , aux plaisirs ; dans l'âge mûr , à l'ambition. Les révers corrigent ensuite , l'expérience apprend que ce n'est pas à la cour que l'on trouve le bonheur. On veut se livrer aux sciences ; mais alors il n'est plus tems. La machine est usée , les esprits sont de glace ; & pour bien cultiver les sciences , il faut une organisation saine , & des esprits qui ne soient pas émouffés. Les habitudes nouvelles se forment aisément dans la jeunesse , rarement on en acquiert dans la vieillesse.

Le grand ne pouvant être homme de lettres ni savant , est donc forcé de mépriser les gens de lettres , s'il est vrai , comme l'a prouvé l'auteur de *l'Esprit* , qu'on n'estime que soi dans les autres , qu'on n'estime que les êtres avec lesquels on est en rapport.

Comment d'après ces vérités les gens de lettres ont-ils recherché le suffrage & l'amitié des grands ? Ignorans par état , ces derniers pouvoient-ils être juges dans des sciences qui demandent une longue culture , un tact exercé , pour en apprécier les productions ?

Une amitié sincère a-t-elle jamais pu s'établir entre le grand & l'homme de lettres ? L'un accou-

morale elles disputent la palme à Helvetius. Il y a encore beaucoup , il n'y a que trop à faire dans le monde savant ; en voit-on une seule le parcourir & laisser des vestiges ineffaçables pour la postérité ? Non , elles s'amuse à cueillir des fleurs. Nous , plus audacieux , nous escaladons le jardin des Hespérides , nous dérobons la pomme d'or.

On me nommera les Graffigni , les Dubocage , les Deshoulières , les Sévigné , &c. Je rends hommage aux talens agréables de ces femmes auteurs ; mais je dirai d'elles ce que cette dernière disoit des anciens & des modernes : nous sommes beaux , elles sont jolies. Une lettre , une idylle , une épître fugitive , voilà leur sphere ; elles y brillent , non pas sans rivaux. Veulent-elles planer plus haut ? elles éprouvent le sort du malheureux Icare. La Colombiade est ignorée du vivant de son auteur. On ignore que madame Deshoulières ait fait des tragédies. Je fais qu'il est beaucoup de femmes qui se sont adonnées à l'étude des hautes sciences , qui y ont réussi. Je fais que des Amasia ont donné des leçons de droit ; que d'autres plus modernes ont occupé avec gloire des chaires philosophiques. Mais que prouvent ces faits ? Que le perroquet peut quelquefois contrefaire notre

langage. Il ne s'agit pas de savoir si les femmes peuvent, comme nous, voir au travers d'un télescope ; mais si , lorsque l'art du lunetier étoit imparfait , elles pouvoient découvrir ce télescope. Il ne s'agit pas de savoir si les Fontenelle & les Algarotti , parsemant de fleurs le chemin de la géométrie , graveront dans leur tête les noms de tourbillons , d'attraction ; mais si , d'elles-mêmes & sans lisière , elles peuvent s'élançer au-delà de l'abyme ténébreux où nous sommes tous plongés , saisir la vérité & la faire briller à nos yeux. Voilà ce qu'aucune femme n'a jamais fait , n'a peut-être jamais tenté. Peut-être faut-il attribuer leur impuissance aux liens civils & politiques dont nous les avons entourées & qui les avilissent à leurs propres yeux , au peu d'intérêt que d'ailleurs elles ont à se rendre célèbres. Quoi qu'il en soit , la question est décidée par le fait : peu importe la cause de leur inaptitude. Ceux qui croient à la légèreté de leur organisation , aiment à se payer de mots. Il y a eu des millions de femmes plus fortement nervees & organisées que Voltaire. Ceux qui croient à la différence de l'éducation , sacrifient encore au préjugé. Les femmes ont à présent les mêmes moyens que nous : c'est avec les livres , avec les maîtres , qu'on s'instruit. Le vrai génie

n'a pas même besoin du secours de ces derniers ; il fait se suffire à lui-même. L'éducation de collège est pour les hommes un obstacle de plus à leur avancement dans les hautes sciences ; elle leur donne mille préjugés , & pas une vérité. Les pédans de collège ressemblent à ces négres-fes qui écrasent la tête de leurs enfans pour la rendre pointue : on laisse dans leur état naturel les cerveaux des femmes.

Mais d'ailleurs ont-elles donc besoin , avons-nous besoin qu'elles nous égalent dans les sciences ? Non , sans doute. Le bonheur est le but où tous nous devons tendre. Sans doute la culture des sciences est un moyen d'être heureux. Sans doute une femme qui , dans la solitude , sachant se suffire à soi-même , saura , dans la méditation ou la lecture , oublier les folies de ses semblables , ne connaîtra jamais l'ennui. Sans doute elle sera , si elle raisonne , meilleure femme , meilleure mere. Instruisons-les donc , mais plus pour leur bonheur , pour le nôtre , que pour satisfaire leur vanité , que pour les transformer en auteurs. Une Dacier est un monstre dans le monde moral ; & dans le domestique , ce monstre est insupportable. Qu'on ne montre qu'à moitié aux femmes la lueur de la philosophie ; cette moitié suffit pour la foiblesse de leurs organes. Imitons les francs-maçons :

ils ont créé la loge de la félicité pour les femmes ; elles auroient été déplacées dans la leur. La nature nous indique la place qu'une femme doit tenir dans l'état civil. Sa foiblesse la concentre dans le domestique ; ses occupations l'empêchent d'être savante & perpétuellement enterrée dans un cabinet ; ses charmes lui disent qu'elle doit briller comme les roses : qu'a-t-elle besoin de les rider dans la poussière des études ? Qu'elle soit assez éclairée pour converser avec son ami sur la morale , sur la fleur des sciences ; mais qu'elle ne soit jamais assez savante pour égaler Newton. Ce seroit un malheur pour elle ; ce seroit l'enfer pour celui qui l'épouseroit. Je ne connois rien de pire que ces demi-savantes qui inondent Paris , qui , dans des bureaux de bel-esprit , décident , tranchent , & veulent donner des loix. Je ne balancerois pas entre une femme fortant des mains de la nature , & ces bégueules littéraires. Les Mascarilles sont encore trop bons pour elles.

Les plaisirs qu'offre l'étude , ne doivent donc entrer que comme accessoires dans le plan de vie des femmes. C'est pour leur agrément , c'est pour se rapprocher de leurs époux , c'est enfin pour ouvrir les yeux de leurs enfans aux pre-

mieres lueurs de la raison, qu'elles doivent savoir. Passé ces bornes, toute femme est hors la nature, hors sa sphere, & par conséquent ridicule; car le ridicule n'est que le défaut de proportion & de convenance.

Qu'on ne s'étonne donc point que, chez les peuples même célèbres par leur galanterie, on ait tant versé de ridicule sur les femmes savantes. Ce n'est point une ligue, une conjuration pour les empêcher de nous surpasser, comme on l'entend dire; on doit rire d'une femme savante, comme on riroit de voir le bras d'un nain chargé de la massue d'Hercule. Femmes, soyez ce que la nature vous ordonne d'être, & vous serez toujours respectables; soyez filles vertueuses & soumises, femmes sensibles & honnêtes, meres tendres & indulgentes, & ne soyez point savantes. (1) L'estime universelle répandra le bonheur sur vos jours. Quelques vérités décou-

(1) Moliere a dit avec raison :

Ah ! les femmes docteurs ne font pas de mon goût.
 Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
 Mais je ne lui veux point la passion choquante
 De se rendre savante, afin d'être savante ;
 Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
 Elle sache ignorer les choses qu'elle fait.

vertes

vertes dans des sciences abstraites & souvent inutiles, peuvent-elles valoir une vie employée à la pratique des vertus & de ses devoirs ?

Une observation importante à faire, seroit de voir si les femmes savantes, ou qui se sont mêlées d'écrire, ont été meilleures meres, épouses plus tendrés, citoyennes plus zélées. J'en doute ; (1) mais dans tous les cas, je tiendrai pour principe qu'il faut d'abord remplir la place que la nature & la société nous marquent. J'aurois autant admiré Epictete nettoyant l'antichambre de son maître, qu'Epictete écrivant son sublime manuel.

(1) On peut dire la même chose des femmes qui possèdent certains arts à la mode. J'en vois à qui de bonne heure on a inspiré le goût de la musique, par exemple, que de bonne heure on a flattées sur leurs talens : mariées, que sont-elles ? Elles prétendent à la gloire des premiers talens ; elles négligent leurs maris, leurs enfans, leur ménage, pour une fumée de réputation. Je n'ai jamais conçu d'après cela, pourquoi cet art entroit si essentiellement dans l'éducation.

De très-longues, de coûtantes études peuvent seules rendre les femmes habiles au claveffin, qui n'est certainement pas l'instrument le plus agréable. Au bout de dix ans de travail, je vois les plus fameuses virtuoses passer presque la moitié de leurs jours à s'exercer. Si c'est pour le plaisir des autres, elles sont bien folles ; le leur n'est pour rien dans ce travail, car elles sont blasées par l'habitude, ou elles s'en imposent à elles-même. Je ne vois dans tout cela que l'amour d'une vaine gloire, & c'est sacrifier à une bagatelle ce qu'on a de plus cher au monde.

J'aurois dû peindre ici peut-être l'influence des femmes sur les connoissances philosophiques de ce siècle. Mais que ce tableau seroit affligeant ! On y verroit que la légèreté de caractère , dont elles ont par-tout donné le ton , a prodigieusement arrêté les progrès de l'esprit humain vers la vérité. Dans les femmes de nos jours , l'esprit supplée à tout ; il supplée à la raison , au bon sens , à l'érudition. Accoutumées à n'estimer que les choses du moment , haïssant jusqu'au nom de la méditation , elles dédaignent tout ce qui porte son empreinte , persifflent ceux qui s'y livrent , sont étonnées qu'on puisse être femme , lire Young , ou méditer. Portant cet esprit superficiel & tranchant dans les sociétés , elles ne tardent pas à y corrompre le goût ; la foule de leurs adorateurs applaudit à leur jargon , le copie ; on n'admire plus que le bel-esprit , on substitue les sophismes à la raison , le calembour à l'esprit ; la contagion gagne par-tout , dans les cabinets des gens de lettres , dans leurs écrits même , & l'on devine bien qu'à cette époque de dépravation , l'amour du vrai est banni de toutes les ames , n'est plus qu'un mot insignifiant. Voilà l'état du siècle. Femmes du bon ton , il est votre ouvrage !

SECTION VI.

Que les savans ne sont pas aussi propres qu'on le pense communément , à la découverte de la vérité.

DE tous les êtres jetés sur la surface de ce globe , les savans sont peut-être ceux qui sont les moins voisins de la vérité. Je parle de ces savans qui connoissent toutes les idées d'autrui , & n'en ont aucune en propre , ou de ceux qui , prévenus sur certains systêmes , combattent tout , hors ceux de leur école. Certainement un ignorant est plus près de la vérité qu'un pareil savant. S'il n'a pas d'idées , il n'a pas de préjugés ; s'il ne fait pas , il n'est pas entiché de prévention : or , il est bien plus aisé de guérir l'ignorance que la prévention. On dissipe aisément une simple cataracte ; mais quand l'humeur crystalline est viciée , on voit toujours mal.

Pourquoi les savans sont-ils incapables de découvrir la vérité ? C'est qu'ils sont pleins de leurs livres , pleins de leurs systêmes , pleins de prétentions & de vanité. L'ignorant fait qu'il est ignorant ; donnez-lui une bonne méthode , il apprendra ; le savant , quoique plongé dans les ténèbres , ne veut pas même de méthode ; l'ha-

bitude lui fait une douce illusion sur les ténèbres dont il est entouré.

Observez par quelle maniere on devient ordinairement savant ; d'abord , en entendant des maîtres , en répétant , en croyant scrupuleusement toutes leurs idées. Quand on quite les écoles , la vanité , la fureur de briller portent à l'étude , à la lecture ; on se remplit de toutes les idées reçues sans les examiner ; si quelquefois on les examine , si même on les combat , c'est parce qu'on veut se distinguer des autres. Ce n'est pas par amour de la vérité , mais par ambition , qu'on innove. Est-ce donc la méthode que suit l'homme qui cherche la vérité ?

Lorsque l'amour de la gloire , ou l'ambition , ou la cupidité dirigent les efforts de l'homme vers la science , il est ou charlatan ou dupe.

Il doit chercher la vérité pour elle-même , de bonne-foi , & dans l'unique vue d'être utile. Avec une vue aussi pure , il peut encore tomber dans l'erreur ; mais il la reconnoît , ou en convient , quand une main plus heureuse écarte le voile.

Voyez ces savans , que le desir de voir des expériences nouvelles rassemble dans le cabinet d'un physicien : la jalousie , la prévention ont déjà fait son procès , avant même qu'il ait commencé. Les expériences sont-elles décisives ? on

chicane toujours, on argumente, on crie, & l'on parvient ainsi à ébranler quelques faux esprits. On court ensuite dans les sociétés, décriant & l'auteur & ses vues nouvelles; & le vulgaire, qui croit un homme sur sa réputation & son titre, décide que l'inventeur n'est qu'un sot, sans avoir vu ses expériences.

Combien de fois, témoin de ces scènes scandaleuses, je me suis dit : que les savans sont petits ! Comme ces prétendus géans deviennent Lilliputiens au télescope de la vérité ! Ils ont toutes les passions des âmes vulgaires & ignorantes, & ils ont de plus qu'elles la mauvaise foi & la suffisance. . . . Aussi tout homme qui se livre à la recherche de la vérité, ne doit-il point invoquer les suffrages des savans : ceux qui courent la même carrière que lui, sont ou injustes dans leur censure, ou hyprocrites dans leurs éloges ; ceux qui ne la connoissent point sont récusables. C'est donc à sa conscience propre qu'il faut s'en rapporter, se borner ; il faut se mettre au-dessus de tous les jugemens, attendre son arrêt de la postérité, & sa réputation du tems.

De tous les savans, ceux qui sont les plus éloignés de la vérité, sont sans contredit ces érudits qui abandonnent l'étude des choses,

pour se livrer à l'étude stérile des mots. L'espece en a été abondante dans tous les siècles, & cette fécondité n'a pas peu nui aux progrès des connoissances humaines. Sénèque se plaignoit déjà que, de son tems, leurs recherches oiseuses absorbent l'attention des esprits, la détournent de l'étude de la philosophie, pour la porter sur des objets ridicules & minutieux. Son tableau est frappant : il a encore beaucoup de vérité pour notre siècle.

Lisez les volumineux in-folio des érudits du seizième siècle, & jugez s'ils avoient aucune disposition pour trouver, pour enseigner la vérité. Estime profonde pour eux-mêmes, mépris profond pour les autres, voilà ce qui les caractérisoit, voilà ce qui caractérise encore ceux de notre siècle. Ceux-ci savent masquer cet orgueil sous des dehors agréables. Dans le seizième siècle, ils étoient impudens. Ouvrez le *Scaligeriana* ; vous y verrez Joseph Scaliger se donner un encens grossier, & déchirer impitoyablement ses rivaux. (1) Peut-on,

(1) Ce que je vais dire pourra donner une idée de la maniere des savans du seizième siècle.

Ego, dit Scaliger, *egregie perstringo. Biblia est prophetas : ego do materiam ; senex sum ; juvenes pergant est me sequantur*. Le landgrave de Hesse a envoyé à Suillius une chaîne d'or, plutôt qu'à un homme comme moi, qui suis parent de sa femme selon mes ancêtres...

avec de pareilles dispositions, découvrir la vérité? Elle échappe aux orgueilleux qui tranchent impudemment, & dont l'amour-propre égare sans cesse l'œil ébloui; elle ne se dévoile qu'aux yeux de l'homme simple & modeste qui, se déliait

Ils n'osent m'attaquer, ils savent que je suis de la race de ces chiens & mâtins de Scaliger. . . J'ai été une prostituée à faire des vers à tout le monde comme Dorat. . . Enfin pour l'hébreu, pour le grec, pour toutes les langues anciennes, si l'on veut croire Scaliger, il étoit le seul qui les entendit bien; tous ses confreres n'étoient que des ignorans. Il est pourtant fort modeste sur un article, c'est celui de l'argent. *Ego*, dit-il, *ab obitu patris semper eleemosynis vixi*. Mais quel acharnement contre les jésuites! *Jesuitæ laris similes, larem si deplumes, nil est fere reliqui*. Le pape & les jésuites, & les mathématiciens se dépitèrent contre moi; je montre que leur année corrigée ne vaut rien. Les jésuites n'attenteront pas si-tôt quelque chose contre la France: je désirerois qu'ils entreprissent quelque chose contre le roi; & qu'ils fussent découverts.

Scaliger n'aimoit pas les Ramistes qui alors avoient un grand parti. Ramus n'étoit que philosophe, & c'étoit bien peu de chose pour un savant en grec & en hébreu. Avec quel ton dédaigneux il parle de Montaigne! lui qui seul est resté de tous les écrivains de ce tems, parce que seul il a parlé la raison universelle. . . M. de Montaigne! Son pere étoit vendeur de harengs. . . La grande sadaise de Montaigne qui a écrit qu'il aimoit mieux le vin blanc: que diable a-t-on à faire de favoir cé qu'il aime!

Sans doute s'il n'avoit dit que cela, on ne se foucieroit guere de Montaigne; mais celui qui au seizieme siecle écrivoit le chapitre que *philosopher c'est apprendre à mourir*, valoit mieux que tous les Scaligers & les Saumaises possibles.

de lui-même, balance long-tems avant de prononcer ; de l'homme qui ne se borne pas d'ailleurs à une seule vue , à un seul horizon ; car les savans , concentrés dans un seul genre , ne peuvent jamais découvrir la vérité dans les autres genres , parce qu'ils n'ont pas assez d'idées pour comparer , & la trouvent rarement dans leur genre favori , parce qu'ils en ont trop , ou qu'ils ont l'esprit prévenu.





MÉDITATION IX.

SECTION PREMIERE.

De quelles vérités l'esprit du philosophe doit principalement s'occuper. Qu'elles doivent être utiles.

L'HOMME doit être utile à l'homme, c'est le devoir constitutif de toute société. Tel est le principe qui dirige le vrai philosophe. Il ne recherchera donc que les vérités qui peuvent être utiles à ses semblables, à lui-même. Le bonheur public fera le but de tous ses travaux, & il rejetera comme des connoissances futiles, toutes celles qui ne conduiront pas à ce but sacré. Le tems, le travail, les facultés, tout dans l'homme est si borné, qu'il est presque coupable de s'amuser à des recherches vaines & pénibles. Il ne fera donc point étymologiste ou puriste, parce que la science des mots ne rend meilleur, ni l'auteur, ni le lecteur. Il ne fera point antiquaire ni bibliomane. Que lui importe l'art de déchiffrer de vieux monumens qui exercent le pyrrhonisme sans augmenter la sagesse ? Que lui importe de savoir la date exacte de cette médaille, de savoir dans quelle ville Homere est

né, combien il a eu de commentateurs ? Questions futiles qu'il faudroit laisser agiter aux enfans seuls, si les enfans même n'avoient pas quelque chose de plus important à faire, d'apprendre à devenir hommes. Que lui importe de connoître le titre de toutes les sottises publiées depuis l'invention de l'imprimerie ? Il possède, il lit Epictete, Sénèque, Montaigne, & quelques autres bons livres. Il se possède, il se lit lui-même ; il fera plus de progrès.

Cependant telle est la folie des savans, que la plupart d'entr'eux consomment leurs veilles à éclaircir sérieusement d'inutiles problêmes. Les gouvernemens même entretiennent à grands frais des érudits pour déterrer de vieux manuscrits oubliés, lorsque l'homme qui a des connoissances vraiment utiles, qui pourroit les employer pour le bonheur public, lorsque cet homme précieux est négligé & souvent méprisé.

Cette folie des savans & des gouvernemens est de tous les tems. Sénèque la ridiculisoit ainsi :
 « Qui construisit le premier vaisseau ? Qui donna les premiers jeux ? L'Aventin a-t-il toujours été dans l'enceinte de Rome ? Ce passage ne doit-il pas être restitué de cette manière ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre cette légende ? Cette médaille est-elle ancienne ou moderne ? A quelle

époque a-t-elle été frappée ? &c. Voilà des recherches bien dignes d'un homme ! Ne vaudroit-il pas mieux ne s'occuper de rien que de ces riens , tandis qu'on a si peu de tems pour étudier l'art d'être heureux ? Cette sentence de Sénèque brûle des milliers de volumes , & elle n'est pas injuste.

Je ne connois que deux sciences vraiment dignes de fixer l'attention du philosophe : la science de son bonheur , & celle du bonheur public. Ces deux sciences , graces à la barbarie des derniers siècles , ont été long-tems enveloppées dans les ténèbres. Elles en sortent aujourd'hui. On commence à sentir que le bonheur est le but de l'homme , que tout doit tendre là , que le point important dans la vie n'est pas d'être savant , mais , d'être heureux & de faire des heureux. La morale & la politique sont donc devenues les premières sciences ?

Les abus sont tellement liés à toutes les constitutions modernes , ces constitutions sont tellement invariables dans leurs principes routiniers , qu'il paroît extravagant aux têtes étroites de songer à une réforme , de la prêcher. Mais que les philosophes ne se laissent point ébranler par les cris , par le ridicule , par les menaces. Nous en sommes au point où l'opinion publique regne

avec les rois sur les trônes , & cette opinion publique est dans la main des philosophes. Qu'ils empruntent donc son organe pour améliorer le sort des hommes en société. Éveillés par leurs cris , les souverains' corrigeront peu à peu tous les abus. Aujourd'hui , on abolit la torture ; demain , on rendra publique la procédure criminelle ; dans un autre instant , on anéantira partout les prohibitions qui gênent & diminuent le commerce dont elles sont faussement destinées à augmenter le cours. Les rois , les ministres sont forcés à vouloir , à faire le bien. Il n'y a que ce moyen d'obtenir de la gloire. Le regne des conquérans est passé , c'est aujourd'hui celui des bienfaiteurs de l'humanité , des grands législateurs. Il faut le dire , le redire aux rois , & par intérêt personnel , ils rendront leurs sujets heureux. La philosophie les a menés au point de regarder la guerre avec horreur. Le second pas seroit-il plus difficile ? Seroit-il plus difficile de transformer les Alexandre , les Charles XII , en Titus , en Licurgue ? Voilà l'ouvrage de la philosophie. Rien ne doit les en écarter : ni les injures de ceux qui crient à l'innovation , ni les petits perfiffages de ces demi-littérateurs qui reprochent aux philosophes de s'ériger en gouverneurs , en prédicateurs des rois. Plût au ciel

que les rois n'eussent jamais été élevés, prêchés que par des philosophes !

Il n'y auroit eu ni croisade, ni Saint-Barthélemi, ni torture, ni Caroline, ni inquisition religieuse & politique. La terre ne gémiroit point sous une foule d'abus & d'atrocités. Oui, croyons-en Platon, l'univers ne sera vraiment heureux que lorsque la philosophie s'affiera sur les trônes à côté des souverains.

Le philosophe se doit à la société, il se doit aussi à lui-même, il se doit à son bonheur. La morale ou l'art de diriger ses passions le lui procurera. Science sublime, inépuisable dans les plaisirs ! qu'il est doux, pour l'homme vertueux, de pouvoir descendre dans lui-même, de développer tous les mouvemens de son ame, compter ses chûtes, s'instruire par ses fautes, en diminuer le nombre, améliorer chaque jour ses sentimens !

Qu'il est doux de pouvoir se rendre ce témoignage : je fais chaque jour le bien que je puis ; hier j'étois méchant, aujourd'hui je suis meilleur ; j'ai veillé sur moi-même, & je ne suis pas tombé. De l'aveu de ses fautes, de cet examen, résultent le calme, le contentement de soi-même, le vrai bonheur. Oui, c'est dans cette tranquillité intérieure qu'il réside ; tout le

quand les autres sont cultivées & fleurissent à ses dépens, une nation peut paroître brillante, pleine de luxe & d'embonpoint ; mais à coup sûr elle est viciée, délabrée intérieurement.

Il est une méthode certaine pour apprécier & classer les sciences. La nature nous la donne.

L'homme s'aime, c'est le premier vœu de la nature. Il n'apprécie donc la valeur des choses que dans leur rapport avec lui.

Or, si l'on doit apprécier la valeur des connoissances par leur utilité, si cette utilité se mesure par l'intérêt général ou l'intérêt des particuliers, il est évident que, parmi les connoissances humaines, on assignera la première place d'abord à la politique, ensuite à la morale. L'une est en effet la science qui traite du bonheur des états ; l'autre se borne à la considération du bonheur des particuliers : l'utilité de l'une est donc générale, l'autre a un objet moins grand ; mais toutes deux sont d'un usage universel. Sous ce dernier rapport, la morale est bien préférable à la politique ; car tous les hommes doivent l'étudier, puisqu'il n'en est aucun à qui elle ne puisse être utile ; tandis que l'étude de la politique peut être concentrée, ou dans ceux qui se destinent à l'administration publique, ou dans ceux qui veulent éclairer cette route encore embarrassée.

Les

Les autres sciences ne sont que des moyens plus ou moins éloignés de parvenir à l'un ou à l'autre but.

Ainsi la géométrie, qui éclaire la mécanique & la navigation, est en rapport avec le bien de la société.

Ainsi la connoissance de l'histoire, qui éclaire l'homme sur lui-même, est en rapport avec le bonheur de l'individu.

Ainsi la science des médailles paroîtra plus qu'indifférente, car les médailles n'apprennent rien que des noms & des dates. Or, à quoi sert dans l'histoire la découverte du nom d'un tyran ou d'une impératrice célèbre par ses débauches ? Dans l'histoire on doit chercher la liaison des causes avec leurs effets : or, les noms sont pour rien dans cette science. Mettez Néron, Denis, Henri VIII ; cela est indifférent. Il faut voir les faits, & mettre les noms de côté.

En suivant la méthode d'apprécier les sciences par leur utilité relative à l'homme ou à la société, on fixe donc aisément le rang que doivent occuper celles qui paroissent plutôt destinées à repaître la curiosité des savans, qu'à procurer des avantages réels. Je ne cesserai de répéter cette sage maxime de Phedre :

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.

Et ce talent de rendre les sciences utiles est plus rare qu'on ne pense. Rousseau écrivoit avec raison. On peut acheter la science & même le savant ; mais le génie qui rend le savoir utile ne s'achete pas. Il ne connoît ni l'argent ni l'ordre des princes. Il ne leur appartient point de le faire naître. Il vit & s'immortalise avec la liberté qui lui est naturelle.





M É D I T A T I O N X.

Des obstacles qui s'opposent à la recherche de la vérité.

SECTION PREMIÈRE.

Grand nombre de sources de l'erreur.

QUE de causes d'erreur s'offrent par - tout à moi ! J'en vois dans les objets de mes observations & de mes méditations , dans le canal qui en transmet l'image , dans le principe qui opere sur cette image , dans les circonstances qui accompagnent mes sensations ou mes idées , dans mon éducation qui aggravé mille préjugés dans ma tête. . .

D'abord il est des objets qui se refusent à notre observation , qui sont impalpables , invisibles ; & cependant nous avons l'orgueil de vouloir les atteindre , de les juger , de raisonner sur eux d'après les qualités que nous leur prêtons. C'est ainsi que les métaphysiciens ont si long-tems déraisonné sur la Divinité , les astronomes sur la nature & l'influence des planetes & des cometes , les physiciens sur la théorie de la terre & son histoire , les antiquaires sur les monumens inex-

pliables des tems perdus pour nous... Pauvres humains ! vous faites des systêmes , vous créez des soleils , des cometes ; vous les faites engendrer des globes , vous calculez habilement le refroidissement de ces globes , vous supposez partout ce qui échappe à vos sens grossiers , & vous vous croyez savans ! & vous obtenez l'admiration de l'univers ! Oui , vous êtes savans , si la science n'est qu'un amas de rêveries ingénieuses. L'admiration de l'univers n'est qu'une preuve de sa stupidité orgueilleuse. C'est un homme entêté de sa noblesse , qu'on flatte en lui créant une vieille généalogie.

Un chapitre curieux à traiter , seroit d'examiner quels sont les objets , quelles sont les sciences les plus susceptibles d'obscurité , quelles sont celles où la vérité se saisit difficilement. De ce nombre , je mets la métaphysique , la morale & la politique. Veut-on savoir pourquoi les sciences prêtent plus à l'incertitude ? Deux raisons s'offrent à moi.

1°. Les principes ou idées élémentaires n'en sont point claires , & n'en peuvent être fixes. Ces idées en effet servent à désigner des rapports moraux entre des êtres , & ces rapports varient par-tout.

2°. Les rapports sous lesquels on peut con-

fidérer un objet de métaphysique ou de politique, sont immenses. On ne peut les épuiser tous, & l'omission d'un seul rend souvent le résultat défectueux. C'est cette multitude inépuisable de rapports qui engendre tant de systèmes différens, tant de contradictions, tant de schismes. Un auteur envisage un objet sous un aspect, un autre écrivain le considère sous un autre point de vue, & ils se choquent.

Mais les sciences où les idées primitives sont claires, où les rapports ne sont point trop nombreux, n'offrent point ces incertitudes. Telle la science des grandeurs.

A l'impossibilité de connoître la plupart des objets par leur obscurité réelle, se joint la foiblesse de nos sens; foiblesse qui les rend susceptibles de mille faux rapports, comme l'a prouvé Mallebranche. L'abbé de Condillac soutient que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais les jugemens que nous formons d'après eux. Dispute puérile, & qui ne roule que sur des mots. L'erreur existe toujours. Qu'importe la source?

Quand cette cause d'erreur n'existeroit pas, j'en vois encore mille autres. J'en vois dans la foiblesse & les bornes de l'entendement humain, dans la nature même de nos perceptions ou idées, qui sont presque toutes ou incompletes ou peu

claires ; j'en vois dans l'obscurité des principes qu'on en fait découler. Cette obscurité est surtout un moyen sûr d'éterniser les disputes & d'enfouir la vérité. C'est l'obscurité des principes enseignés par Aristote, & embrouillés par ses sectateurs, qui a perpétué pendant si long - tems l'ignorance. (1)

J'en vois dans le défaut de liaison des idées ; défaut qui est une source intarissable de faux jugemens , de préventions , de folies , par l'association des idées bizarres avec des idées raisonnables.

J'en vois dans l'abus perpétuel que le peuple fait des mots qu'il n'entend pas , dans celui que les savans font de mots qu'ils croient entendre... Sophiste, tu ris de la manière dont l'homme qui n'a jamais beaucoup réfléchi définit les objets. Pour me montrer ce qu'est le feu, il me mène au foyer, me montre la flamme ; tu ris , sophiste ,

(1) L'obscurité des distinctions & des principes dont se servent les Aristotéliens , disoit Descartes , est cause qu'ils peuvent parler de toutes choses aussi hardiment que s'ils les savoient , & soutenir tout ce qu'ils en disent contre les plus subtils & les plus habiles , sans qu'on ait moyen de les convaincre. Ils ressemblent à un aveugle qui , pour se battre sans désavantage contre un clairvoyant , l'attireroit dans un endroit obscur. Donner des principes clairs & évidens , c'est comme si l'on ouvroit quelques fenêtres pour donner du jour dans cet endroit obscur. *De la méthode.*

tu hausses les épaules ; & à cette définition naturelle , tu substitues une définition abstraite en termes inintelligibles ; tu es ignorant comme lui , tu as plus que lui l'orgueil de sa sottise. L'homme qui réfléchit peu , ne fait pas généraliser ses idées , & conséquemment en a peu. Le savant généralise souvent , & souvent il n'a que des idées vagues , chimériques & sans type original.

J'en vois dans l'abus des abstractions ; abstractions si nécessaires , puisque l'entendement humain est borné ; abstractions si dangereuses , parce qu'elles réalisent des êtres imaginaires , parce qu'elles font croire à l'existence de qualités occultes , de formes substantielles , de substances , de néant , d'espaces réalisés ; parce qu'enfin il ne résulte de la science des abstractions , qu'un jargon , une science de mots infiniment propre à retarder les pas de la vérité.

J'en vois dans l'abus de la synthèse & des principes généraux , qui ne conduisent jamais qu'à de brillantes erreurs , comme je l'ai prouvé.

J'en vois dans la fureur de raisonner toujours par analogie , ou par conjecture. Un homme qui conjecture , assure quelque chose , parce qu'il ne voit pas pourquoi elle ne seroit pas. Est-ce donc sa vue bornée qui règle l'existence & l'essence des objets ? Il conjecture que la nature agit

par les voies les plus simples. Qui le lui a dit ? Qui lui a montré ces voies les plus simples ? Qui lui a dit qu'elles fussent telles dans la nature ?

J'en vois dans la fureur de juger tout, d'expliquer tout, de répondre à tout. Un homme de génie disoit d'un grave docteur : il faut que ce monsieur soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.

Je vois enfin une foule de sources pour l'erreur, dans le savoir universel, si fort à la mode aujourd'hui, & qui tue le vrai savoir ; dans le demi-savoir qui ne fait que des ignorans orgueilleux ; dans la multiplicité des livres, des académies, des cours, qui a avili les sciences en voulant les étendre, &c. &c.

Je ne finirois pas, si je voulois détailler ici toutes les sources de nos erreurs. Il en est quelques-unes que je dois cependant approfondir : telles sont l'ignorance, les passions, les préjugés d'éducation, l'abus des mots, &c.

S E C T I O N II.

De l'ignorance, & de la fausse érudition.

L'IGNORANCE est une des principales causes de l'erreur ; ignorer est n'avoir pas d'idées. Et comment juger, si l'on n'a pas d'idées ? Juger,

c'est affirmer les rapports de tels objets , leur convenance ou leur disconvenance : or , peut-on affirmer ces rapports , si on ne les connoît pas ? Peut-on affirmer , quand on ne les a pas observés , combinés , éclaircis ?

Il résulte de là que le nombre des erreurs doit être considérable , car le nombre des ignorans ou des gens qui n'ont pas d'idées est bien grand.

Parmi ces ignorans , je classe non - seulement ceux qui ne savent rien absolument , mais même ceux qui lisent continuellement & ne réfléchissent point , qui dévorent journaux , gazettes , petites brochures , petits mémoires , qui ont une foule d'idées sur tout , & n'ont pas une idée juste de la moindre branche des connoissances , &c.

Je range même dans cette classe ces savans qui , sortant des bornes des sciences dont ils se sont occupés , prononcent hardiment sur des questions qui leur sont étrangères , & abusent de leur réputation pour donner de la vogue à des erreurs. Tel est un géometre prononçant sur la beauté d'une ariette , un poète jugeant d'une démonstration géométrique , un bel-esprit appréciant les travaux d'un antiquaire.

Regle générale. Pour juger , il faut connoître la chose qu'on juge ; non pas superficiel-

lement, mais sous tous les rapports : car si vous en ignorez un seul, vous n'êtes pas sûr que le parti que vous avez choisi soit le meilleur.

Ainsi, lorsqu'on agite une matière, le philosophe doit s'interroger lui-même avant d'ouvrir la bouche. Il doit se dire : quelles idées ai-je sur cet objet ? Si j'en ai, où les ai-je acquises ? Si j'en ai, ne sont-elles pas altérées par des causes étrangères ? Si j'en ai, forment-elles un système complet ? Ai-je considéré la matière sous tous ses points de vue ? Si je n'en ai pas, écoutons la dispute, considérons, pesons, & ensuite nous jugerons, s'il est possible.

De là résulte que la suspension, le doute, doivent presque toujours être l'état du philosophe, parce qu'il y a des milliers de questions qu'il n'a jamais examinées, qu'il ne pourroit croire que sur parole : or, il ne croit rien sur parole.

De là résulte que le silence doit être presque son état continuel, parce qu'en se recueillant dans le silence, il peut, ou trouver lui-même des raisons de décision, ou en entendre. Il ne doit le rompre que pour dire des vérités, ou s'instruire de vérités.

De là résulte que Socrate avoit raison de questionner toujours. Par cette voie, il trouvoit des vérités, des démonstrations, quand il raisonnoit

avec de vrais philosophes , & il démasquoit les charlatans.

Je sens bien qu'en suivant ce parti , les conversations feroient moins bruyantes , que les décisions feroient moins tranchantes , que le clinquant des beaux-esprits ne séduiroit plus tant.

On ne feroit pas tant de ces journaux , où l'on juge sur toutes les matieres , sans en connoître aucune. Il n'y auroit pas un si grand nombre de bureaux d'esprit , ou leurs oracles despotiques n'auroient plus de crédit ; on ne verroit pas tant de demi-savoirs , & les demi-savoirs sont aussi funestes pour la vérité que l'ignorance complete.

J'en dis autant du savoir des érudits ; savoir indigeste qui nuit singulièrement à la vraie science , qui épaissit nos ténèbres ; savoir qui équivaut à une ignorance complete : car savoir les idées des autres n'est pas connoître les choses.

Il y a , par exemple , des gens de lettres qui se font un mérite de connoître toutes les erreurs échappées aux écrivains anciens & modernes. J'aurois autant le bizarre Italien qui croyoit son château merveilleux , pour y avoir rassemblé en peinture & en sculpture les figures des objets les plus affreux , des monstres les plus rares & les plus dégoûtans. Si la vraie richesse est celle qui est réellement utile à l'homme , la connoissance

des sottises d'autrui peut-elle être richesse ? Les erreurs des grands hommes méritent peut-être d'être connues ; d'abord parce qu'elles nous apprennent à nous défier de l'estime que le public & les siècles même accordent aux systèmes généralement reçus , & encore parce qu'on s'instruit par-là de la route qui mène à l'erreur. . . Mais hors ce cas , l'érudition n'est qu'un fardeau dangereux pour qui cherche la vérité. Nos facultés étant limitées , c'est faire un tort aux connoissances réelles que de charger sa mémoire de l'histoire de toutes les erreurs. Cette histoire entièrement inutile tient la place de vérités qui pourroient être avantageuses.

Il résulte de là que l'écrivain ne doit pas s'attacher à relever toutes les erreurs répandues dans les différens ouvrages. Il doit distinguer celles que le public admet , pour les combattre & les renverser. Les autres ne méritent pas son attention. Un philosophe qui combat les mille & une rêveries que voit paroître chaque année , ressembleroit à Hercule essayant ses forces sur des Pigmées avant de lutter contre l'Hydre.



SECTION III.

Des passions.

POUR obtenir la vérité, il faut écarter de son jugement toute espece de passions.

En effet, les passions obscurcissent alors l'esprit, & rendent les jugemens faux; & voici pourquoi.

Les idées & les passions ont la même origine : c'est la sensibilité physique.

Une sensation ne peut nous frapper, qu'elle ne nous imprime un sentiment de plaisir ou de peine, qu'elle n'excite en nous une passion.

Car les passions ne sont que des mouvemens qui nous portent ou nous éloignent des objets en raison du plaisir ou de la peine qu'ils nous font éprouver.

Chaque sensation étant donc toujours accompagnée d'un de ces deux sentimens, l'idée qu'elle fait naître en nous participe donc de l'un & de l'autre.

Et par une conséquence nécessaire, les jugemens qui en résultent, portent la même teinte, d'où naît l'erreur, ou la dissemblance de nos idées avec l'état réel des objets.

Nos idées peignent l'objet, ou en lui-même, ou par rapport à d'autres objets, ou par rapport à nous.

Dans ce dernier cas, nos jugemens ne sont jamais rendus faux par la passion ; ce ne sont que des sensations, & nos sensations ne sont pas fausses.

Mais dans les deux autres cas, il est clair que la passion peut corrompre les idées ; car au lieu de juger simplement, & abstraction faite de nous, le rapport de ces objets ensemble, nous ramenons ce rapport à nous, & cependant nous prononçons comme s'il n'étoit point question de nous.

Ce rapport à nous-mêmes se fait imperceptiblement, & nous nous le dissimulons.

Nous croyons donc souvent juger sans intérêt, & il n'en est rien.

Non, il n'est presque pas possible de penser, de juger, de lire, d'écrire, sans que nos passions s'en mêlent, sans que le moi personnel ne s'y intéresse & ne nous dirige. Rousseau déclame contre l'injuste inégalité des conditions. Il avoit senti le poids de la misère ; il avoit, au sein de la pauvreté, été plus d'une fois écrasé par le regard superbe de l'homme opulent. Il trace d'une plume vigoureuse, dans son Contrat social, les maux qu'entraînent les gouvernemens ; c'est qu'il les avoit éprouvés lui-même. Persécuté par ses concitoyens, persécuté dans les états

même qu'il avoit éclairés de ses lumières, il devoit ses malheurs aux abus politiques; il croyoit ne venger que le genre humain, il se vengeoit peut-être lui-même. Il écrit contre les sciences; il avoit tant à se plaindre des savans. Il ridiculise les médecins; la médecine l'avoit tant de fois ennuyé, dégoûté dans le laboratoire de madame de Warens. Or, s'il est si difficile d'écarter son intérêt personnel, en plaidant la cause de l'humanité; si la vertu qui mit la plume à la main de Jean-Jacques, de l'homme le plus pur, ne fut pas sans alliage, que fera-ce donc de ces écrivains qui n'ont d'autre but que l'amour de la gloire ou le desir de parvenir? Comment pourront-ils écarter de leurs jugemens l'intérêt personnel, lorsque lui seul guide leur cœur? Ils diront quelquefois la vérité; mais à coup sûr cette vérité leur sera utile.

L'intérêt se masque si adroitement!... Moi-même, quand j'ai peint les maux causés par le despotisme des tribunaux, par le despotisme littéraire, étois-je exempt de passions? étois-je impartial? J'avois cent fois été le témoin des cruautés des uns, des excès de l'autre. Ils me révoltoient, & je disois à ces tyrans, dans la douleur de mon ame: vos cruautés ne seront pas toujours impunies: votre orgueil sera humilié: je ferai votre histoire, & vous ferez couverts d'op-

probre, d'opprobre prodigué justement par un homme foible, sans nom, mais ami de l'ordre... Je jouissois par avance de ma vengeance. J'ai fait ensuite mes tableaux. Peut-être, hélas ! n'étoit-ce que l'amour-propre humilié qui se careffoit en outrageant le despote, qui vengeoit sa foiblesse en vengeant l'humanité.

N'est-ce pas le portrait de la plupart des gens de lettres, des philosophes ? Presque tous sont guidés en jugeant, par un intérêt d'instinct qui agit fourdement sur eux. Une ame froide s'encense en condamnant la chaleur ; l'enthousiaste, en prônant les écarts & le désordre. L'homme qui ne peut versifier méprise & traite de versificateurs Racine & Boileau. Le physicien qui n'estime que son cabinet & ses instrumens, traite de fou le politique, qui le lui rend bien. L'infatigable compilateur Longuerue ne pouvoit concevoir qu'on s'amufât à raisonner sur la métaphysique. Mallebranche avoit pitié de Longuerue qui se donnoit tant de peine pour recueillir les sottises des anciens. On a donc toujours le moi de vant les yeux quand on juge : on ne croit suivre que la vérité, on suit un intérêt secret.

Comme il perce sur-tout quand on juge les objets relatifs à la science qu'on cultive particulièrement ! Ou l'on tient à un système qu'on s'est

s'est fait, ou l'on tient à un parti; ce qui n'a pas les couleurs de celui-ci, ce qui ne cadre pas avec l'autre, est toujours faux & détestable. Ainsi, dans les écoles où le phlogistique est admis, les partisans de l'air pur ne sont que des extravagans. Ainsi, tous les politiques ne paroissent que des fous ou des ignorans aux yeux des économistes, lorsqu'ils ne croient pas au produit net & à la doctrine du maître.

L'esprit de parti fait disparaître alors les vérités les plus évidentes, & change en vérités les paradoxes les plus absurdes.

L'entêtement est le symptôme le plus ordinaire de cet esprit. Né dans l'enfance de l'homme, entretenu par l'éducation, alimenté par la flatterie, ce vice part tout-à-la-fois de l'esprit & du cœur. Présumptueux, roide dans ses opinions, l'entêté défend ce qu'il y a de douteux comme le certain, le défend avec violence, s'irrite des contradictions, veut trancher despotiquement partout. Haine de la société, mépris du sage, ignorance, erreur, perte de sa réputation, voilà ce que l'entêté ne tarde pas à éprouver. Sa manie de vouloir toujours avoir raison, l'éloigne de la raison; il multiplie les obstacles; s'il cherche la vérité, s'il ne cherche qu'à briller, ce qui est plus ordinaire, il est encore trompé. Dans tous

les cas, il est bien loin de l'esprit philosophique qui se défie toujours de lui-même.

Ce que je dis d'une passion, on peut l'appliquer à toutes : ou elles empêchent de voir les objets, ou elles leur prêtent des couleurs étrangères.

Et cependant ces passions sont tellement attachées à la frêle existence de l'homme, qu'il lui est presque impossible de s'en dépouiller entièrement ; esclave dans tous les tems de l'éducation, de ses goûts, de ses sociétés, de mille autres circonstances, il n'est point lui, il est tout ce qu'elles le font être. Il juge à leur gré sans s'en appercevoir.

Puisqu'il est si difficile de ne pas être entraîné par l'intérêt personnel dans ses jugemens, avec quelle sévérité ne doit-on pas s'examiner avant de prononcer un jugement ? Mais qui s'examine ainsi ? Qui ose remonter à l'origine de ses sensations, de ses goûts, les étudier, les analyser ? Qui ose calculer leur degré d'influence sur son jugement ? On suit bonnement, ou les impressions qu'on a reçues, ou l'opinion publique ; double voie très-propre à conduire dans l'erreur.

Combien ces réflexions doivent nous inspirer de défiance de nous-mêmes ! Combien peu l'on doit promettre d'impartialité, de désintéressement, puisque ces vertus ne sont presque pas en notre pouvoir ! Mais combien aussi l'écrivain philoso-

phe, qui connoît le cœur humain, qui connoît son influence sur la raison, doit se mettre au-dessus de l'opinion des autres hommes ! Ils diront qu'il n'est pas éloquent, qu'il a une vertu trop austere ; ils le calomnieront. Ils croient le juger, ils se jugent eux-mêmes, & non pas lui. Ils décelent leur goût blasé ou faux, en critiquant son éloquence ; leur morale relâchée, en blâmant sa vertu ; leur foiblesse, leur jalousie, leur turpitude, en le calomniant. C'est donc toujours le moi qu'on juge dans les autres : ainsi d'après plusieurs jugemens, on peut apprécier l'ame, connoître la maniere de voir de celui qui juge, & non pas de celui qui est jugé. Les écrivains masquent leur intérêt personnel, en transformant leurs sentimens en sentences. D'autres sont de meilleure foi, tels que Montaigne & Rousseau. J'aime mieux ce dernier ton ; il est plus vrai, moins emphatique.

Quelqu'obstacle que les passions apportent à la recherche de la vérité, ne les rejetons pas entièrement. Elles sont utiles, elles sont nécessaires ; ôtez le plaisir que cause la découverte d'une vérité, qui voudra se livrer à sa recherche ? Qui donne des ailes au génie ? Le desir de la gloire. Faut-il l'éteindre, parce que le philosophe ne con-

noît que le desir d'être utile ? Non ; en le dirigeant bien , on le rend vertueux.

Sans doute , il faut être sans passions , quand on juge de l'utilité , de la vérité des choses.

Il faut en avoir lorsqu'on les peint.

Mais il n'est pas aisé de commander à ses passions.

Voilà pourquoi il est si rare de rencontrer un philosophe orateur , ou un orateur philosophe ; c'est-à-dire , un homme qui tout-à-la-fois médite de sens-froid , & peigne avec chaleur.

Ou la méditation éteint la chaleur , ou la chaleur abandonnée de la méditation s'égaré dans ses mouvemens.

Quoi qu'il en soit , comme il est plus essentiel pour l'individu de réfléchir pour lui que de peindre pour les autres , de trouver des vérités pour lui que d'enseigner avec éloquence des erreurs aux autres , il n'y a pas à balancer , il faut sacrifier les passions , si l'on veut parvenir à la vérité.

L'homme sans passions est l'homme propre à découvrir la vérité.

Mais l'homme sans passions ne fait pas de grandes découvertes. Il marche lentement ; il pèse tout , s'arrête à chaque point , observe , considère , ne néglige rien.

L'inventeur, au contraire, s'élançe du point où l'a jeté le sort, marché à pas de géant, vole dans sa carrière ; il suppose, il crée pour trouver une vérité inconnue ; quelquefois il la trouve, c'est un coup de bonheur.

Il faut donc, encore une fois, avoir des passions quand on invente, n'en point avoir quand on analyse les inventions.

S E C T I O N IV.

De l'abus des mots.

NOUS croyons être beaucoup au-dessus des siècles où l'aristotélisme dominoit. Pour moi, je crois que les trois quarts du genre humain sont à peu près au même point. On a changé de langage ; mais le nôtre a les mêmes abus. Le quatorzième siècle avoit son jargon inintelligible, que chacun affirmoit bien entendre. Nous en avons un autre qui n'est pas plus clair, & que tout le monde proteste entendre. Je vois que dans toutes les sciences on se paie de mots ; on s'en paie sur-tout dans les cours publics. Comme les difficultés sont imprévues, le démonstrateur a toujours quelques grands mots dont il épouvante ses auditeurs. L'assemblée reste la bouche béante, & croit. *Magister dixit*, le maître l'a

dit : voilà l'évidence pour les bénévoles auditeurs, ils n'en connoissent pas d'autre. J'assistois un jour à des expériences sur l'électricité. Le physicien annonça qu'il alloit tuer une grenouille ; la grenouille, après la commotion, avoit encore quelque mouvement ; on en demanda la cause à l'opérateur. C'est, répondit-il avec un air suffisant, *l'organisme animal*. Ces deux mots parurent jolis aux dames qui étoient présentes, & je crois bien qu'elles les auront répétés plus d'une fois avec une forte d'amour-propre : moi je n'y vis que deux mots vagues & insignifiants : un anatomiste qui me lira, y verra peut-être une sottise, & y substituera le mot, le fameux mot *d'irritabilité*. Ce grelot est aussi vuide que l'autre.

Toutes les sciences ont de pareils grelots. En chimie, les affinités, les précipitations ; en physiologie, l'organisation, la fermentation ; en physique, l'attraction, les causes finales ; en métaphysique, les mille & une abstractions, sur lesquelles on déraisonne ; en politique, le gouvernement, la liberté ; en histoire, la vérité, la certitude ; en littérature, le beau, le sublime, le goût, & mille autres que je pourrois citer, ne sont que des mots vuides de sens, avec lesquels on berce la pauvre humanité, qui se croit plus savante pour combiner plus de sons.

Locke , Helvetius , Condillac ont écrit sur l'abus des mots ; leurs écrits n'ont point converti l'univers , & ne le convertiront pas : cet abus subsistera toujours. Il y aura donc toujours un grand nombre d'erreurs ; car l'abus des mots en est une source intarissable. On prend dès l'enfance l'habitude de se servir des signes du langage sans en avoir déterminé les idées. Avec l'âge , leur amas augmente , & l'on suit toujours la même marche : on reçoit les idées sans les vérifier : on adopte les mots sans examiner leur justesse : on s'en sert sans y mettre aucune exactitude : on parle comme on agit , par imitation ; toutes les machines organisées se montent au ton du siècle. Il en est peu qui osent , qui puissent se donner à elles-mêmes leur mouvement. Voilà pourquoi , à l'exception de quelques hommes rares , le genre humain n'est presque composé que d'automates. Il faut l'avouer , pour parvenir au point de ne pas se servir d'un seul mot sans en connaître la valeur , il faut un courage singulier ; mais si l'on n'a pas ce courage , si l'on n'a pas la force de rétrograder , de se replier sur soi-même , d'examiner chacune de ses idées , de décomposer chaque mot , jamais on n'aura de vraies connoissances , jamais on n'avancera dans la philosophie. L'ame des

Êtres vulgaires est un magasin où les erreurs & les vérités se trouvent mêlées, confondues. L'ame du philosophe est un crystal pur, où tous les objets se réfléchissent en ordre, où toutes les images sont parfaitement dessinées,

S E C T I O N V.

Des préjugés.

TOUT le monde crie contre les préjugés, tout le monde en a ; car il est bien peu d'hommes qui aient des idées en propre, qui les aient vérifiées : & l'homme à préjugés est l'homme qui croit sans examen.

La croyance de presque tous les hommes n'est fondée que sur l'autorité des êtres qu'ils croient plus instruits qu'eux.

J'en conclus que le témoignage de presque tous les hommes est nul. J'en conclus encore qu'il faut bannir cette phrase, toujours citée comme une grande preuve : *Il est universellement reçu.* Et d'ailleurs, l'erreur n'est-elle pas aussi généralement reçue que la vérité ?

Il est ridicule de parler de croyance, quand on ne croit que d'après autrui. Croire c'est adhérer à des idées vraies, dont l'esprit reconnoît la convenance. Mais, lorsqu'on n'a pas examiné

cette convenance , comment peut-on croire ? On répète la croyance des autres , & rien de plus. On plaque , dit Montaigne , leurs oracles dans sa mémoire , & voilà comme s'instruit le genre humain.

Les savans eux - mêmes sont esclaves de cette routine. Dans l'étude des sciences , l'homme ne peut être *lui* que pour deux ou trois sciences qui se touchent , & qu'il a principalement étudiées. Dans les autres , il n'est que l'écho d'autrui. On ne peut donc avoir de la foi à ses idées que pour les choses qu'il a spécialement étudiées. Encore , pour avoir cette foi , faut-il le connoître muni d'un bon esprit , d'un esprit défintéressé ; qualités rares parmi les savans.

Observez-vous de tous les côtés , vous vous trouverez entouré de préjugés qui vous ont enlacé imperceptiblement. L'éducation , votre pays , vos sociétés , vos plaisirs , vos livres , les circonstances où vous vivez , tout vous en donne. Vous vous abreuvez d'erreurs , sans vous en appercevoir.

Les préjugés d'éducation sont presque indestructibles. Ils se combinent avec nos sensations , & on ne commande point à ses sensations. Voyez Hobbes niant la Divinité , & ayant peur du diable.

Est-il plus possible d'effacer le préjugé universel d'une nation, que de s'en garantir ? Dites aux Italiens qu'il y a plus d'extravagances & de ridicules que de beautés dans le Dante & l'Arioste : dites la même chose aux Anglois sur Shakespeare ; aux Allemands, que Leibnitz n'est pas le plus grand philosophe : dites aux François que Voltaire n'est pas le premier génie de l'univers. Italiens, Anglois, Allemands, François, tous vous riront au nez ; vous leur donnerez cent bonnes raisons, ils n'en croiront pas une, ils ne vous écouteront pas. Ils ont pour eux l'opinion de toute la nation pendant les siècles passés, son opinion toujours subsistante ; & le moyen de croire qu'un seul individu ait raison contre une nation, contre une longue suite de siècles. Sans examiner, on vous croit donc tout simplement dans l'erreur, étranger, ne connoissant point parfaitement la langue des nationaux ; on vous dira que vous n'avez pu sentir, apprécier les beautés du divin original ; & cette demi-raison viendra à l'appui du préjugé national : ainsi, pour s'y confirmer, ses partisans ont une triple force qui agit sur eux, la force de l'éducation, la force de l'habitude, la force de l'opinion générale.

Ce préjugé national ne se développe presque jamais qu'en faveur des auteurs morts ; car

pour les vivans , c'est précisément l'inverse. Aussi , quand on juge un auteur , quand on lui accorde son estime , doit - on se défier des circonstances où l'on se trouve. On admire plutôt un étranger qu'un compatriote ; un ancien qu'un moderne. L'amour - propre croit gagner en louant les premiers ; l'éloge des autres l'humilie.

Étant un jour dans le cabinet d'un physicien à Paris , je lus ces mots sur un grand placard : *Vive à jamais Franklin!* Je me dis : ce physicien n'est pas américain. Nollet auroit eu beaucoup de partisans en Amérique , si l'Amérique eût cultivé la physique : il fut critiqué dans sa patrie , dans l'académie même dont il étoit membre. C'est l'histoire de tous les tems , de tous les pays , de tous les corps. La vue au moral est l'inverse de la vue physique. Elle grossit , elle exagere l'objet qui est dans le lointain ; elle diminue celui qui est à sa portée. Cependant il y a d'autant plus d'injustice dans l'admiration que nous prodiguons à tel savant étranger qui , né près de nous , fût resté obscur , que nous avons moins de moyens de vérifier les motifs de nos éloges. Car l'éloignement nous empêche d'être témoins de mille circonstances qui , si elles étoient connues , réduiroient au néant le grand homme sur parole.

Il faut l'avouer , l'esprit philosophique qui s'est répandu dans ce siècle a détruit beaucoup de préjugés. Mais , comme si le bien devoit toujours se compenser par quelque mal , cet esprit même a fait naître une autre espece de préjugés que j'appellerois *préjugés philosophiques*. Nos peres n'estimoient que les opinions marquées du coin de l'antiquité. Les philosophes n'estiment que ce qui est nouveau. De là , parmi eux , la manie de se singulariser , d'enchériser les uns sur les autres par les paradoxes les plus étranges. Deux ou trois génies ont donné le ton , & la foule des imitateurs les a copiés. Ces derniers étoient encore sages en se piquant d'originalité. On croyoit autrefois à la science des universités ; on croit de nos jours à la science des académies : il n'y a que le nom de changé. Le peuple est toujours troupeau , les pasteurs sont en petit nombre & adroits. Le préjugé académique me paroît un grand obstacle aux progrès de la vérité. Je veux peindre ici ses abus , dont j'ai souvent été le témoin ; c'est le préjugé à la mode , c'est donc le plus dangereux.



SECTION VI.

Du préjugé académique.

LES savans sont si présomptueux , si entêtés de leurs opinions , que rarement ils daignent descendre à l'examen des idées nouvelles qui les combattent. J'ai connu des géometres convaincus que tout étoit article de foi dans Newton ; ils se dispensoient , par cette ridicule crédulité , de discuter aucun systême nouveau en physique. Un de ces géometres (1) traitoit un jour d'imbécille un physicien qui avoit annoncé de nouvelles expériences sur la lumière , entièrement contraires au systême de Newton. Un sceptique présent lui dit :

Monsieur *le géometre* , un imbécille est une machine qui n'a ni idées ni aptitude à en avoir. Comment ferez - vous croire qu'un physicien qui a fait plus de six mille expériences nouvelles , qui a écrit plusieurs volumes sur la physique , &c. n'ait ni idées ni capacité pour en avoir ?

Le Géometre. Quoi ! il ose douter de l'infail-
libilité de Newton , & il n'est pas imbécille ?

(1) Cette conversation n'est point une plaisanterie , j'en ai moi-même été le témoin.

Le Sceptique. Mais Newton étoit homme , & sujet à l'erreur. Descartes son prédécesseur , quoique l'inventeur d'une excellente méthode , quoique le restaurateur de l'analyse , Descartes s'est trompé. Pourquoi Newton n'auroit-il pas pu se tromper ? ... Tous les académiciens étoient-ils en 1720 des imbécilles , parce qu'ils persécutoient les Newtoniens ? Non ; ils étoient seulement intolérans.

Le Géometre. Mais on a bientôt reconstruit les erreurs de Descartes.

Le Sceptique. C'est - à - dire , après les avoir défendues pendant cinquante ans. L'admission du système de Newton ne date pas de si loin en France , & il a déjà des détracteurs ; le tems le renverra peut-être comme celui de Descartes. Quand il auroit d'ailleurs deux ou dix siècles pour lui , qu'importe ici le tems ? Une erreur de dix siècles est tout aussi bien erreur que celle d'un jour.

Le Géometre. Ces détracteurs sont des écrivains obscurs , & Newton jouit d'un suffrage universel.

Le Sceptique. Newton & Descartes n'étoient-ils pas obscurs , avant de devenir célèbres ? Ce sont les raisons qu'il faut examiner , & non pas l'obscurité ou l'éclat d'un écrivain.

Aristote a dominé dans l'empire des sciences pendant dix-sept siècles. Il avoit pour lui toutes les universités, tous les pédans, comme Newton a toutes les académies, tous les géomètres d'aujourd'hui, parce qu'on vante ce qu'on fait, & qu'on décrie ce qu'on ignore. Les hommes se ressemblent dans tous les siècles, M. le géomètre. Le hasard vous fait au dix-huitième le défenseur de Newton; dans le dix-septième vous auriez déchiré Descartes; au commencement de celui-ci, vous auriez persifflé cet Anglois *obscur*, qui n'avoit alors ni académies ni géomètres pour lui.

Le Géomètre. Mais si, par le calcul, je vous prouve que son système est vrai, alors ne serez-vous pas forcé de convenir que les détracteurs sont imbécilles?

Le Sceptique. Mais ces détracteurs hérissent aussi leurs livres de calculs. Que faire dans ce chaos de chiffres? Recourir à la nature, voir le fait, puisque le fait est la base du calcul; car si le fait fondamental est faux, tous les calculs tombent; & si les calculs prouvent alors la vérité de ce fait faux, comment voulez-vous qu'on intitule la géométrie? J'aime mieux croire mes sens & la nature, que vos volumes de chiffres.

Le Géometre. Vous doutez donc aussi de la certitude géométrique ?

Le Sceptique. Ce n'est pas ici le lieu de donner mon opinion ; mais je crois que , lorsque des calculs reposent sur des faits , il faut , avant de croire aux calculs , vérifier le fait. Vous rappelez-vous une idée singulière , mais tranchante , de Voltaire , sur l'abus des calculs ? Il disoit : qu'on vienne nous annoncer qu'il existe un homme ayant cinq cents pieds de haut , je vois mes géometres calculant tout d'un coup combien ses bras auront de longueur , quels mouvemens il pourra faire , quelle étendue il embrassera . . . Tout cela est merveilleux ; mais auparavant de se perdre dans des calculs , ne seroit-il pas nécessaire d'examiner si le fait est vrai ? & les calculs les plus beaux pourroient-ils prouver sa vérité ?

Le Géometre. Voltaire est un mauvais plaisant ; il n'avoit pas l'esprit géométrique.

Le Sceptique. Tant mieux , monsieur. S'il avoit été assez malheureux que d'être géometre , il ne nous feroit pas pleurer avec Mérope , ni rire avec Candide. Mais , pour revenir à notre these , de quoi est-il question entre nous ? De savoir si les expériences du physicien moderne sont vraies ; de savoir s'il a réduit les sept couleurs primitives ,

tives à trois , si le spectre solaire n'est qu'un composé de ces trois couleurs , s'il n'est pas simplement formé par la décomposition de la lumière aux bords du trou qui donne passage au rayon ; de savoir si le prisme décompose , si les rayons sont tous également réfringibles : voilà les faits en question. Or le physicien moderne appuie ses opinions nouvelles d'une foule d'expériences directes. Il en a , par exemple , une concluante pour prouver que la lumière ne se décompose point en passant d'un milieu dans un autre , puisqu'il donne avec un prisme un faisceau de rayons blancs qu'il est impossible de décomposer.

Le Géometre. Ces faits sont faux , absurdes , impossibles.

Le Sceptique. Vous ressemblez aux théologiens du seizième siècle , qui en accumulant des mots , croyoient accumuler des raisons. Mais avez-vous vu ces expériences ?

Le Géometre. Non.

Le Sceptique. Avez-vous lu l'auteur ?

Le Géometre. Non.

Le Sceptique. L'avez-vous entendu ?

Le Géometre. Non.

Le Sceptique. Vous ne l'avez ni vu , ni lu , ni

entendu , & vous prononcez ! & vous le traitez d'absurde & d'imbécille !

Le Géometre. Je n'ai pas besoin de voir , de lire , ou d'entendre. Ces idées contrarient Newton , l'académie , mes calculs : donc elles sont absurdes , je n'ai pas besoin de les examiner.

Le Sceptique. Voilà précisément le raisonnement des Aristotéliens contre Descartes. On avoit mis pour enseigne aux universités , *hors Aristote point de salut.* L'académie a changé le nom de l'enseigne , & a écrit : *hors Newton point de salut.* Que conclure de là ? Non pas que Newton soit infallible , parce que l'académie le dit , mais que son système est le grelot à la mode , comme l'Entéléchie l'étoit autrefois. L'article de foi des Aristotéliens ne dispensa point d'examen ; & bien en advint à l'espece humaine , puisqu'on découvrit ses erreurs. Le nom de Newton ne doit pas plus dispenser d'examen. Vous devez donc avant de juger , vous devez voir , lire , & entendre.

Le Géometre. Grand dieu ! que deviendrions-nous , s'il falloit tout examiner ! . . .

Le Sceptique. Je conviens que la tâche est pénible. Mais si , comme vous le dites fastueusement , l'académie est le tribunal souverain consacré à juger les progrès des connoissances hu-

maines , à marquer les vérités nouvelles , à écarter les erreurs , ce que je suis bien éloigné de croire ; si vous qui en êtes membres vous êtes les juges des écrivains , ne devez-vous pas les entendre avant de les condamner ? Que diriez-vous d'un juge qui jugeroit sur la simple étiquette du sac ? Vous devez donc examiner , & scrupuleusement examiner ; vous devez faire plus ; chargés de veiller à ce que le dépôt des connoissances humaines ne s'altère point , c'est à vous à observer tout ce qui se dit , tout ce qui s'écrit de nouveau , à indiquer au public la route qu'il doit suivre. Enseigne-t-on des vérités ? vous devez les appuyer. Prêche-t-on des erreurs ? vous devez les combattre publiquement. Vous devez , en un mot , la lumière au peuple. De toutes parts on attaque votre doctrine : que ne paroissez-vous donc dans la lice ? que ne détruisez-vous ces expériences , ces théories nouvelles ? Et que doit penser le public , en vous voyant refuser le combat & garder un lâche silence ? Vous ne vous arrachez du sommeil qui vous engourdit dans vos fauteuils , que pour commander une foi aveugle. Est-ce là la marche de la raison ? Et vous qui tant de fois prêchâtes contre l'inquisition , que faites-

Il ne faut pas s'imaginer qu'en additionnant les facultés de tous les individus pensans depuis l'existence du monde jusqu'à sa fin, on pût parvenir à épuiser la somme des vérités à découvrir.

Il faudroit alors que chaque individu fût nécessaire à découvrir des vérités pour penser, comme il est nécessaire à se mouvoir pour marcher; & presque tous les êtres sont dans les sciences des pas rétrogrades, & en occasionnent, au lieu d'avancer.

Sur la totalité des individus qui s'agitent sur ce petit globe, il y en a peut-être deux mille qui pensent; & sur ces deux mille, il n'y en a peut-être pas dix qui pensent utilement pour leur siècle & pour la postérité; peut-être pas dix qui soient appelés à découvrir des vérités.

Remarquez bien que je n'entends pas, par le mot *penser*, recevoir & adopter les idées d'autrui sans examen; manière d'être de la plupart des gens de lettres & des savans même; & à plus forte raison du vulgaire qui; relativement à ces derniers, ne pense que par une sorte d'instinct très-machinal.

Ainsi, en supposant dix êtres par génération, créés par la nature pour agrandir le champ des vérités, on doit deviner combien peu de terrain ils doivent défricher.

En outre, ceux qui sont dans les ténèbres, se plaisent à étendre sur eux leur voile, & à les persécuter quand ils le rejettent.

Ainsi, d'un côté sans cesse occupés à combattre, de l'autre à fouiller dans le puits de la vérité, chaque génération ne peut ajouter qu'un bien petit nombre de découvertes à la masse qui existe déjà.

Multiplier le nombre des vérités, c'est multiplier le nombre des rapports métaphysiques entre les objets, c'est en comparer un plus grand nombre, c'est les comparer sous un plus grand nombre d'aspects.

Or, on ne peut être certain de la justesse de ces comparaisons, affirmer la nature de ces rapports, sans une foule d'observations, sans une foule plus grande encore de vérifications.

Et l'esprit de l'homme le plus attentif, le plus réfléchi, le plus ardent, le plus infatigable, peut-il jamais suffire à épuiser ces opérations, même dans une seule branche de nos connoissances ?

Que doit-il donc arriver, lorsqu'on enchaîne une science à une autre, lorsqu'on compare des faits tirés des deux ? Presque toujours l'erreur.

Vous observez l'air, d'abord dans sa nature, dans ses qualités, puis dans son influence sur la lumière, sur le feu, sur les fluides électriques,

magnétiques , sur l'eau , sur tous les corps de la nature ; vous voulez , en un mot , épuiser tous les phénomènes où cet élément joue un rôle. Il faut donc que vous possédiez tout-à-la-fois l'histoire naturelle , la science des grands phénomènes de la nature , la chimie , toutes les branches de la physique , les mathématiques , &c. Il faut que vous les possédiez toutes au plus haut degré , que les observations faites dans chacune soient vérifiées par l'analyse avant d'être érigées en faits certains par la synthèse ; & si vous voulez , après avoir ramassé un certain nombre de faits analogues , les généraliser , il faut être sûr que tous se tiennent exactement , que pas un seul chaînon ne manque , que pas une seule circonstance n'a été omise ; car une seule omission rend suspecte votre généralisation.

Un traité sur l'air , fait de cette manière , est bien au-dessus des forces d'un seul homme. Actif , éclairé sans doute , il découvrira quelques vérités générales ; mais il lui sera toujours impossible de découvrir toutes celles qui concernent l'influence universelle de cet élément , & ses rapports avec tous les êtres.

Un traité sur l'air n'est pourtant qu'une très-petite branche de notre physique.

Qu'on juge par-là combien sont défectueuses ces vastes théories qui embrassent toute la nature , puisqu'il est impossible d'en donner une

entière, une exacte, sur un seul élément. Aussi ne doit-on les regarder que comme les romans des siècles qu'on appelle éclairés ; nos pères s'amusaient avec des féeries & des géans, nous nous amusons à créer le monde ; c'est toujours erreur par-tout : la nôtre est plus scientifique, plus fatigante, mais moins gaie, moins utile sans contredit que l'autre.

Pour découvrir un grand nombre de vérités, il faudroit joindre à l'universalité des connoissances une égale profondeur dans toutes.

Or, cette réunion est de toute impossibilité.

Qu'un savant se concentre dans une seule science : il épuîsera tous ses détails ; mais ignorant les autres sciences, il sera juge récusable ; toutes les fois qu'il s'agira de prononcer sur les rapports des objets dont il s'occupe avec ceux qui lui sont étrangers.

D'un autre côté, le savant universel ne connoîtra que légèrement tous les détails de chacune ; il n'aura pu qu'observer généralement dans chacune ; il faudra donc se défier de ses généralités, puisqu'elles poseront sur des observations mal faites, ou en trop petit nombre pour pouvoir fonder une généralisation.

Observer & méditer, voilà les deux grands moyens de parvenir à la découverte des vérités.

lante époque. L'organisation morale de la plupart des hommes dément cette prophétie ; presque tous sont destinés à rouler passivement dans un tourbillon , à être attirés , mus par une force dont ils suivent machinalement les loix ; & j'ai de la peine à croire que les travaux de tous les philosophes réunis puissent jamais les changer.

On cite cependant notre siècle comme l'aurore de ce beau jour ; c'est le siècle philosophique : des enthousiastes l'ont dit , mille échos l'ont répété. Etudiez ce siècle , lecteur , soyez sans prévention , & jugez si , plus qu'un autre , il est disposé à rechercher la vérité , à l'accueillir quand elle paroît , à lui sacrifier tout. Etudiez ce siècle dans les cours , dans les villes , à la campagne ; étudiez-le parmi les grands , les savans , les femmes , sur nos théâtres & dans nos cercles ; souvenez-vous bien qu'être philosophe , c'est chercher la vérité , c'est aimer , c'est pratiquer la vertu ; que l'une ne s'obtient que par l'observation & la méditation , & l'autre que par des combats continuels. Souvenez-vous de ces principes ; & si vous connoissez l'état du siècle , jugez à présent s'il mérite le titre de philosophique. De grands hommes ont à la vérité tenté de reculer les bornes de nos connoissances ; le succès a même quelquefois couronné leurs efforts ;

ils ont vu la lumière, ils l'ont montrée : mais ils n'ont pu donner leurs yeux à la multitude ; & cette lumière pure & sans mélange pour eux, n'a pu qu'être altérée, décomposée en passant par son prisme toujours grossier, toujours couvert de taches.

Ils ont influé sur leur siècle, ils l'ont entraîné sans effort sur leurs pas ; mais dans la recherche de la vérité, c'est un mal que d'entraîner sans éprouver de résistance ; c'est un mal que d'avoir beaucoup de partisans & son siècle pour soi. Cette impulsion générale ne laisse pas la liberté d'examen. La croyance est affaire de mode pour les uns, de convenance pour les autres, d'imitation presque pour tous. Or, l'homme pensant doit être lui-même, il n'est plus rien quand il est copiste ; l'examen est son caractère, ce n'est qu'un automate quand il croit sans examen. Il croit la vérité, il auroit cru de même une erreur. Newton l'éclaire aujourd'hui ; un imposteur aussi célèbre le trompera demain.

Qu'importe donc de découvrir, d'enseigner aux hommes quelques vérités, s'ils ne les éprouvent pas eux-mêmes au creuset de l'évidence, si l'erreur peut, à la faveur d'un grand nom, se glisser dans leur ame, si leur esprit n'est pas façonné de bonne heure à l'art de méditer,

d'observer. Voilà le grand art qu'on devoit apprendre à tous les hommes : art qui supplée tous les autres , qui les enfante ; art qui imprime à un siècle le titre de philosophique.

Mais le nôtre a-t-il ce caractère ? Les esprits sont-ils plus portés vers l'observation , vers la réflexion ? Donnent-ils plus d'attention aux vérités importantes ? Les cœurs sont-ils plus vertueux ? Plus vertueux ! La moitié du monde affiche impudemment le vice , & l'autre n'a que l'hypocrisie de la vertu.

Et comment les hommes pourroient-ils se porter vers la vérité , lorsque dans tous les rangs , dans toutes les classes , on les voit tous guidés , entraînés uniquement par leurs passions ; ces passions qui sont le plus grand obstacle à la vérité ? Ne voit-on pas toujours l'ambition régner dans le cœur des grands , l'amour du luxe dans les financiers , le goût du libertinage dans les jeunes gens ; la fureur de la gloire , l'entêtement dans les savans , la coquetterie , l'amour de la parure , mille faiblesses dans les femmes ? Ne voit-on pas toujours le pédantisme régner dans les colleges , l'absurde routine dans les tribunaux ? Ne voit-on pas , en un mot , l'ignorance & la crédulité couvrir d'un même voile toutes les classes ,

depuis l'humble retraite du pauvre , jusqu'aux trônes éclatans ?

Oui , notre siecle ressemble à tous ceux qui se sont écoulés. Il a eu comme eux ses Nérons , ses Séjans , ses Messalines , ses sophistes ; mais il a eu aussi ses Socrates & ses Sénèques. Comme dans tous les autres , les génies & les sages y sont rares ; comme dans tous les autres , le mal y étouffe le bien , les vices l'emportent sur les vertus ; comme dans tous les autres , on a des rayons de lumiere ; mais on n'a jamais vu un ciel entièrement pur : la perfection universelle n'est pas apparemment un mode de cet univers. Il en résulte que la vérité ne peut avoir qu'un empire très-limité ; qu'elle n'a que peu d'adorateurs réels , quoique dans certains siecles , comme dans le nôtre , beaucoup fassent profession de l'être.

S E C T I O N III.

Des motifs qui peuvent déterminer le sage à continuer de s'occuper de la recherche des vérités , & à les publier.

CEPENDANT , que le sage n'abandonne pas la recherche de la vérité , quoiqu'il doive être persuadé qu'il n'étendra jamais beaucoup son empire. Il est , dans toutes les classes , des êtres privilégiés

dont l'oreille est encore ouverte à sa voix. Il est encore des hommes que la lecture de Sénèque enflamme pour la vertu, qui marchant sur ses pas, ne jettent qu'un regard dédaigneux sur les faveurs de la fortune : il est, dans ce siècle corrompu, des femmes chastes que Rousseau charme par sa douce éloquence. C'est pour ces êtres que le sage écrit ; c'est à eux qu'il peut plaire, qu'il veut être utile. Un traité de Descartes a fait naître Mallebranche ; une ligne d'un philosophe peut en faire naître dix autres ; qu'il écrive donc, puisque par ses écrits il transmet à la postérité le feu sacré de la vérité, puisque sa flamme n'est jamais entièrement éteinte. L'entretenir constamment, est le devoir que lui imposa l'Être suprême. Que lui importe qu'il réussisse ? Il a fait son devoir, voilà ce qui dépend de lui ; le succès dépend de mille circonstances qui sont hors de lui. Heureux ou malheureux dans ses prédications philosophiques, accueilli ou persécuté, il sera toujours le même ; la douce conscience d'avoir acquitté sa dette envers l'humanité, d'avoir tout sacrifié pour elle, pour la vérité, portera dans son ame la joie & la tranquillité. Il a toute sa vie travaillé pour son bien-être, pour celui de ses semblables. Que lui reste-t-il à désirer ? le bonheur le suit partout. Que peut-il craindre ? le mal lui est étranger.

ger. La mort peut venir , elle ne le surprendra point avec le remords ni avec la crainte ; l'homme de bien , quel que soit l'Auteur du monde , ne peut jamais être mal après la mort.

SECTION IV.

Des sentimens que l'on doit avoir pour ceux qui innovent & créent , & s'occupent de la découverte des vérités.

LE monde des êtres pensans peut être distingué en trois classes.

La plus nombreuse , le peuple n'a aucune idée à lui ; son esprit reçoit également l'erreur & la vérité , croit l'une & l'autre avec la même foi ; examine aussi peu l'une que l'autre.

Une classe un peu plus élevée est celle des gens de lettres , savans , &c. qui font profession de penser , mais qui ne pensent dans le fond que d'après les autres. L'éducation des colleges les a façonnés pour l'esclavage des idées , & l'éducation du monde les confirme dans leur routine. Dans cette classe , on n'admet pas tout-à-fait les préjugés de la classe inférieure ; mais on admet ceux de la première classe , dont nous allons parler. Ceux-là ne sont fondés que sur l'ignorance , ceux-ci sur un demi-savoir , sur des systèmes spécieux , sur des raisons éblouissantes.

Dans cette seconde classe, on n'examine pas plus que dans l'autre. Ce sont des échos qui répètent dans toutes les deux.

Mais dans la seconde classe, ces échos répètent plus souvent des vérités; voilà pourquoi on doit les estimer davantage.

Enfin la troisième classe n'est composée que d'un petit nombre de génies actifs, inquiets, curieux, brûlans de l'amour de la gloire, ardens pour les nouveautés. Ils ne croient rien, n'adoptent rien sans examen; & comme presque toujours les idées enseignées & crues n'ont pas été envisagées sous tous leurs rapports, comme ils laissent de côté les rapports connus, pour ne s'occuper que des inconnus, s'ils en découvrent un, si cette découverte change un peu les opinions, cette découverte est pour eux une mine féconde en conséquences, en vérités nouvelles; ils les publient, on les persécute, & ils triomphent avec le tems, quand ils sont guidés par la vérité.

Or, je dis que le public doit respecter ceux qui s'annoncent pour créateurs, pour novateurs, & les admirer quand il est reconnu que la vérité leur a levé son voile.

D'abord le nombre de ces génies est rare.

L'indifférence ou la persécution leur nuit également,

Ils peuvent faire éclore des vérités, ou détruire des erreurs.

Qu'ils se trompent, ou qu'ils soient fondés, ils sont également utiles au public.

Leur système est-il faux ? il tombe, & dans sa chute il confirme le succès des anciens.

Est-il vrai ? le public peut se détromper.

Enfin ces génies sont le plus bel ornement de l'espece humaine ; ce sont eux qui l'élevent au-dessus de la classe des brutes. Et qui ne s'enorgueillit pas, quoique bas & rampant, d'appartenir à l'espece qui a produit Locke & Descartes ?

Leur exemple crée des imitateurs. Sont-ils malheureux ? on brûle de les surpasser. Heureux ? on veut les atteindre.





MÉDITATION XII ET DERNIERE.

De la nécessité du doute , de mon scepticisme.

CETTE nécessité du doute me paroît démontrée ; car on ne doit croire que ce qui est vrai , évident , certain.

La vérité est , comme nous l'avons dit , la conformité de l'idée avec l'objet.

L'évidence est cette conformité rendue palpable à l'être pensant.

La certitude est le produit de l'adhésion ferme & constante à cette conformité.

Avoir donné les sources de la vérité , c'est donc avoir donné celles de l'évidence & de la certitude.

Avoir prouvé combien il étoit difficile d'obtenir la vérité , c'est avoir prouvé combien l'évidence frappe rarement nos yeux , combien rarement la certitude se rencontre dans nos jugemens.

L'analyse des instrumens , des moyens que nous employons dans nos recherches , m'a conduit à cette démonstration.

Car , où l'objet se dérobe à nos recherches , ou les sens rapportent mal , ou le principe pen-

fant se trompe, soit qu'il soit entraîné par ses passions, soit qu'il n'ait que de fausses idées ; soit qu'il emprunte, pour se conduire, une méthode trompeuse. Dans presque toutes ses recherches, il y a donc à parier mille contre un pour l'erreur contre la vérité.

Quiconque voudra réfléchir un moment sur la difficulté d'employer l'unique méthode qui conduise à la vérité, se convaincra de cette proposition.

On ne peut distinguer ce qui est vrai, ce qui est évident, que d'après une analyse approfondie de toutes les idées composées du sujet, de leur rapport, de la certitude de chaque idée simple, & enfin qu'après avoir épuisé tous les rapports de chaque idée.

Or, si les idées sur chacune de nos connoissances sont immenses, si pour juger de leur évidence il faut les analyser toutes & sous tous leurs aspects, si cette analyse demande une observation continue, un travail pénible & long, une méditation profonde, de l'intelligence, & mille autres qualités ; s'il est rare de réunir toutes ces conditions, n'en doit-on pas conclure qu'il est presque impossible de connoître beaucoup de vérités ? N'en doit-on pas conclure que croire peu, douter beaucoup, est le parti du

sage; que croire tout est le signe de la folie & de l'imbécillité? N'en doit-on pas conclure dès lors que le premier pas dans les sciences, si l'on veut y avancer, doit être marqué par le doute? Ce n'est point un doute universel que je prêche ici. Malgré ma vénération pour Descartes, je crois que sa méthode du doute, en l'étendant trop, devient inutile & même pernicieuse. Il est des vérités qu'il faut reconnoître, qui peuvent servir de base à nos recherches. Mais hors ces vérités, qui sont plutôt de sentiment que de démonstration, de pratique que de spéculation, presque tout le reste n'est qu'opinions plus ou moins probables. Il faut les soumettre à l'analyse, pour en découvrir la certitude.

Ceux qui ne suivent pas cette méthode, tombent infailliblement dans l'erreur. Ceux qui la suivent, adoptent moins d'erreurs, mais ont peu de vérités.

Quel ridicule ne doit-on donc pas jeter sur les hommes qui prétendent à un savoir universel? S'ils ont quelques idées vraies dans les matières qu'ils ont étudiées, ils sont peuple pour les autres sciences. Ils ne savent que sur parole, & jamais évidemment.

J'avois donc encore raison de dire dans un autre endroit, que notre siècle avoit plus que tout

autre fourni d'erreurs à la masse universelle des erreurs : car dans aucun siècle les esprits ne furent aussi superficiels , aussi tranchans ; dans aucun siècle , on n'examina moins & on ne jugea plus ; dans aucun siècle , on n'amassa moins & on ne bâtit plus ; dans aucun siècle , on n'eut tant de livres , de cours , d'académies , . . . des académies qui , en voulant nous délivrer de l'ignorance des siècles passés , ont décuplé nos erreurs ; qui , en criant contre l'intolérantisme , sont devenues despotiques ; en criant contre les faux systèmes , en ont accredité mille. Il est de la dernière évidence , disoit un grand homme (1) dont je ne me laisserai point de lire & de citer les ouvrages , que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonge : & bien sûrement il y a plus d'erreurs dans l'académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons.

L'incertitude de nos connoissances est déjà bien démontrée , quand on connoît les diverses méthodes employées pour les perfectionner. Combien plus elle le fera , quand à l'aide de l'analyse on examinera tout ce qui a paru dans chaque science ! C'est alors que , dépouillés de

(1) Rousseau , *Emile* , tome II.

leur vernis brillant , toutes les folies des savans paroîtront dans leur vrai jour. Le scalpel philosophique , en déchirant le faux tissu de ces systêmes , fera voir à l'œil leurs élémens factices & frêles , & leur incohérence.

A Dieu ne plaise que je cherche par ce travail à humilier les hommes & mon siecle ! Non ; mais je cherche à dissiper cette illusion grossiere , qui , en flattant leur orgueil , les éloigne du chemin de la vérité & du bonheur. Il m'est bien démontré qu'une erreur n'est bonne à rien , ne peut être que funeste : je cherche donc à élarguer les erreurs.

Je cherche la vérité , & sur-tout la vérité qui peut être utile aux hommes , à moi-même. Je cherche à découvrir dans chaque science le petit nombre de vérités découvertes. Enfin , je cherche à marquer le terme où dans chaque science on est parvenu. Voilà le triple but où je tends , c'est le but du scepticisme raisonnable , du bon esprit philosophique.

Mais , pour parvenir à ce but , il faut ramasser un si grand nombre de faits , il faut tant observer , tant étudier , tant examiner , tant méditer , que ce travail ne peut être que celui de plusieurs années. Quelques-unes se sont déjà écoulées dans cette recherche ; d'autres s'écouleront

encore, (1) & je pourrai remplir la promesse que j'ai faite au commencement de ces méditations, de donner le tableau de nos connoissances, & des vérités que nous connoissons; tableau qui ne doit pas nous rendre savans, mais sages, mais heureux.

Dans ce tableau, je passerai en revue ce qu'on a publié, ce qu'on fait; & l'on verra combien peu l'on fait, combien peu l'on fait de ce qui est utile à l'homme, combien peu de choses sont certaines. On y verra combien il est nécessaire de douter dans les sciences, sur-tout de douter de ce qu'on n'a pas examiné soi-même, combien est faux le jugement de ceux qui se laissent entraîner par le torrent ou par de grands noms, combien de fois ils ont été dupes de leur crédulité, & de la triste foiblesse qui les porte à une imitation fervile.

Je le fais, je ferai forcé de briser l'idole chérie

(1) Cependant, si mes travaux sur la législation & la politique me le permettent, je pourrai donner sous deux ou trois ans ce tableau dont presque tous les matériaux sont prêts. J'y entrevois un point d'utilité. Ce volume contient *mon plan du scepticisme universel, appliqué à toutes les sciences*. D'après ce plan, quelques bons esprits pourront travailler les parties que je ne toucherai pas. Pour celles que j'ai entreprises, j'en renvoie l'exécution à un tems où je ferai plus libre. En attendant, je recueille pour bâtir.

de ces favoris révéérés du public, qui croient, qui disent que tout est découvert, qui regardent le doute comme une hérésie, comme un outrage à leur savoir, & presque comme un crime littéraire. Je les vois déjà qui sourient dédaigneusement à mon projet. Heureux encore, s'ils se bornent à ce dédain, & s'ils n'invoquent pas le secours de l'intrigue & de la persécution, pour soutenir le prestige avec lequel ils éblouissent le public ! Mais que peuvent leurs vains efforts contre un homme qui a sa conscience pour lui, qui a la conscience d'être utile un jour, & pour qui n'est rien cette réputation qu'ils s'empressement de lui enlever ? *Qui se habet, dit Sénèque, nil timet, nil perdidit, nil perdere potest.*

F I N.



T A B L E.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. Pag. 1

PREMIERE MÉDITATION.

SECTION I. <i>Que la recherche de la vérité doit être l'unique objet de l'étude d'un philosophe.</i>	13
SECT. II. <i>Quel motif doit engager le philosophe à la recherche de la vérité. Que ce doit être le desir d'être utile au genre humain.</i>	16
SECT. III. <i>Qu'avant de s'engager dans la recherche de la vérité dans aucune science, il faut chercher d'abord par quels moyens on peut l'y distinguer.</i>	21
SECT. IV. <i>Des grands hommes qui se sont occupés d'une méthode pour la recherche de la vérité.</i>	25

M É D I T A T I O N II.

SECT. I. <i>De la vérité, de son essence & de ses sources.</i>	35
SECT. II. <i>Objets extérieurs.</i>	39
SECT. III. <i>De l'ame.</i>	40
SECT. IV. <i>Des sens.</i>	42
SECT. V. <i>Jusqu'à quel point il faut compter sur le rapport des sens.</i>	45
SECT. VI. <i>Par quelles sortes de raisonnemens l'ame peut parvenir à la vérité.</i>	50
<i>De l'analyse.</i>	52
<i>Des principes généraux & de la synthese.</i>	55

<i>Hypothese.</i>	59
<i>Analogie.</i>	61
SECT. VII. <i>Regles données par quelques philosophes pour arriver à la vérité par le raisonnement.</i>	65
<i>Regles tirées de Mallebranche pour découvrir la vérité dans un système.</i>	66

M É D I T A T I O N III.

<i>De l'observation.</i>	69
--------------------------	----

M É D I T A T I O N IV.

SECT. I. <i>De la méditation, de sa nécessité, de ses avantages, de ses regles, des circonstances les plus favorables pour la méditation, de la solitude, &c.</i>	85
<i>De la solitude.</i>	90
SECT. II. <i>De l'état du corps le plus favorable à la méditation.</i>	96
SECT. III. <i>Du tems le plus propre à l'observation & à la méditation.</i>	99
SECT. IV. <i>Nécessité de faire chaque jour l'inventaire de ses connoissances.</i>	103
SECT. V. <i>De quelques grands hommes qui ont suivi la méthode ci-devant exposée.</i>	107
SECT. VI. <i>Préparation avant de lire, méditer, observer, &c.</i>	112
SECT. VII. <i>De l'habitude philosophique.</i>	114

M É D I T A T I O N V.

<i>Des autres sources de la vérité.</i>	117
SECT. I. <i>Dans quel esprit il faut lire, converser, disputer.</i>	ibid.

T A B L E: 361

<i>Conversations.</i>	124
<i>Disputes.</i>	125
SECT. II. <i>Est - il nécessaire , pour connoître la vérité sur une matiere que l'on traite , de lire & d'épuiser tous les auteurs qui en ont parlé ?</i>	129
SECT. III. <i>Que la multiplicité des livres est nuisible aux progrès de la vérité.</i>	132
<i>Dictionnaires.</i>	135
<i>Dictionnaire encyclopédique.</i>	140
<i>Journaux.</i>	143
SECT. IV. <i>Comment on pourroit tirer quelque avantage dans la recherche de la vérité , des livres produits jusqu'à ce jour.</i>	149
<i>Idées d'une bibliothèque raisonnée de toutes les vérités & de tous les livres utiles.</i>	149
SECT. V. <i>Idées d'un journal consacré aux seules vérités qui se découvroient.</i>	152
SECT. VI. <i>Que les cours publics ne sont point un moyen propre à la recherche de la vérité.</i>	155
SECT. VII. <i>Que l'institution & la multiplicité des académies nuisent à la recherche de la vérité.</i>	163

M É D I T A T I O N VI.

<i>Quelles qualités doit avoir celui qui se dévoue à la recherche de la vérité.</i>	189
SECT. I. <i>Quelles doivent être ses qualités physiques.</i>	Ibid.
SECT. II. <i>De l'éducation de l'homme qui se livre à la recherche de la vérité.</i>	194
SECT. III. <i>Quelles vertus doit avoir celui qui se voue à l'étude de la vérité.</i>	198

SECT. IV. <i>De l'espece d'esprit propre à la recherche de la vérité , & que le philosophe doit avoir.</i>	206
SECT. V. <i>De la religion du philosophe sceptique.</i>	211
SECT. VI. <i>A quel âge on peut se livrer à la recherche de la vérité.</i>	213
SECT. VII. <i>Que le philosophe doit avoir un but & y tendre constamment.</i>	218
SECT. VIII. <i>Que le philosophe doit savoir se juger lui-même.</i>	220
SECT. IX. <i>Que le philosophe doit se mettre au-dessus de l'opinion publique.</i>	222
SECT. X. <i>Que le philosophe est maître de l'opinion publique.</i>	225
SECT. XI. <i>De l'état civil du philosophe ; qu'il doit être indépendant.</i>	226
SECT. XII. <i>Le philosophe doit-il être célibataire , ou peut-il être marié.</i>	224
SECT. XIII. <i>Conduite, vie privée du philosophe.</i>	242
SECT. XIV. <i>Le philosophe doit-il rester dans sa patrie.</i>	245
SECT. XV. <i>Pourquoi le philosophe est heureux , lorsque les gens de lettres le sont si peu.</i>	247

M É D I T A T I O N VII.

Des autres circonstances favorables à la recherche de la vérité. 250

SECT. I. <i>Quel gouvernement est plus propre à favoriser la recherche de la vérité.</i>	Ibid.
SECT. II. <i>Que l'esprit républicain n'est pas cependant toujours propre à favoriser la découverte de toutes les vérités.</i>	256

T A B L E. 367

SECT. III. *Quel climat est plus propre à favoriser la recherche de la vérité.* 258

M É D I T A T I O N VIII.

SECT. I. *De l'état général de la plupart des hommes relativement à la vérité.* 261

SECT. II. *Le peuple peut-il jamais s'appliquer à la recherche de la vérité.* 265

SECT. III. *S'il est utile au peuple d'avoir des erreurs.* 266

SECT. IV. *Des grands dans leur rapport avec les sciences & les gens de lettres ; qu'ils ne peuvent se livrer à la recherche de la vérité ; qu'ils doivent se borner à l'encourager.* 271

SECT. V. *Que les femmes ne peuvent s'occuper de la recherche de la vérité.* 282

SECT. VI. *Que les savans ne sont pas aussi propres qu'on le pense communément , à la découverte de la vérité.* 291

M É D I T A T I O N IX.

SECT. I. *De quelles vérités l'esprit du philosophe doit principalement s'occuper. Quelles doivent être utiles.* 297

M É D I T A T I O N X.

Des obstacles qui s'opposent à la recherche de la vérité. 307

SECT. I. *Grand nombre de sources de l'erreur.* Ibid.

SEC. II. *De l'ignorance , de la fausse érudition.* 312

SECT. III. *Des passions.* 317

SECT. IV. *De l'abus des mots.* 325

